Les Méprises du coeur. Les Voix secrètes de Jacques Lambert. Terre et mer. Les Visions du lieutenant Ferand. Le [...]



Rivière, Henri (1827-1883). Les Méprises du coeur. Les Voix secrètes de Jacques Lambert. Terre et mer. Les Visions du lieutenant Ferand. Le Rajeunissement. Par Henri Rivière. 1865.

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

HENRI RIVIÈRE

LES MÉPRISES DU CŒUR

LES VOIX SECRÈTES DE JACQUES LAMBERT
TERRE ET MER. — LES VISIONS DU LIEUTENANT FÉRAUD
LE RAJEUNISSEMENT



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE
1865

LES

MÉPRISES

DU CŒUR



LIBRAIRIES DE MICHEL LÉVY FRÈRES

OUVRAGES

DE

HENRI RIVIÈRE

format grand in-18

LA MAIN COUPÉE.	Un vol.
LA POSSÉDÉE	Un vol.

IMPRIMERIE L. TOINON ET Ce, A SAINT-GERMAIN

LES MÉPRISES DU CŒUR

LES VOIX SECRÈTES DE JACQUES LAMBERT
TERRE ET MER. — LES VISIONS DU LIEUTENANT FÉRAUD
LE RAJEUNISSEMENT

PAR

HENRI RIVIÈRE



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1865

LES

MÉPRISES DU CŒUR

I

DE MAXIME D'HÉRELLES A VICTOR NARCY

Mai 1858.

Puisque nous devons être longtemps séparés, je tiens ma promesse, mon cher ami, et je me hâte de vous écrire. J'ai d'ailleurs à vous raconter une aventure sérieuse et singulière. J'espère que vous recevrez cette lettre avant votre départ pour l'Océanie, et que vous pourrez me donner sur la situation très-grave où je me trouve votre franc et sincère avis.

Vous vous souvenez sans doute de la famille Rebens. Elle habitait Toulon la dernière année que j'ai passée au service, alors que nous étions

embarqués ensemble sur le *Montebello*. C'était à l'époque de la guerre de Crimée. Mlle Laurence Rebens était une charmante et brillante jeune fille, très-recherchée et très-admirée dans tous les bals : on la citait pour son esprit et sa beauté. Ses parents n'avaient aucune fortune, et le commandant Rebens, qui était un brave militaire, comptait pour marier sa fille sur les épaulettes de colonel et de général. Afin de les gagner plus vite, il partit pour l'Orient. Malheureusement il y fut tué. Si vous n'avez point oublié tout cela, vous vous rappelez la pénible impression que causa sa mort. Madame Rebens en était réduite pour toutes ressources à sa pension de veuve. La société toulonnaise s'émut. On organisa quelques souscriptions et quelques loteries; mais, les frais de la mise en scène de ces œuvres charitables une fois prélevés, il ne resta en définitive à madame Rebens qu'une somme nette de douze cents francs. Une sorte de déconsidération suit toujours l'aumône pour ceux qui la subissent. Non-seulement on ne s'occupa plus de madame et de mademoiselle Rebens, mais peu à peu on s'éloigna d'elles. Les mères évitèrent pour leurs filles la so-

ciété d'une jeune personne que sa pauvreté mettait dans une position subalterne et peut-être dangereuse. Jamais pourtant le plus léger bruit n'effleura la réputation de ces deux femmes, qui vivaient dans une retraite absolue. Un jour elles quittèrent Toulon sans que personne le sût, et nul ne s'inquiéta depuis de ce qu'elles avaient pu devenir.

Il y a huit jours environ, quelques affaires de succession, que je n'ai pu complétement terminer qu'avant-hier, m'appelèrent au petit village d'Oullins, près de Lyon. J'avais grande hâte de retourner aux Chênes : aussi, dès que je fus libre, je songeai à partir; mais il était trop tard pour que je pusse revenir en ville et prendre le chemin de fer, et je dus remettre mon départ au lendemain. Le soir, après mon dîner, je me promenais dans la campagne, à l'extrémité du village, lorsque tout à coup j'entendis des cris perçants partant d'une maison isolée sur le bord de la route. J'entrai aussitôt, et j'arrivai au deuxième étage sans avoir rencontré personne, me dirigeant à tâtons dans l'obscurité vers l'endroit d'où les cris partaient. J'aperçus enfin une faible lueur à travers les fis-

sures d'une porte; je tournai précipitamment la clé et me trouvai dans une mansarde. Devant moi, sur son lit de mort, une femme venait d'expirer, la mère sans doute d'une jeune fille à genoux près d'elle, et dont la douleur éclatait en sanglots.

La jeune fille ne se doutait pas de ma présence et n'avait pas fait un mouvement. Je ne la voyais que de dos, tandis que la lumière posée près du lit éclairait le visage de la morte. Les traits de cette femme, que je considérais avec curiosité, ne m'étaient point inconnus, bien que je ne pusse me rappeler où je l'avais vue. Je m'approchai et j'adressai quelques paroles de consolation à la jeune fille, qui se retourna. Sa douleur était si vive qu'elle me vit d'abord sans étonnement et presque sans comprendre ce que je lui disais; mais, après m'avoir regardé, elle se leva soudain et se cacha la figure dans les mains. — Monsieur d'Hérelles! dit-elle, monsieur d'Hérelles!

C'était Laurence Rebens que j'avais devant moi. Son trouble fut de courte durée. Après ce premier moment donné à la surprise et peut-être à la confusion de me revoir ainsi à l'improviste, elle me

montra le lit du doigt et me dit simplement : — Ma mère !

Ce seul mot la rendit à sa douleur. Elle s'agenouilla de nouveau, et, silencieusement cette fois, se remit à pleurer. Presque au même instant une vieille paysanne parut sur le seuil de la chambre. Je prévins ses questions en lui expliquant comment j'étais accouru aux cris de Laurence. — Oh ! oui, me dit cette femme; j'avais été reconduire le médecin, et la pauvre demoiselle était seule. — Je l'emmenai alors à quelques pas du lit et la priai de me raconter ce qu'elle savait de madame Rebens et de sa fille ; elle me dit que ces dames habitaient Lyon et n'avaient loué qu'au commencement du mois la chambre où nous étions. Madame Rebens, qui avait été très-souffrante tout l'hiver, était venue chercher à la campagne un air plus pur et un peu de soleil. Elle avait d'abord paru mieux se porter, mais, depuis la veille, sa maladie avait pris un caractère d'intensité effrayant, et elle y avait succombé.

Ce récit était à peine achevé que Laurence vint à nous avec un calme concentré encore plus douloureux que ses larmes. — Maintenant, dit-elle

en étendant le bras du côté de sa mère, il faut que je l'ensevelisse. Elle se tourna vers la paysanne et ajouta doucement : — Madame, voulez-vous être assez bonne pour m'aider?

Je me retirai. Comme je franchissais la porte, Laurence me jeta un regard de remercîment et de prière. Je lui fis signe que je la comprenais et que je reviendrais bientôt. Je rentrai, en effet, lorsque la tâche funèbre fut accomplie. Les deux femmes priaient près du cadavre, qui se dessinait avec rigidité sous les draps.

— Voulez-vous me permettre, dis-je à Laurence, de veiller votre mère avec vous cette nuit?

— Oui, me répondit-elle simplement.

Elle s'assit au chevet de la morte, moi aux pieds, et nous demeurâmes sans prononcer une parole. La vieille paysanne s'était couchée sur un lit de sangle et dormait. Vers minuit, Laurence, brisée d'émotion et de fatigue, s'assoupit. Son visage s'inclinait sur sa poitrine; ses mains croisées reposaient sur ses genoux. Je pus alors me rendre compte des ravages que le chagrin et la misère avaient faits sur cette charmante fille. Les yeux, très-enfoncés, étaient cerclés de bleu, le

nez mince, les lèvres blanches; son teint jauni avait par places des nuances maladives. Des vêtements fanés couvraient son corps amaigri; ses mains effilées, sur lesquelles se projetait la lueur de la lampe, semblaient diaphanes. Je la comparai involontairement à ce qu'elle était autrefois, en toilette de bal, souriant sous les fleurs. Le désastre était si grand que ma pensée ne pouvait le mesurer; je croyais faire un rêve. Le lendemain, je m'occupai de tous les tristes détails de l'enterrement. Quand Laurence eut à se séparer de sa mère, sa douleur, repliée sur elle-même, ne se répandit ni en gestes ni en cris. J'aimai cette contrainte qu'elle s'imposait. Il y avait là quelques personnes, le prêtre, les porteurs. En présence de ces hommes, sa pudeur de jeune fille parlait plus haut que son désespoir. J'accompagnai seul madame Rebens jusqu'au cimetière. La cérémonie achevée, je revins au plus vite auprès de Laurence. Dès qu'elle m'aperçut, elle se jeta en pleurant dans mes bras. J'étais devenu un ami pour elle. Je me sentis les yeux humides, et je frissonnai de la tête aux pieds.

— Et que comptez-vous faire? lui dis-je. — Je

travaillerai. — N'avez-vous point quelques ressources ? — J'ai deux cents francs qui me reviennent de la pension de ma mère. — Et c'est là tout? — Oui. — Vous n'avez aucun parent auquel je puisse vous conduire? — Non. — Point d'amie ? — J'en avais une ; mais il y a quatre ans que je n'ai reçu de ses nouvelles. Elle m'aura peut-être oubliée.

Je sortis attendri, bouleversé, et n'osant me livrer à la pensée qui m'était venue. Cette pensée, cher ami, vous l'avez devinée, c'était d'épouser Laurence. Dieu, qui l'avait placée si inopinément sur mon chemin, ne me destinait-il pas à être son protecteur ? Mais je songeais à mon âge, et je m'effrayais. Elle a vingt ans à peine et j'en ai quarante-trois ! J'étais trop vieux... Cependant fallait-il l'abandonner seule et sans défense aux embarras, aux dangers de la vie ? Et si je ne l'abandonnais pas, à quel titre, sans l'épouser, pouvais-je veiller sur elle ? J'étais fort perplexe encore au moment où je retournai chez mademoiselle Rebens. J'ignorais ce que j'allais y faire, mais j'avais besoin de la voir. Laurence était triste. — J'ai écrit à mon amie, fit-elle. Je lui de-

mande de m'accorder un asile dans sa maison pour quelques jours. Gabrielle est bonne, et j'espère qu'elle ne me refusera pas... Mais, quoi qu'il arrive, continua-t-elle d'un ton grave sous lequel se devinait une arrière-pensée qu'elle voulait me cacher, je vous remercie de ce que vous avez fait pour ma pauvre mère, et je vous en garderai une éternelle reconnaissance. — En prononçant ces mots, elle se détourna à demi. C'était un congé qu'elle me donnait. Je ne pouvais, en effet, sans alarmer ses susceptibilités de jeune fille, me mêler plus longtemps à son existence. Il y avait dans toute sa personne une tristesse si vraie, une dignité si simple, que je ne fus plus maître de moi. — Mademoiselle, lui ai-je dit, il est un moyen de ne nous point quitter : voulez-vous être ma femme? Laurence a rougi, a pâli. — Moi, votre femme! a-t-elle répondu; moi, dites-vous? — Oui, je sais que je suis bien âgé pour vous; mais je suis seul au monde, vous serez tout dans ma vie, j'aurai pour vous l'affection la plus tendre. — Elle est restée quelques instants sans me répondre, le sein palpitant, les yeux baissés. — Monsieur d'Hérelles, a-t-elle dit enfin, permettez-

moi de ne vous rien répondre encore. Laissez-moi quelques jours pour réfléchir.

Voilà où j'en suis, Victor. Je ne me repens point de ce que j'ai fait ; loin de là, par instants j'ai peur qu'elle ne refuse. Serais-je amoureux de Laurence ? Je l'ai été de tant de femmes que cela ne m'étonnerait pas ; mais je n'ai éprouvé pour aucune ce que je ressens pour elle. C'est une affection pleine de tendresse et d'abnégation. Je l'aime pour elle bien plus que pour moi. C'est justement là ce qui m'effraie. Les hommes de mon âge sont à leur insu des pères vis-à-vis de leurs femmes ; ils les traitent en enfants gâtées qui plus tard se montrent ingrates. Ingrate ! voilà un mot bien cruel ! Certes, je ne spécule point sur la reconnaissance de Laurence ; je ne prévois ni ne redoute son ingratitude, je crains seulement qu'elle ne se regarde un jour comme enchaînée à mes côtés. Dans quelques années je serai un vieillard ; elle sera dans tout l'éclat de sa jeunesse... Je tremble déjà qu'elle ne m'aime comme un bienfaiteur, tandis que moi je suis prêt à l'aimer en amant. — Ah ! tenez, si elle refusait, c'est peut-être ce qu'il y aurait de plus heureux pour

elle et pour moi... Je trouverai un moyen de lui venir en aide, de lui rendre la vie facile. Il est probable qu'elle refusera ; elle doit en avoir quelque dessein. Elle ne m'aurait point sans cela demandé à réfléchir. Pourquoi ne point m'accepter, en effet, comme je m'offrais, dans un élan du cœur? C'était si simple. Pardonnez-moi, mon ami ; tout ceci m'a vraiment troublé. Me voilà donc voulant qu'une fille comme Laurence m'aime tout d'un coup, ou se donne à moi sans m'aimer ! C'est également insensé. Je ne vous demande point de conseils, — on ne les suit guère en général ; — mais donnez-moi des raisons de croire à mon bonheur, si j'épouse Laurence, ou des motifs de me consoler, si je suis forcé de renoncer à elle.

DE LAURENCE REBENS A GABRIELLE DORVON

Mai 1858.

Ma chère Gabrielle,

Tu as dû recevoir la lettre que je t'ai écrite il y a deux jours, et j'espère que tu m'auras pardonné le long silence qu'elle a rompu. Le malheur rend

timide, et je n'eusse osé t'entretenir de mes chagrins et de mes souffrances. Il y a d'ailleurs un degré de misère banale et persistante où le découragement est tel qu'on ne cherche qu'à se faire oublier ; mais avant-hier, après la mort de ma pauvre mère, je me suis sentie si seule au monde, si abandonnée, qu'il m'a fallu épancher mon cœur dans le tien : je savais que tu pleurerais en lisant ma lettre, et les larmes que je versais moi-même en étaient moins amères.

Aujourd'hui je viens t'apprendre un événement qui peut changer toute ma vie. Je t'ai dit de quelle façon imprévue j'avais fait la rencontre de M. d'Hérelles, combien il avait été bon pour moi ; eh bien ! il vient de me proposer de devenir sa femme ! J'ai été prise d'un tel saisissement que je n'ai rien pu lui répondre. Je lui ai demandé quelques jours pour réfléchir : il y en a déjà un d'écoulé, et je ne sais encore à quoi me résoudre.

Ah ! s'il ne s'agissait que de moi, je n'hésiterais pas. J'épouserais sur-le-champ M. d'Hérelles, car la pauvreté est une horrible chose. C'est un spectre qui nous hante tout le jour, qui, la nuit, nous obsède du rêves funestes. J'ai pensé parfois que

la faim suscitait ces cauchemars. Je n'avais point assez mangé la veille. Hélas ! ma pauvre mère et moi, nous en étions souvent là ! Et cependant, du matin jusqu'au soir, nous nous courbions sur de rudes travaux d'aiguille. Les ouvrages de luxe nous étaient interdits, ils nous auraient pris trop de temps, et il fallait vivre ! Et de quelle vie nous avons vécu pendant trois ans ! Le froid l'hiver, la chaleur accablante l'été, les privations toujours. Il semble que, pour les femmes, la pauvreté soit sans terme et sans issue comme un des cercles de l'enfer de Dante. Et si ce n'était que cela ! Il y a de pauvres créatures qui végètent ainsi sans se plaindre, car elles sont accoutumées dès l'enfance au dur sillon qu'elles creusent ; mais moi, Gabrielle, moi ! Avoir le souvenir de toutes les joies de ce monde et ne plus en avoir l'espérance ! C'est une plaie au cœur toujours ouverte et toujours saignante. Penser que ma jeunesse s'enfuit, que ma beauté se flétrit, que c'en est fait pour moi des élégances, des grâces, des délicatesses de la femme, voilà qui est affreux ! Enfin, je te le dis tout bas et en rougissant, la pauvreté, outre ses froides étreintes, ses perspectives de deuil, a ses insinua-

tions honteuses, ses révoltes contre un Dieu qui frappe ainsi sans pitié. Il y a des heures où le cœur se fait de marbre, où la tête s'égare, où le luxe et le plaisir, —je ne parle même pas du bonheur, — qui passent sous vos fenêtres, vous attirent comme un abîme. Ah ! Gabrielle, à celui qui m'enlèverait à ce vertige de la souffrance sans fin et du déshonneur, à celui qui, m'aimant d'un honnête amour, me proposerait de devenir sa femme, je répondrais, sans regarder ni devant ni derrière moi : « Vous êtes mon sauveur ! »

D'où vient donc que j'hésite quand il s'agit de M. d'Hérelles ? Te souviens-tu de lui, Gabrielle ? Autrefois, à Toulon, nous le voyions souvent dans le monde. A nous autres jeunes filles, il paraissait un peu vieux. N'avait-il pas plus de quarante ans déjà ? Il nous inspirait un étonnement mêlé de frayeur ; nous nous contions à l'oreille les aventures et les succès qu'on lui prêtait. On le disait aimé de la belle madame R... ; nous le connaissions assez peu d'ailleurs. Il nous traitait en enfants, ne dansait jamais avec nous, et nous adressait tout au plus quelques mots bienveillants quand les circonstances l'amenaient à

nous parler. Ce n'était sans doute que de l'indifférence ; mais cela, de sa part, ressemblait si fort au dédain qu'il ne nous plaisait qu'à demi. Aujourd'hui il y a dans tous ses traits une bonté émue, une pitié douce qui appellent la confiance et l'affection. Il s'est conduit envers moi comme un père, comme l'ami le plus tendre. Tu le vois, je suis heureuse de parler de lui, et j'en oublie presque mon chagrin. Je suis toute troublée en me rappelant certains de ses regards, certaines intonations de sa voix. Je crois qu'il m'aime, et j'en suis fière. L'aimerais-je donc aussi? Ah! je voudrais en être sûre. Je sens bien que, si je l'épousais, je lui serais dévouée et reconnaissante toute ma vie ; mais ce n'est pas en accomplissant ces faciles devoirs qu'on s'acquitte envers un homme comme M. d'Hérelles. Il faut, pour qu'il soit heureux, que la femme qu'il aura choisie l'aime de cœur et sans partage. Serais-je cette femme-là ? Il y a bien longtemps, ma Gabrielle, que je n'ai songé à l'amour. J'en appelle pourtant à nos causeries d'autrefois : n'étions-nous point d'avis que le bonheur dans le mariage dépend surtout de la convenance des âges, qu'elle seule

peut amener, sinon la communauté, du moins la fusion probable des goûts, des sentiments, des idées, et qu'enfin le soleil de l'amour ne saurait éclairer des mêmes rayons le commencement d'une existence et le déclin d'une autre? J'ignore si nous avions raison ou tort; mais je sais bien qu'aucun intérêt ne pouvait m'aveugler alors, et que je jugeais en toute sincérité une question qui ne me touchait pas encore. Cela seul ne doit-il pas me dicter ma conduite? Dois-je épouser M. d'Hérelles, lorsque j'ai vingt ans de moins que lui et que je serai peut-être incapable de comprendre la maturité de sa raison, l'élévation de ses vues, son expérience de la vie? Je dois résister au penchant qui l'entraîne maintenant vers moi, et auquel la pitié a peut-être autant de part que l'amour. Je ne veux point qu'il se repente plus tard de sa générosité; je ne veux point, moi non plus, obéir à cet égoïste et lâche désir de sortir à tout prix de mon isolement et de ma pauvreté.

Je te dis cela, et cependant, à la douleur que j'éprouve de renoncer à lui, je sens trop que je l'aime ou que je suis prête à l'aimer plus que je ne le croyais. Mon amie, ma sœur, tu vois tout ce

qui se passe dans mon âme ; conseille-moi, guide-moi, sois indulgente ou sévère selon que tu en jugeras. Ce que tu croiras que je dois faire, je le ferai.

DE GABRIELLE A LAURENCE

Mai 1858.

Je t'ai écrit hier, Laurence. Tu sais à présent combien j'avais souffert de ton silence et quelle part je prends à la perte que tu viens de faire. Mon enfant, il n'est point permis de désespérer de la vie quand on peut compter sur l'amitié, et désormais, n'est-ce pas ? tu ne douteras plus de moi.

J'arrive à ta seconde lettre, que je reçois à l'instant, et je te donne tout de suite mon avis. Épouse M. d'Hérelles, épouse-le sans crainte. Tu l'aimes, sois-en sûre, c'est moi qui te le dis, et il serait bien difficile, s'il n'était pas heureux avec toi. Maintenant, si les conseils de l'amitié et de ton propre cœur ne t'ont pas déjà déjà convaincue, écoute ceux de la raison. J'ai toute autorité pour

te les donner. D'abord je suis ton aînée de six ans, et puis je suis mariée; j'ai donc quelque peu de cette maturité de jugement et de cette expérience de la vie que tu respectes tant chez M. d'Hérelles. Je ne te parlerai pas de la position précaire et dangereuse qui t'est réservée, si tu restes fille: tu la vois sous des couleurs tout aussi sombres que moi, et, si tu t'y résignes, c'est par un scrupule exagéré peut-être, mais que je ne saurais condamner. J'aborderai le mariage en lui-même. Il faut que je t'aime bien, ma chère Laurence, pour me décider à traiter cette question ; j'ai besoin de me dire que je puis, en t'éclairant, te sauver d'un coup de tête qui te perdrait. Il est, en effet, des vérités tristes que l'on ne voudrait point s'avouer à soi-même et des illusions perdues sur lesquelles il en coûte de revenir. Sache, ma chère, que pour la plupart des femmes, le mariage n'est du plus au moins que l'accomplissement d'un devoir. Nos rêves de jeunes filles, toutes les poésies de l'imagination et du cœur n'y prennent place qu'au début. Ils s'envolent bientôt, quoi qu'on fasse pour les retenir. Ce n'est, je crois, ni l'homme ni la femme qu'il en faut accuser, mais

l'existence qu'ils sont forcés de mener. L'habitude s'assied entre eux au foyer domestique et préside à tous leurs actes. L'habitude est une calme divinité qui a deux masques, l'un souriant, l'autre sombre; on ne l'aime ni on ne la déteste, on s'y fait. C'est là le mot terrible, ma Laurence. Si, dans la nature, un objet qui fixe délicieusement la vue ou qui frappe agréablement l'oreille ne nous offre que des plaisirs dont la vivacité est bientôt anéantie, il en est un peu de même dans l'ordre moral. Nos peines et nos joies dépendent surtout de la comparaison que nous faisons de notre présent à notre passé. A mesure que les émotions heureuses ou tristes se répètent, cette comparaison devient moins sensible et l'impression qui en résultait s'affaiblit. Malheureusement, et c'est là le masque sombre dont je te parlais, le souvenir des premiers bonheurs subsiste en entier et nous laisse froids devant ceux que nous possédons encore. Il s'ensuit un malaise de l'âme, une involontaire aspiration vers les jouissances que l'on a entrevues ou goûtées, dont une honnête femme doit triompher, mais dont elle ne triomphe qu'en se soumettant à son sort et par le

sacrifice d'elle-même. A cette condition, le mariage offre dans la pratique de la vie des compensations relatives. On s'y sent honorée et respectée, et l'on y éprouve quelque chose de cette tranquille satisfaction du marin qui contemple, du port où il s'est réfugié, les tempêtes de l'Océan. Ceci établi, que le mariage est un état sérieux, tout à fait étranger après un temps plus ou moins long, s'il ne l'a pas toujours été, au tumulte et aux enivrements de la passion, est-il nécessaire d'épouser un homme jeune? Oui certes, mais là encore il faut distinguer. La jeunesse de caractère et de goûts vaut autant, si elle ne vaut plus, que la jeunesse des années. Tel homme est vieux à trente ans; tel autre est jeune à cinquante.

Là, tu devines que je fais un peu le procès à mon mari et le panégyrique de M. d'Hérelles. Je ne puis nier que je ne sois heureuse — dans l'acception consacrée du mot — avec Flavien, mais j'ai parfaitement noté ses transformations successives depuis le premier jour de notre mariage jusqu'à celui-ci. Un mari qui est à peu près de notre âge nous traite trop souvent en égales. Nous avons notre jeunesse, mais il a la sienne, et le

sait bien. Certain de donner autant qu'il reçoit, il se contente par degrés d'un facile bonheur dont les plaisirs, s'ils ne sont pas très-vifs, ne lui coûtent du moins pas de peine. Son égoïsme, sa confiance en lui, une certaine tendance à la domination, s'accommodent on ne peut mieux de ce repos calculé auquel il nous condamne avec d'autant moins de scrupule qu'il lui devient plus cher. Il y oublie trop que l'horizon du mariage est le seul qu'une jeune femme connaisse de la vie, et que cet horizon, à force d'être uniforme, peut lui paraître borné. M. d'Hérelles, pour en venir à lui, a le grand avantage de ne pas s'être marié. Il n'est plus jeune, c'est vrai, mais il n'a pas vieilli. Il a la taille svelte, l'esprit vif, la parole aimable, les manières séduisantes. Il a toujours eu besoin de plaire aux femmes et ne s'endormira jamais dans les délices de Capoue... Tiens, je ris, Laurence, mais je suis au fond sérieuse et attendrie. J'aime M. d'Hérelles pour la proposition qu'il te fait, j'aime ce noble cœur qui va d'un coup au-devant de ton isolement et qui t'offre sans hésitation deux biens inestimables, la fortune et le nom d'un honnête homme. Ne le

repousse donc pas. Je me suis adressée tour à tour, tu le vois, à ton cœur et à ta raison; mais n'ai-je pas pris une peine inutile, et ne suis-je pas comme ces avocats qui s'escriment devant leurs juges pour plaider une cause gagnée d'avance? Si cela est, Laurence, dis-le-moi, dis-le-moi bien vite.

DE VICTOR A MAXIME

Mai 1858.

Votre lettre, mon cher ami, m'a profondément ému. Je me rappelle parfaitement mademoiselle Laurence Rebens. C'est la plus remarquable jeune fille que j'aie jamais connue. Sa beauté avait au plus haut degré un caractère intelligent et sympathique. Moi qui ne me montrais pas aussi dédaigneux que vous à l'endroit de ces demoiselles, je l'ai souvent entendue causer. Sa conversation abondait en traits fins et spirituels. Elle réunissait, ce qui est si rare chez une jeune fille, le charme de l'adolescence et de la candeur à la

grâce exquise de la femme. Tout en elle promettait pour l'avenir un mélange égal d'énergie et de tendresse. Cela se révélait d'ailleurs dans sa physionomie. Ses yeux noirs étaient doux et profonds sous leurs sourcils délicatement arqués, son front haut, légèrement bombé et encadré de beaux cheveux. Sa bouche avait une ravissante expression folâtre et sérieuse. Hélas! je vous la retrace telle que l'ai vue, lorsque ce jeune visage ne peignait que la confiance et la joie. Ce n'est point le portrait que vous m'en faites; mais avec le bonheur, avec votre affection, toute cette splendeur éclipsée brillera bientôt d'un éclat plus vif et plus touchant. Les malheurs qui frappent la jeunesse ressemblent aux orages du printemps, ils ne laissent d'autres traces de leur passage que la radieuse sérénité qui leur succède. Vous ne vous étiez point trompé. Je n'ai eu besoin que de lire la première moitié de votre lettre pour pressentir la pensée qui vous viendrait. Ne sais-je point de longue date les élans et la générosité de votre cœur? La meilleure preuve que vous avez raison d'épouser mademoiselle Rebens, c'est qu'il ne manquera point de gens pour vous blâmer. On

dira que vous faites une folie. Que vous importe? Laissez dire les sots et les méchants. Une folie! D'ailleurs en est-ce une? Vous épousez une femme d'une famille honorable, admirablement douée, éprouvée par le malheur, et qui vous aimera, mon cher Maxime. De quoi vous effrayeriez-vous donc, vous, jusqu'à ce jour si adulé, si courtisé par les femmes? Serait-ce de votre âge? Vous le portez plus vertement que bien des jeunes gens, vous pouvez m'en croire. Ne me permettiez-vous pas de vous railler doucement à ce sujet, et l'aurais-je fait si j'en avais eu quelque véritable motif? Mademoiselle Rebens hésite, dites-vous. L'étonnant serait qu'elle n'hésitât pas. Avec sa nature si droite et si sincère, ne doit-elle pas, avant de se donner à vous, interroger sa conscience et son cœur? Son orgueil et sa fierté légitime ne doivent-ils pas craindre de céder au désir de reconquérir dans le monde la place qui lui appartient plutôt qu'à une inclination vraie? Mais, du moment qu'elle hésite, elle est à vous.

Ce sont les vœux du voyageur que je vous envoie. La *Guerrière* est en rade et sous le coup du télégraphe. Je ne saurais vous dire ce que j'ai,

mais je m'ennuie et je m'attriste. Je m'attriste surtout. Il faut la première jeunesse pour être marin, pour trouver des charmes à l'inconnu, pour croire à l'inconnu lui-même. Moi, je sais trop ce qui m'attend pendant ces trois ans d'absence : de longues heures de quart entre le ciel et l'eau, des relations d'un jour qu'on oublie le lendemain, de changeants spectacles, au fond toujours les mêmes. C'est la solitude et l'isolement, et je les redoute. La pensée s'y replie trop sur elle-même, elle s'y fatigue, elle s'y use. Tenez, je vois d'ici la mer qui se brise sur les rochers, n'est-ce point là le plus souvent l'image de la vie? Des efforts toujours impuissants et stériles, toujours monotones. Vous devinez que je vous écris dans une heure de doute et d'affaissement. Je vous porte envie. Vous restez à terre, vous allez avoir une famille, vous vivrez aux Chênes, dans une belle résidence qui vous vit enfant, qui vous verra vieillard. Vous tenez à quelque chose en ce monde, tandis que je roule comme le flot, d'horizon en horizon, sans qu'aucun m'attire ou me retienne. Ah! je vous en veux en ce moment d'avoir donné votre démission.

Vous partiriez peut-être avec moi, et je partirais joyeux. — Et vous, cher ami, si vous étiez toujours marin, vous ne seriez pas exposé aujourd'hui à vous marier. C'est égal, je vous embrasse, et depuis votre lettre je vous aime plus encore que par le passé.

DE MADAME D'HÉRELLES A MADAME DORVON

Août 1861.

Il n'y a guère que deux mois que je t'ai écrit, ma chère Gabrielle. C'est bien peu de temps, et tu vas te demander comment il se fait que tu reçoives si tôt une lettre de moi. D'ordinaire, en effet, nous nous écrivons bien plus rarement; par une raison toute simple, nous sommes heureuses. Il en est de l'histoire des femmes comme de celle des peuples, le bonheur, au livre de leur vie, se résume en pages blanches. Ne va pas croire cependant que j'aie quelque malheur à t'annoncer, non. Je t'écris seulement ce que j'éprouve, afin de bien m'en rendre compte à moi-

même. C'est quelque chose dont tu ne te doutes guère, de très-singulier peut-être, mais à coup sûr de fort irritant.

Te rappelles-tu la lettre que tu m'as écrite pour me décider à épouser M. d'Hérelles? Je l'ai bien souvent méditée. Tu t'adressais d'abord à mon cœur, car tu avais deviné avant moi que j'aimais Maxime; puis tu me prêchais le mariage comme le parti le plus convenable à prendre dans la vie d'une femme. Tu avoueras que, si tes arguments étaient décisifs, ils n'étaient nullement encourageants et tout à fait dénués de poésie. Aussi, une fois mariée, j'ai eu peur, et j'aurais voulu ne rien savoir de tout ce que tu m'avais dit. Quelque éloge que tu m'eusses fait de M. d'Hérelles, j'étais malgré moi à l'affût de l'inévitable et triste transformation qui, selon ce que tu m'avais annoncé, devait s'opérer en lui. Tu jugeras donc de ma surprise et de ma joie quand je ne vis se produire rien de semblable. Si la destinée des époux est, comme le disent les poëtes, de descendre ensemble le fleuve de la vie, j'ai vogué sous un beau ciel, à travers des sites enchanteurs et toujours nouveaux. Je n'ai point même ressenti au départ,

— tu es femme, et tu me comprendras, — cette émotion mêlée d'étonnement et d'hésitation que subissent souvent les jeunes filles et qu'elles ont besoin d'oublier plus tard. J'étais tellement en plein courant de bonheur que je ne m'imaginais point avoir quitté la rive, et si l'image de ma pauvre mère ne me fût restée, j'aurais perdu tout souvenir de mes années de misère. Dès les premiers temps de mon mariage, il m'a semblé que j'avais toujours passé mes étés aux Chênes, mes hivers à Paris, et que j'avais toujours eu les beaux chevaux qui me mènent au bois. Parfois, il est vrai, au milieu d'une fête, je cherchais doucecement mon mari du regard. Ce n'était point de ma part une reconnaissance banale qui s'attachât à le payer ainsi des prévenances qu'il avait pour moi, du luxe dont il m'entourait. Je songeais trop qu'il m'avait non-seulement donné son cœur, mais développé mon intelligence, qu'il m'avait initiée à toutes les élégances, et que je lui devais d'être la femme brillante et distinguée à laquelle s'adressaient tant d'hommages. Chose étrange, j'étais presque jalouse de lui. Je me disais que, puisque je l'aimais, d'autres pouvaient l'aimer aussi. En

outre, j'avais pour lui je ne sais quelle crainte et quel respect. C'est que Maxime est vraiment un homme supérieur. Quand on est jeune fille et quelque peu jolie, on a volontiers de soi une très-haute opinion. A force d'en imposer à quelques jeunes gens timides et d'écouter les faciles compliments des vieillards, on s'exagère le pouvoir de ses charmes, de son caquetage; mais plus tard, si l'on aime son mari et surtout si ce mari est un homme remarquable, la vie change complétement d'aspect. On comprend combien il est difficile de se mettre à la hauteur de cette affection que les grâces de la jeunesse vous ont si promptement acquise. Spirituelle peut-être et bien douée, mais à demi instruite et bien inexpérimentée, on est bien loin de cet homme qui sait tout de la vie, qui en a sondé tous les problèmes. On s'avoue inférieure à lui, même dans le monde des sentiments où nous prétendons cependant régner en souveraines. Chez nous, en effet, cette naïve poésie des impressions et des désirs se formule à peine, ne se traduit qu'en aspirations vagues, essaye tout au plus son vol, tandis que chez l'homme elle est sûre de son langage,

abonde en images vraies et justes, et, débarrassée d'entraves, plane de haut tous les sujets. Alors, ma chère Gabrielle, on devient, comme je le suis devenue, l'humble écolière de cet homme, et l'on s'estime heureuse si l'on s'aperçoit qu'il vous juge chaque jour plus digne de lui par le caractère et par l'intelligence. Voilà le but que je m'étais fixé et que je crois enfin avoir atteint, car Maxime, en même temps qu'il me chérit comme sa femme, sembler voir en moi une compagne et une amie.

Que te manque-t-il donc! vas-tu t'écrier. Ah! voilà, c'est du commencement de l'hiver dernier que date le singulier malaise auquel j'ai eu beaucoup de peine à assigner une cause. Après m'être interrogée avec soin, j'ai découvert que j'étais coquette, non point de cœur, non point de tête, mais par curiosité, comme Ève a pu l'être lorsqu'elle voulait savoir s'il n'existait pas de plus grand bonheur que celui dont elle jouissait avec Adam dans le paradis terrestre. Non, je vais trop loin; je ressemble plutôt à ces amateurs passionnés des belles productions de l'art qui, après avoir ongtemps convoité un chef-d'œuvre, le possèdent

enfin. Ils en jouissent d'abord avec délices et ne se lassent point de l'admirer; puis le doute les gagne, et ils se prennent à penser que ce n'est peut-être pas l'idéal qu'ils poursuivaient. Alors, afin de mieux constater la valeur de leur trésor, ils le comparent dans des investigations nouvelles, avec anxiété et même avec injustice, à tout ce qu'ils rencontrent d'extraordinaire ou de beau. Pour moi, ce chef-d'œuvre est mon mari. Je lui en veux presque du culte que je lui ai voué, et je me révolte en riant contre la fascination qu'il exerce sur moi. Autrefois j'eusse fait cause commune avec ces Athéniens qui exilaient Aristide. C'est triste à dire, mais j'ai comme la nostalgie du bonheur. Je serais satisfaite de trouver à quelqu'un des hommes qui m'entourent une qualité que mon mari n'ait pas. Vois-tu, Gabrielle, s'il m'est permis de glisser un mot sérieux dans ce badinage, il serait à désirer qu'un chagrin quelconque menaçât parfois de nous enlever à la félicité dont nous avons trop pris l'habitude, afin de nous la faire estimer à son juste prix.

Je ne serais pas étonnée que Maxime se fût aperçu de ce bizarre état de mon esprit, car il

s'est prêté tout cet hiver avec une bonne grâce parfaite à l'épreuve que je voulais tenter sur lui. Dès que j'avais paru distinguer quelqu'un dans le monde qui m'entourait, il ne manquait jamais l'occasion que pouvaient lui offrir les causeries de salon d'attaquer au défaut de la cuirasse le chevalier de mon choix. Souvent même il se contentait de mettre mes grands hommes aux prises les uns avec les autres, et il suffisait de ce combat pour que leur prétendue invulnérabilité ne fût plus que néant à mes yeux. J'étais parfois si dépitée que je m'attachais, pour la faire triompher, à une qualité purement extérieure ; mais là encore Maxime avait le dessus. A moins de lui faire un crime, ce qui eût été absurde, de n'avoir plus vingt ans, il était l'homme le plus élégant de ton, de mise, de manières, et, pour descendre à des enfantillages, quand il valsait avec moi dans l'intimité, le meilleur danseur que je connusse. On dirait qu'il tient à honneur de sortir victorieux des tentatives vraiment folles où je l'engage, et je viens de m'apercevoir que je jouais un jeu méchant et dangereux. On a fait grand bruit dernièrement du mérite de *sportsman* du comte de V...

En me promenant à cheval aux Chênes avec Maxime, je lui parlais avec un peu d'insistance taquine d'un fossé très-large que le comte avait franchi. Justement il y avait devant nous, non point un fossé, mais un mur en pierres sèches de près de deux mètres de haut, un vrai casse-cou. Maxime, sans me répondre, fit un temps de galop, rassembla son cheval, l'enleva et disparut de l'autre côté du mur. Je le rejoignis par une coupure, mais j'étais pâle, tremblante et honteuse de moi.

Après cette longue lettre que je viens de t'écrire, je ne sais encore que conclure. Il y a dans l'Arioste, au pays fabuleux où il place les aventures de ses héros, un grand et vilain géant qui sort chaque matin de son château pour détrousser ou rançonner les voyageurs. De preux paladins viennent combattre ce brigand; mais le géant est aussi un enchanteur, et c'est en vain qu'on le taille en pièces à grands coups d'épée. Toutes les parties de son corps se rejoignent un moment après qu'on les a séparées : les jambes et les bras se rattachent au tronc, la tête se replace d'elle-même sur les épaules. Le seul moyen de s'en em-

parer est de lui arracher un cheveu caché au plus épais de sa rousse chevelure. Eh bien! sur la tête de la plus jolie et de la meilleure des femmes, blonde ou brune, il est un cheveu que l'on appelle plaisamment le cheveu du diable, car c'est celui que le malin tire quand il veut nous entraîner à quelque folle aventure. Il faudrait m'arracher ce cheveu-là; mais j'ignore absolument où il se trouve. Aide-moi donc à le chercher. A nous deux, nous réussirons peut-être.

P.-S. Dis-moi donc si ton mari est entièrement rétabli; ta dernière lettre m'a laissé quelques inquiétudes sur sa santé. Rassure-moi tout à fait.

DE GABRIELLE A LAURENCE

Août 1861.

Laurence, je n'ai que le courage de t'écrire ces quelques lignes. Je viens de perdre mon pauvre Flavien. Je suis toute seule, toute désespérée. Je

sais maintenant combien je l'aimais. Faut-il donc que la mort rompe les liens qui nous étaient chers pour que nous comprenions à quel point ils étaient serrés? Je regrette cet homme excellent, si tendre pour moi, si heureux de mon bonheur. Je te quitte pour retourner près de lui, pour le voir encore. Il me semble qu'il va me parler. C'est une chose affreuse que la mort. Elle est là présente sous les yeux, qu'on ne se résigne pas à y croire. Que ne t'ai-je avec moi pour me jeter dans tes bras et y pleurer avec moins d'amertume !

DE LAURENCE A GABRIELLE

Août 1861.

Quand cette lettre t'arrivera, rien ne te retiendra plus chez toi. Laisse donc ta maison, où tu rencontres à chaque pas les plus cruels souvenirs. Viens près de nous, Gabrielle. Nous tâcherons, par nos soins, d'adoucir ta douleur. Tu ne peux douter de notre amitié, n'est-ce pas, et particulièrement de toute l'affection de ta Laurence?

DE VICTOR A MAXIME

Janvier 1862.

Je vous écris de Bourbon, mon cher ami. Nous attendons notre relève au premier jour, et nous allons rentrer en France. J'irai vous voir. Je veux, ne fût-ce qu'en marin qui passe vite, être témoin de votre bonheur. Si ce bonheur pourtant allait me décider à me marier ! Il opérerait là une vraie conversion, je vous jure. Il serait temps d'ailleurs. Songez que j'ai bientôt trente-cinq ans. Mais à qui dis-je cela? à vous, qui vous êtes marié à quarante-trois et qui êtes heureux ! Il est vrai que vous êtes, que vous resterez éternellement jeune, tandis que moi j'ai beaucoup de cheveux blancs et plus de rides encore au caractère qu'au visage. Ces trois ans se sont écoulés tels que je les prévoyais : un exil en plein océan et sur des côtes sauvages. Je ne sais plus rien de la vie ni du monde. J'ignore s'il existe encore des femmes. Je me remettrai entre vos mains, et vous

essaierez de faire quelque chose de moi ; mais je doute fort que vous y réussissiez.

En tout cas, mon cher d'Hérelles, à bientôt. Il est possible que je vous paraisse très-changé ; mais ma vieille amitié pour vous sera du moins toujours la même.

II

Au printemps de 1862, par une des plus belles soirées du mois de mai, M. d'Hérelles et Laurence, Victor et madame Dorvon étaient réunis aux Chênes. Assis sur l'esplanade du château, non loin d'épais massifs de fleurs, ils jouissaient avec délices de la fraîcheur embaumée qui avait succédé à l'accablante chaleur du jour. Devant eux s'étendaient les profondes charmilles du parc ; puis, au delà de ces charmilles, par une échappée que ménageait la majestueuse allée de chênes d'où le château avait reçu son nom, apparaissait, tout argentée des rayons de la lune, la nappe d'eau

d'un vaste étang. La nuit venait, une de ces nuits calmes et sereines qui disposent l'âme au *far niente* du bonheur ou la jettent dans le trouble mélancolique des regrets. Victor racontait quelques épisodes de ses voyages, et ses auditeurs l'écoutaient avec des sentiments divers. Madame Dorvon, légèrement inclinée en avant, lui prêtait une attention émue et souriante. De temps à autre, il s'échangeait entre elle et lui de longs et tendres regards. A certains endroits de son récit, Victor donnait à sa voix des inflexions plus douces, et par de fines pensées, par des allusions délicates, s'adressait surtout à madame Dorvon. Celle-ci le remerciait d'un mot, d'un geste, par une expression plus caressante de toute sa physionomie. Maxime, dans une sorte d'abandon heureux, fumait son cigare et les regardait avec complaisance. Laurence était pensive. Ses yeux allaient tour à tour de Gabrielle et de Victor à son mari. Elle observait ce dernier avec impatience, et paraissait lui en vouloir de ce bien-être matériel où il était plongé. Cet examen minutieux, persistant d'un homme, annonce à son égard chez la femme qui l'a aimé des préventions naissantes dont elle

ne démêle point, dont elle n'ose s'avouer le motif, mais à coup sûr il lui est défavorable; puis, à l'aspect de Gabrielle et de Victor, en devinant l'entente qui existait entre eux, elle soupirait. — Ils s'aiment donc! — semblait-elle se dire. Alors, comme si, remontant vers le passé, elle se fût secrètement interrogée, elle retombait dans une plus amère rêverie. C'est que Laurence avait vu Victor venir aux Chênes avec une curiosité inquiète. Elle s'était promis de juger cet homme que son mari lui vantait si souvent; mais, mise en défiance par ces éloges mêmes, elle était d'abord plus disposée à la critique qu'à l'admiration. Ce marin qui, pendant trois années de mer, avait contracté une certaine sauvagerie de visage et de manières, que la solitude avait rendu à la fois ardent et timide, dont l'esprit était d'une originalité brusque, l'avait déroutée. Il différait essentiellement de tous les hommes qu'elle connaissait. Certes, si elle le comparait à Maxime, il n'avait ni son élégante régularité de traits ni sa parfaite distinction: sa tête, aux cheveux coupés ras, toute hâlée par le vent et le soleil, était éclairée par des yeux pleins de flamme; mais son corps, quoique d'une

grande liberté de mouvements, était trapu, presque gros. Victor, au premier abord, s'éloignait tellement du chevaleresque idéal de Laurence, qu'elle s'était contentée de lui accorder son amitié. Ce sentiment était d'autant plus naturel que les premiers soins du marin avaient été pour Gabrielle. Peu à peu toutefois, l'opinion qu'elle s'était formée à l'égard de Victor avait changé : par instants elle avait surpris en lui cette magie du regard où revivent toutes les émotions de l'âme et la séduction d'une voix sympathique et vibrante. Elle s'était aperçue qu'il avait une instruction aussi variée qu'étendue, l'imagination poétique, un caractère énergique et fier. Pendant cette soirée, en voyant éclater en lui tant de jeunesse et de sève, elle l'appréciait enfin à sa valeur et s'étonnait de s'être jusque-là ainsi trompée. Elle souffrait presque de n'être rien pour cet homme que grandissait encore à ses yeux son amour-propre froissé. En ce moment, Maxime, qui tenait à faire briller son ami, le priait de raconter une belle action accomplie par lui, et qu'il omettait à dessein. Il s'agissait d'un matelot blessé que, lors d'une affaire assez chaude où

l'on battait en retraite, Victor avait relevé sur le champ de bataille et rapporté jusqu'au camp.

— Et, dit Victor en terminant, il était temps que j'arrivasse, car mon homme était fort lourd.

— Victor n'en eût pourtant rien dit, si je n'eusse été là pour l'y forcer, fit Maxime.

— C'est bien d'être modeste, dit à son tour madame Dorvon ; mais c'est mal de priver vos amis d'une occasion de mieux vous aimer.

— Oh ! dans ce cas, madame, reprit Victor, je suis bien reconnaissant à Maxime.

— Et tu as bien raison, dit Maxime en riant.

Il se leva, et, s'adressant à Laurence :

— Je rentre, ajouta-t-il, et vous ?

— Tout à l'heure, répondit Laurence.

Pendant que Victor terminait son récit, elle n'avait pas prononcé un seul mot. Au moment où son mari s'éloignait, elle s'écarta, les larmes aux yeux, avec un léger tremblement. Mille pensées confuses s'agitaient en elle. Souffrait-elle donc ainsi parce que le seul homme qu'elle estimât digne d'elle s'occupait d'une autre ? Cela était triste et puéril. Elle s'approcha d'un rosier, et, avec un mouvement de brusquerie fiévreuse, cueillit une

rose. Ausssitôt elle poussa un cri et retira sa main toute ensanglantée. Au cri de Laurence, Gabrielle et Victor coururent à elle. Gabrielle enveloppa de son mouchoir la main de son amie ; mais cette fine batiste ne suffisait pas. — Je vais chercher du linge, fit-elle. Monsieur Narcy, tenez-lui bien la main et serrez-la.

Au contact de cette main blessée, une involontaire émotion saisit Victor. Laurence pleurait de colère et de douleur. — Mais comment se fait-il, lui dit Victor, que vous ayez si brusquement cueilli cette rose?

Laurence tourna vers lui un visage bouleversé, Victor comprit tout. Le sang lui afflua au cœur, il pâlit et prononça quelques mots inintelligibles. Gabrielle revenait du château et se mit à panser elle-même la main de Laurence.

Victor se retira chez lui dans un trouble extrême. Souvent, durant sa longue absence, lorsqu'il recevait des lettres de son ami, il avait songé à madame d'Hérelles, et elle lui était apparue douée de toutes les grâces. En se rappelant cette jeune fille d'une si éclatante beauté, il se l'était représentée dans ces années de deuil qu'elle avait tra-

versées. Que ne s'était-il trouvé là au lieu de Maxime ! Dans l'isolement que lui faisaient ses lointains voyages, il avait creusé cette idée et n'avait pu s'empêcher d'envier le sort de son ami. Souvent il avait rêvé pour lui-même une femme semblable à Laurence, mais en désespérant de la rencontrer jamais. Aussi était-ce avec un serrement de cœur qu'il avait revu madame d'Hérclles. Ce n'est point qu'il eût un seul instant songé à être aimé d'elle. Il n'imaginait pas que Laurence pût aimer un autre homme que Maxime. Il y a chez les femmes une mobilité superficielle de sentiments que les hommes soupçonnent rarement. Ils ne savent point assez que l'amour est pour elles, dans l'oisiveté de leur existence, un insaisissable Protée dont chaque forme nouvelle les séduit et les passionne, sauf, une heure après, à les laisser insensibles et froides. En outre, Victor n'eût point lutté avec Maxime, dont il avait de tout temps admis la supériorité. C'est alors qu'il avait fait attention à Gabrielle. Blonde, un peu grasse, enjouée, naïvement coquette, elle n'avait rien de Laurence. Elle ne perdait donc pas à lui être comparée. Elle ne s'était point

cachée du penchant qu'elle avait pour Victor, et peu à peu celui-ci s'était pris à l'aimer. Son intimité avec la jeune femme s'était accrue chaque jour, et il s'y abandonnait avec toute la vivacité d'un cœur longtemps privé d'affection. Il goûtait à cet amour les fraîches sensations d'un plaisir qu'aucun orage ne menace. Parfois même il entrevoyait dans l'avenir une union que lui conseillaient les charmantes qualités autant que la fortune de madame Dorvon. Et voilà que tout à coup Laurence venait à lui! Ce rêve auquel il n'avait point osé s'arrêter pouvait se changer en réalité. Devant une telle perspective, Victor reculait ébloui, presque effrayé. En pensant à Laurence, il aurait voulu n'avoir point connu Gabrielle ou ne l'avoir point aimée.

Le lendemain, Laurence était radieuse. Depuis longtemps adulée, accoutumée aux hommages, les recherchant pour eux-mêmes et ne désirant rien au delà, elle ne se croyait pas coupable. Elle était tranquillement rentrée en possession d'un cœur qu'on avait eu l'audace de lui disputer. Victor, embarrassé, doutait que la scène de la veille se fût réellement passée. Ne s'était-il pas

mépris d'ailleurs aux paroles de Laurence? Madame Dorvon était sérieuse; Maxime était aimable comme toujours, avec une nuance d'observation peut-être. La joie expansive de Laurence, la contrainte de Victor et de Gabrielle l'inquiétaient. Cependant il fallait quelque temps pour que la situation respective des différents hôtes des Chênes se dessinât nettement. L'existence qu'ils menaient au château les mettait presque constamment en présence les uns des autres et les obligeait à beaucoup de réserve. La soirée se prolongeait souvent assez loin dans la nuit : on se levait tard, et l'après-midi était employé à des promenades faites en commun. Maxime, qui surveillait les travaux d'exploitation de ses terres, s'absentait parfois. Soit qu'il n'eût pas de véritables soupçons, soit qu'il lui répugnât de se poser en mari ombrageux, il continua le même genre de vie. Il y avait donc de longues heures où Victor était seul entre les deux femmes. Ces heures, autrefois si courtes pour eux trois, leur étaient maintenant pénibles. Ils demeuraient silencieux, ou leur parole avait de ces réticences perfides, de ces traits acérés par lesquels se trahit l'hostilité sourde. Gabrielle ce-

pendant était la moins forte à ce combat. Victor et Laurence s'étaient tacitement alliés pour décourager en elle toute prétention. Elle s'affligea bientôt. Ne voyait-elle point s'évanouir en effet les doux projets qu'elle avait conçus? Libre comme elle l'était de son cœur et de sa main, elle avait pensé à les donner à Victor. Tout l'avait charmée en lui, sa physionomie mâle, l'énergie de son caractère, jusqu'à ce besoin d'affection qu'il confessait avec simplicité et qu'elle s'était flattée de satisfaire. Hélas! elle n'avait été pour lui que le caprice de quelques jours et en était tristement humiliée; mais elle aussi se félicitait de ne s'être point déclarée et surtout de n'avoir rien dit à Laurence. Elle pouvait du moins, sans que sa dignité fût compromise, laisser le champ libre à ces amants. Elle le fit, mais non sans souffrir. Ses regrets, son chagrin, trop souvent visibles malgré ses efforts, la rendaient plus touchante, et Victor, honteux de sa conduite envers elle, s'adressait ces inutiles reproches qui tourmentent, sans le ramener en arrière, un cœur épris d'espérances nouvelles.

Néanmoins, au bout de quelques jours, Victor

était, ainsi que Laurence, dans une situation d'esprit pleine d'incertitude et d'anxiété. Il en est du premier aveu que se font les amants comme d'un éclair dans une nuit sombre. L'obscurité qui le suit est plus grande. S'étaient-ils donc avoué qu'ils s'aimaient? Il eût fallu que, pour la seconde fois, une émotion partagée leur en donnât la certitude. Or on ne provoque pas à volonté ces heures d'épanchement où le cœur se livre. Certaines périodes de gêne et de timidité les précèdent. Une après-midi cependant, Victor et Laurence, que Gabrielle venait de quitter, étaient assis sur un banc de mousse, à l'ombre de grands arbres. Ces chaudes heures du jour amènent avec elles la langueur et le mystère. L'ardente lumière du soleil, tamisée par le feuillage, ne répandait qu'une clartée voilée. C'est à peine si l'on entendait le bourdonnement de quelque insecte ou le chant distrait d'un oiseau. Laurence brodait, et Victor, placé à ses côtés, se penchait sur son ouvrage.

Que se passait-il en eux? Ils étaient en proie à de tumultueuses pensées, leurs relations de loyale amitié s'étaient si rapidement transformées en un

sentiment plus vif, mal défini encore, dont ils n'osaient prévoir les suites, à l'existence duquel ils étaient pourtant pressés de croire ! Ne devaient-ils pas, en effet, puiser dans leur amour, — si c'était de l'amour qu'ils avaient l'un pour l'autre, — la force qui leur manquait de ne point s'inquiéter de l'avenir et de ne songer qu'au présent? Toutefois ils ne se parlaient pas et n'accusaient que par d'involontaires mouvements, par leur silence même, le trouble profond de leurs âmes. Depuis quelques instants, le regard de Victor s'attachait à Laurence. Elle le sentait peser sur elle ; mais, tremblant de le rencontrer, elle s'inclinait davantage sur sa broderie.

— Ah ! je m'étais trompé l'autre soir ! s'écria tout à coup Victor avec sa brusquerie naïve. Je comprends aujourd'hui que vous ne sauriez m'aimer.

Laurence, les yeux toujours baissés, ne répondit pas. Victor essaya de lui prendre la main. Elle la retira. — Vous voyez bien ! s'écria-t-il.

Certes, quelques minutes auparavant, Victor n'était pas persuadé qu'il aimât Laurence ; mais on ne joue pas impunément la comédie de l'a-

mour. La défiance où il était de lui-même, le refus de Laurence, son geste subit, lui causèrent une des plus pénibles impressions qu'il eût jamais ressenties. Il se tut, et tout son visage s'altéra. Laurence releva la tête et ne supporta point l'idée de le laisser ainsi s'abattre. Les femmes ont une extrême générosité de cœur pour ceux qu'elles sont près d'aimer. Elle lui tendit la main : — Prenez-la donc, puisque vous la voulez, dit-elle. Puis, trop faible pour affronter le regard du marin, épouvantée de l'émotion qui la gagnait elle-même, elle retira la main que Victor couvrait déjà de baisers et s'enfuit en courant au château.

Laurence ne revit pas Maxime sans une imperceptible rougeur, et Victor ne serra qu'en hésitant la main de son ami. Jusque-là, en effet, Laurence et Victor n'avaient été coupables qu'en imagination ; mais depuis quelques heures ils l'étaient réellement et s'effrayaient à leur insu des résultats que leur faute pourrait avoir. Les nobles cœurs ne s'habituent point d'un seul coup à tromper, et le cri de la conscience ne s'étouffe que par degrés Ces agitations de l'âme s'apaisent à la longue ou plutôt s'usent d'elles-mêmes en se ré-

pétant; mais au début elles se révèlent à ceux qui les partagent par une ardeur fébrile, par un désordre dont ils ne sont pas les maîtres. En les surprenant chez Victor, Laurence eut une pensée cruelle. Il la mépriserait peut-être, puisqu'il se repentait. Cette pensée l'obséda toute la nuit et lui inspira les résolutions les plus contraires. Elle voulait prier Victor de tout oublier ou se l'attacher plus étroitement encore. Quoiqu'elle ne se dissimulât pas la gravité de sa conduite, il se mêlait à ses angoisses une sensation délicieuse. Elle goûtait pour la première fois au fruit défendu avec autant de plaisir que de terreur. Jamais elle n'avait éprouvé rien de pareil pour Maxime.

Le lendemain, quand elle fut lasse de projets et de rêves, elle pensa qu'elle allait se retrouver en présence de Victor, et elle eut peur. Aussi apprit-elle avec joie qu'il était parti avec Maxime et qu'ils ne rentreraient que le soir. C'était un répit dont elle se promit de profiter pour se tracer un plan de conduite; mais lequel? La journée se passa sans qu'elle se décidât à rien. Si ses rapports avec Gabrielle eussent été tels qu'autrefois, elle lui eût demandé conseil; mais elle n'avait

plus le droit d'en agir ainsi. Madame Dorvon cependant se montrait depuis quelque temps déjà, et surtout ce jour-là, si affectueuse et si gaie, qu'elle semblait n'avoir jamais aimé Victor. Certes, si Laurence avait été abandonnée par lui, elle ne se serait pas consolée. Elle observa donc son amie, et se figura que si elle avait eu quelque attachement passager pour M. Narcy, elle était tout à fait guérie. Elle eût donné beaucoup pour que cela fût, car à mesure que l'heure avançait, elle avait un besoin plus impérieux de se confier à quelqu'un qui la guidât dans ses perplexités qu'elle ne savait point résoudre. Une fausse honte qu'elle ne pouvait vaincre l'arrêtait encore, lorsque Gabrielle lui dit : — Tu es bien soucieuse, ma chère Laurence; qu'as-tu?

Laurence ne put retenir ses larmes.

— Tu as un secret que tu ne me dis pas. Tu te grossis les torts que tu as eus envers moi, et que je t'ai pardonnés. Va, je suis toujours ton amie.

Elle lui prit le bras, l'emmena sous la grande allée de chênes, et lui dit : — Eh bien?

— Gabrielle, fit Laurence en souriant à travers

ses larmes, j'aime M. Narcy, et je vais te dire comment cela est arrivé.

Et Laurence fit à Gabrielle un récit complet. Madame Dorvon réprima un mouvement nerveux que son amie, appuyée à son bras, aurait pu sentir, et devint très-sérieuse.

— Tu ne me réponds rien? dit Laurence.

— Mon enfant, c'est que j'aurais de trop graves paroles à t'adresser. Les circonstances seules de ton mariage te feraient un infranchissable devoir d'honnête femme de ne pas faillir, et tu es allée déjà bien au delà d'un simple manége de coquetterie; mais tout ce que je pourrais te dire est maintenant inutile. Tu glisses sur une pente qu'on ne remonte point. Tu périras.

Ces deux derniers mots furent savamment dits, avec une intonation nette et froide qui fit frissonner Laurence. Ils terminèrent l'entretien. Le soir, quand on fut réuni, Laurence ne parla point. Heureusement pour elle, Victor et Maxime s'entretinrent de la course qu'ils avaient faite. Victor d'ailleurs, comme s'il eût compris ce qui se passait chez la jeune femme, ne chercha pas une seule fois son regard et évita tout ce qui lui eût

rappelé leur intimité. Laurence se retira de bonne heure dans sa chambre, tout entière à l'impression sinistre que les paroles de Gabrielle lui avaient laissée. Elle était déterminée à rompre avec Victor; mais par quel moyen? Il y en avait un héroïque : c'était d'avouer à son mari l'imprudence qu'elle avait commise. N'avait-il pas toujours été pour elle l'ami le plus indulgent et le meilleur? Jadis elle l'eût fait : c'est qu'alors elle était sûre de son propre cœur. Puis Maxime n'était plus à ses yeux le même qu'autrefois. Elle le voyait inquiet et soupçonneux. Au fond, avec l'injustice de la femme qui cesse d'aimer, elle le trouvait vieilli et peu en état d'écouter une pareille confession autrement qu'en maître outragé et sévère. Enfin il lui eût fallu renoncer à cet amour qui lui causait de vrais tourments, mais de si douces jouissances, et qui la captivait par le danger même. Sous l'empire d'un insensible courant d'idées, elle s'attendrit au souvenir de Victor; elle le revit pendant le dîner, timide, respectueux, ayant l'intuition du chagrin dont elle souffrait. Avec un pareil homme, elle n'avait rien à craindre. Elle se maintiendrait avec lui sur ces

limites indécises de la passion où les voluptés ne sont point coupables, et, sans tomber dans le précipice que Gabrielle, — insidieusement peut-être, — lui montrait ouvert sous ses pas, elle cueillerait les fleurs vivaces qui en paraient les bords. Elle résolut de lutter seule.

Chez Gabrielle cependant, des blessures mal fermées (car elle s'était imaginé de ne plus aimer Victor) s'étaient rouvertes. Elle avait à la fois du dépit, de la colère et du chagrin. Son plan pour séparer Laurence de Victor fut bientôt arrêté, et elle ne douta pas du succès, si elle avait quelques jours devant elle. L'effroi qu'elle avait inspiré à Laurence lui donnait le temps de tout disposer et surtout de préparer Maxime au rôle important qu'elle lui réservait et qu'il devait jouer sans le savoir. L'âge avait glissé sur Maxime. C'était encore un homme d'une élégante tournure et d'une physionomie remarquable par sa jeunesse et par son feu. Il y avait alors sur ses beaux traits une ombre de mélancolie qui leur prêtait un charme de plus. Sa conversation, devenue un peu ironique, était brillante et spirituelle, et si son expérience du monde s'affirmait parfois d'une façon

amère, la noblesse de sa nature se révélait par des éclairs de passion et de tendresse. Pour madame Dorvon, qui voulait être impartiale, il était presque supérieur à Victor. Comment se faisait-il que Laurence fût tentée de le tromper ? C'était là un de ces problèmes du cœur féminin auquel une des lettres de Laurence avait d'ailleurs déjà répondu. On se lasse du bonheur comme de ces belles journées de l'été qui se suivent splendides et pures, et dont on souhaiterait qu'un nuage soudain troublât, ne fût-ce qu'une heure, l'immuable sérénité.

Sûre de la conduite qu'elle avait à tenir, Gabrielle avait recouvré son entrain et sa gaîté. Elle donnait la réplique à Maxime ou l'arrêtait court par ces objections naïvement préméditées des femmes qui, décidant de tout avec leur cœur, renversent le raisonnement le plus serré. Après l'avoir tenu en échec, elle se laissait battre avec candeur, usait à son égard de délicates flatteries ou le malmenait avec une feinte rudesse. — On voit bien, lui disait-elle, que les femmes ont toujours été vos très-humbles servantes ; vous êtes tout désarçonné quand on vous résiste. — Si

Maxime, étonné de sa conduite, la regardait avec intention pour la provoquer à des aveux plus complets, elle soutenait quelque peu son regard, puis s'en allait tantôt rieuse, tantôt confuse. Maxime n'était point cependant tout à fait la dupe de Gabrielle. Il sentait que, dans cette amabilité pour lui, il y avait bien du dépit contre Victor. Elle s'était donc aperçue comme lui des assiduités de Victor auprès de madame d'Hérelles. Peut-être aussi prenait-elle ce moyen détourné de lui venir en aide en excitant la jalousie de Laurence. Hélas ! Maxime ne croyait plus même à cette jalousie. Il voyait avec douleur que cette fois sa femme s'éloignait réellement de lui. Quant à la disputer à ce rival, il n'y songeait pas. Les hommes qui ont eu de vrais succès auprès des femmes sont sincères vis-à-vis d'eux-mêmes. Ils savent trop qu'avec elles les plus séduisantes qualités ne prévalent point contre un engouement subit. Elles ne voient alors que l'homme qui leur plaît, et c'est à peine si quelque circonstance décisive, en les persuadant de sa nullité ou de son manque de cœur, suffit à les en détacher.

Or Maxime ne pouvait se flatter qu'aucune-

épreuve de ce genre réussît contre Victor. Il lui restait à le congédier, mais c'était confesser sa propre infériorité. C'était remplacer chez Laurence, par un rappel à la stricte observation de ses devoirs, l'affection libre et l'admiration qu'elle avait eues jusque-là pour lui. Il attendait donc avec anxiété le moment où il ne croirait plus possible d'agir autrement et voulait espérer que ce moment ne viendrait pas; mais cette situation, fort dangereuse pour un mari et singulière pour Maxime, qui ne l'avait jamais subie, lui était très-dure. Madame Dorvon se conduisit à l'égard de Maxime avec une habileté toute féminine. Elle reconnut que cet homme, qui avait longtemps goûté les joies profondes, mais un peu sévères de la passion, serait surtout séduit par un commerce de galanterie aux allures tendres et faciles qui ne solliciterait que son esprit et sa vanité. Elle suivit admirablement d'abord ce plan, qui dénotait sa parfaite liberté de cœur. Elle mit à point précis dans sa toilette, dans ses mouvements, dans les changeantes expressions de sa physionomie, la hardiesse et la grâce qui devaient la rendre irrésistible. Il est rare néanmoins que de ces luttes

de sentiment, si courtoises qu'elles soient, on sorte sans blessures. Le triomphe de Gabrielle était complet, mais elle n'y fut pas aussi insensible qu'elle se l'était promis, et en eut à Maxime quelque reconnaissance. L'intimité à laquelle ils s'étaient conviés prit le caractère particulier de cette sympathie qui, par les rêves qu'elle évoque, par les désirs qu'elle fait naître, touche de si près à l'amour. Si on leur eût dit qu'ils s'aimaient, ils eussent refusé de le croire, et parfois cependant ils confondaient leurs pensées, ils échangeaient d'ardents regards, comme s'ils le croyaient. Ils ne se doutaient pas que le moment approchait où chacun d'eux, pour son propre compte, serait pris au piége de cette coquetterie dont il aurait tenté de recueillir les avantages sans en courir les périls.

Un matin ils étaient partis à cheval pour une assez longue excursion aux environs du château. Les incidents de cette promenade, où plusieurs fois dans des passages difficiles qui les forçaient à mettre pied à terre, Maxime soutint madame Dorvon, le repas improvisé qu'ils firent dans une ferme, cette solitude à deux loin de tout regard les avaient

plus étroitement unis qu'ils ne l'avaient encore été. Quand ils se retrouvèrent à l'entrée des grandes avenues du parc, ils eurent le regret de cette journée si rapidement écoulée. D'un commun accord, ils ralentirent l'allure de leurs chevaux. Madame Dorvon avait dénoué les brides de son chapeau de paille, et ses beaux cheveux blonds, un peu dérangés, encadraient son visage, que la rapidité du trajet avait animé, et qu'alanguissaient pourtant de secrètes émotions. Maxime l'admirait, et elle en était heureuse, mais bientôt elle se cacha derrière un gros bouquet de fleurs des champs qu'elle tenait à la main. Maxime alors se pencha vers elle. — Ah! que c'est mal! lui dit-il; ôtez ces fleurs qui vous cachent, ou plutôt donnez-les moi : je les garderai comme un souvenir de ces belles heures qui ont fui trop vite.

— Soit, répondit-elle en lui tendant le bouquet, pourvu que vous ne me regardiez plus comme tout à l'heure.

Cependant les chevaux avaient continué de marcher sans bruit sur l'épais sable jaune de l'avenue. Maxime et Gabrielle s'avançaient donc silencieusement, lorsque tout à coup Victor et

madame d'Hérelles débouchèrent d'une allée transversale. Eux aussi marchaient doucement l'un près de l'autre en causant à voix basse. En se rencontrant de la sorte à l'improviste, tous les quatre s'arrêtèrent. Maxime rendit son bouquet à Gabrielle; Victor s'éloigna de Laurence. Ils essayèrent de composer leurs visages, mais trop tard pour qu'ils ne se fussent pas devinés. Ce fut une révélation d'autant plus complète qu'ils l'avaient moins prévue. Ils avaient, en effet, espéré devenir coupables à l'insu les uns des autres, et s'étaient flattés que ceux qu'ils oubliaient ou trahissaient seraient plus lents ou moins hardis à les imiter. L'arrivée de quelques serviteurs qui venaient chercher les chevaux de M. d'Hérelles et de madame Dorvon les enleva heureusement à leur embarras. Victor s'approcha de madame Dorvon et l'aida à descendre. Maxime et Laurence ne se parlèrent pas. Il rentrèrent ensemble au salon, où ils restèrent seuls quelque temps. Laurence chantait à demi-voix et arrangeait les fleurs d'une jardinière; Maxime se promenait en fouettant son pantalon du bout de sa cravache. Ils se regardaient parfois à la dérobée, mais détournaient aussitôt

les yeux. Ils étaient mécontents et honteux d'eux-mêmes. Leur affection avait été si vraie, ils avaient toujours eu l'un dans l'autre une si grande confiance qu'ils étaient pris au dépourvu par ce désaccord soudain. En ce moment, un mot de Maxime eût jeté Laurence dans ses bras; mais ce mot, il ne le dit pas. Faire un pas vers Laurence, c'était sacrifier madame Dorvon, et il ne pouvait s'y résoudre. Madame d'Hérelles ne s'abusa pas sur l'attitude de son mari. En démêlant les secrètes pensées de Maxime, elle fut froissée dans son orgueil et dans son amour; mais d'avance aussi elle se vit justifiée de toute faute qu'elle pourrait commettre par l'infidélité qu'il méditait, dont il était peut-être déjà coupable. Irritée et jalouse, ayant pour la première fois à douter de son mari, l'estimant moins et malgré cela tenant à lui davantage, elle tourna avec une sorte de fièvre toutes ses pensées vers Victor. Dès lors cependant elle allait voir en lui moins l'amant qu'elle avait rêvé que l'homme qui devait l'aider à se venger de Maxime.

Entre Victor et madame Dorvon, il ne pouvait y avoir de pareils combats. Une tendresse pleine

et puissante, cimentée par de longues années de bonheur, n'avait point poussé dans leurs cœurs d'assez profondes racines. Néanmoins ils étaient en proie à un malaise extrême. Ils avaient cherché à s'oublier, ils avaient cru un instant y avoir réussi et constataient maintenant qu'ils avaient trop présumé de leurs forces. Ils s'étonnaient des singuliers mouvements de plaisir et de souffrance qu'ils avaient en présence l'un de l'autre. A quoi bon ces souvenirs d'un passé dont ils s'étaient volontairement séparés par des affections nouvelles? Est-ce que l'amour de Laurence, de cette femme si remarquable par son esprit, son élégance et sa beauté, n'était pas de nature à remplir tout entier le cœur de l'homme qu'elle avait distingué? Et l'entraînement de Maxime, de cet homme si renommé pour ses succès et si habile appréciateur du mérite d'une femme, ne suffisait-il pas à cicatriser chez madame Dorvon de légères blessures d'amour-propre? Assurément cela devait être. Victor et Gabrielle étaient donc heureux. Ils s'estimaient tels et pourtant gémissaient de leur bonheur. Il étaient semblables à ces exilés qui, même au sein des plaisirs et dans un

pays enchanté, regrettent la patrie qu'ils ont perdue et qu'ils doivent renoncer à revoir.

Quoi qu'il en fût de ces instinctifs remords, de ces révoltes de la conscience contre des joies coupables, Maxime et Victor, Gabrielle et Laurence persistaient dans la voie tortueuse où ils s'étaient engagés. Cet abîme paré de fleurs les attirait. On eut dit qu'ils ne voulaient point perdre le bénéfice de ce qu'ils avaient déjà fait de mal. Ils étaient repentants de leur faute, mais séduits par elle. On ne se repent vraiment, en effet, de la faute accomplie, que quand les plaisirs en sont épuisés et qu'elle ne laisse après elle que le vide et les déceptions. Ils s'observaient du reste avec un soin excessif. Tout les y invitait : le respect des convenances que les gens de mœurs polies n'abdiquent jamais, une certaine pudeur dans la préparation même d'une œuvre de perfidie, et surtout peut-être s'ils s'avançaient imprudemment, la crainte d'être frappés en retour dans leurs attachements les plus profonds, les plus sincères. Situation étrange! Ils n'étaient plus sous le charme de ces caprices d'imagination, de ces fantaisies de sympathie qu'ils avaient d'abord caressés ; ils n'avaient

plus de curiosités tendres ou coquettes, ne faisaient plus sur eux-mêmes de mélancoliques retours. Loin d'eux était le temps où, sur le seuil de l'infidélité, incertains encore de ce qu'ils feraient, ils avaient tous les plaisirs, toutes les frayeurs de l'inconnu. Depuis le jour où ils s'étaient trahis les uns aux yeux des autres, ils se livraient une véritable lutte. Chacun d'eux songeait moins à aimer qu'à se venger de celui qu'il avait délaissé, qui le délaissait à son tour. On eût dit également que, sur ce dangereux terrain, ils s'efforçaient avec une cauteleuse prudence de se gagner de vitesse, afin d'avoir le temps de revenir sur leurs pas et de rendre impossible à ceux qu'ils redoutaient la conduite qu'eux-mêmes auraient tenue. Aussi, s'épiant d'autant plus qu'ils cherchaient davantage à se tromper, ils ne sortaient que rarement, ne se quittaient qu'à peine, et se fussent créé une existence intolérable de surveillance et de gêne, s'ils n'eussent eu leur parti pris de dissimulation et de patience. Ils attendaient une occasion qui leur donnât quelques heures de liberté pendant lesquelles, s'ils n'obtenaient pas pour leurs égoïstes visées un dénoû-

ment dont ils avaient peur presque autant qu'ils le désiraient, ils pourraient du moins sortir de l'état d'incertitude et de souffrance où ils se débattaient. C'était là pour eux une impérieuse nécessité, car, en doutant des sentiments qu'ils ressentaient, ils en étaient venus à douter de ceux qu'ils inspiraient. Cette occasion, qu'ils recherchaient avidement, la fête d'un village voisin la leur fournit.

La fête de ce petit village de Saint-Zéphyrin était en réputation. Il y avait le soir un bal champêtre auquel on venait assister de plusieurs lieues à la ronde. Les années précédentes, M. et madame d'Hérelles s'y étaient déjà rencontrés avec quelques châtelains des environs. Les habitants des Chênes convinrent d'y aller. Plusieurs jours à l'avance on affecta de parler de ce bal. C'était là un terrain de conversation neutre que l'on s'empressait d'adopter. On s'égayait de confiance à la pensée du spectacle et des réjouissances qu'offrirait Saint-Zéphyrin; mais tous au fond, Victor et Maxime surtout, en se proposant d'y aller, avaient un dessein arrêté.

Le jour de la fête arriva. Dans l'après-midi,

Maxime saisit un moment où il était seul avec Gabrielle. — Il faut absolument que nous nous voyions ce soir, lui dit-il.

Madame Dorvon, distraite, répondit presque machinalement : — Comment ferons-nous ?

— Nous choisirons pour nous dérober le moment le plus animé du bal. Personne alors ne remarquera notre départ, et nous reviendrons à pied aux Chênes.

— Est-ce sage ? est-ce bien ? murmura lentement Gabrielle.

Elle semblait, en parlant ainsi, moins émettre une objection qu'obéir à d'intimes préoccupations.

Ce ton singulier avertit Maxime, qui reprit avec amertume : — Hélas ! Gabrielle, je vous devine. Tenez-vous donc tant à l'amour de Victor, et puisque vous hésitez maintenant, votre conduite envers moi n'a-t-elle été qu'un jeu cruel ?

Gabrielle ne répondit pas à cette question, mais elle fixa un clair regard sur M. d'Hérelles. — Et à vous, lui dit-elle, votre femme vous est-elle donc indifférente ?

Ces quelques mots causèrent à Maxime une sen-

sation aiguë et froide. Ainsi madame Dorvon prévoyait comme lui que, pendant leur absence, Laurence et Victor seraient libres. Maxime ne pouvait lui apprendre qu'en priant quelques amis d'accompagner Laurence le soir de la fête, il avait pris autant qu'il dépendait de lui ses mesures contre un tel danger : c'eût été lui dire que, sans cette précaution, il ne se fût point risqué là où il voulait l'entraîner ; seulement ce qui ressortait du maintien et du langage de madame Dorvon, c'est que, de son côté, elle ne voulait point laisser seuls madame d'Hérelles et Victor. Maxime n'était donc pas aimé d'elle, comme il l'avait cru. Une double jalousie le mordit au cœur : il se vit à la fois trahi par sa femme et par Gabrielle; mais en ce moment il tenait plus à cette dernière qu'à Laurence. En se voyant presque déchu de ses espérances, il se sentit sous l'empire d'une convoitise haineuse et prête à tout. Aussi voulut-il engager irrévocablement Gabrielle. Il s'inclina vers elle et lui dit d'une voix vibrante : Je n'aime que vous. — Il est rare que l'accent de la passion chez un homme supérieur qui s'exprime moins en suppliant qu'en maître n'intimide point les fem-

mes. Dans la naïveté de leur amour-propre, elles sont sensibles à ces sacrifices qu'on leur propose, si exagérés qu'ils soient. Ne sont-ils pas un hommage à leur empire et à leur beauté? Puis, pour qui s'obstinait-elle à résister? Pour un ingrat qui n'hésiterait sans doute point à la tromper, à qui de tels scrupules seraient inconnus. Dans l'agitation où elle était, cette pensée de représailles la domina tout entière. Elle prit d'un geste brusque la main de Maxime et la lui serra avec force. — Eh bien! oui, dit-elle, à ce soir!

Et aussitôt, confuse et tremblante d'émotion, elle s'éloigna rapidement.

La même scène à peu près s'était passée entre Laurence et Victor; mais à mesure que Victor la pressait davantage, les doutes de Laurence augmentaient. Sa position n'était pas celle de madame Dorvon : elle n'était pas libre de fait, si elle croyait l'être de cœur. Elle était liée non-seulement par ses devoirs envers son mari, mais par son passé tout entier. Allait-elle donc, dans quelques heures, payer par l'ingratitude et la trahison le dévoûment et la générosité de Maxime? Les terribles paroles que Gabrielle lui avait dites au-

trefois retentissaient à ses oreilles. Elle ne se souvenait que trop de l'arrêt qu'avait porté la jeune femme. Succomberait-elle donc? Indignée contre elle-même, rougissant de donner raison à sa rivale, elle appelait toutes ses forces à son aide, et en quelque sorte les sentait venir. Si douces que lui fussent les paroles du jeune homme, elle écoutait aussi cette autre voix de l'orgueil et de l'honneur qui s'élevait en elle. Elle se fortifiait par l'idée même du renoncement qu'elle s'imposait, et jugeait Victor assez grand pour la comprendre et pour se soumettre au sacrifice qu'elle allait réclamer de lui. Victor, la voyant sérieuse et pensive, devança le coup. Il cessa ses protestations et ses prières et lui dit : Vous ne m'aimez plus!

— Oh! fit Laurence.

Son visage se contracta si violemment que Victor s'en émut.

— Je vous aime, reprit-elle; mais vous ne pouvez exiger que j'aille au delà de cet aveu. Je ne le dois pas, et, puisque vous m'aimez, vous ne devez point vouloir que j'oublie ce que mon mari a fait pour moi. Je veux rester digne de vous, et je ne le serais plus.

Ses traits étaient empreints de tant de noblesse, tout en elle accusait une telle confiance dans la loyauté de Victor, que celui-ci n'eut qu'un mot à répondre : — Ah ! je souffre trop, il faut que je parte.

— Eh bien ! oui, fit résolument Laurence.

— Je partirai, dit-il en courbant la tête.

Ils se turent comme accablés de la courageuse résolution qu'ils venaient de prendre. Il semblait qu'elle leur pesât et qu'ils cherchassent s'il ne pouvait pas y avoir quelque accommodement avec cette extrémité. Enhardi par la mélancolie de Laurence, Victor regarda tendrement la jeune femme et lui dit : — Laurence, puisque je dois partir, pourquoi me refuseriez-vous maintenant cette dernière entrevue que je vous demandais pour ce soir? Nous ne nous verrons seuls que pour nous faire nos adieux; mais au moins je ne partirai pas en étranger. Je pourrai, une seule fois dans ma vie, vous serrer sur mon cœur. Vous savez bien que je vous obéirai en toute chose et que vous n'avez rien à redouter.

— Vous me le promettez ?

— Je vous le jure.

— Je le veux bien alors, dit-elle.

C'était là un compromis que Laurence envisageait sans crainte. Victor seul en entrevoyait les conséquences possibles; mais fatigué de remords, d'indécision et de lutte, gagné par une sorte de vertige, il ne voulait plus que marcher à une solution, quelque fatale qu'elle pût être.

Maxime survint au moment où Victor, en se retirant, saluait madame d'Hérelles. Il ne dit rien à sa femme, et Laurence, sûre d'elle-même et se croyant sûre de Victor, n'eut aucun de ces pressentiments qui l'eussent autrefois portée à se confier à son mari.

Quelques instants avant le dîner, Victor rencontra Gabrielle dans le parc. Elle était assise sur un banc et pleurait. Elle n'aperçut Victor que lorsqu'il fut auprès d'elle, mais ne cacha pas ses larmes.

— Vous pleurez ? lui dit-il.

— Oui, j'ai des chagrins.

— Lesquels ?

Ce fut au tour de Gabrielle, toute prête à parler, de l'interroger des yeux ; mais Victor n'ajouta rien. Alors à quoi bon lui répondre, puisqu'il ne

paraissait pas vouloir la comprendre ? — C'est peu de chose, dit-elle en se levant et en essuyant ses yeux. Rentrons, on nous attend.

Le dîner fut triste et froid. La conversation passait sans transition d'un sujet à un autre, interrompue par de longs silences. Les paroles hâtives, dites au hasard, dissimulaient mal la crainte et l'anxiété. Après le dîner, on alla dans le parc. Il fallait tuer le temps, c'était là le difficile. La fête du village ne devait, en effet, commencer qu'à dix heures. A l'extrémité de la grande avenue des Chênes, on s'arrêta sur les bords de l'étang à contempler les sombres massifs du parc, dont l'aspect imposant et grave était en harmonie avec les pensées de chacun. Entouré de tous côtés par des saules magnifiques, dont les branches retombaient en pleurant, l'étang formait un véritable lac. L'eau, d'un vert glauque, stagnante, moirée çà et là de bandes de lumière, s'assombrissait à l'approche de la nuit. Il y courait à peine une brise humide, et de légères vapeurs s'en élevaient. Une barque, attachée à un pieu se balançait près de la rive. C'était un bateau à fond plat et en assez mauvais état. Il n'avait

point été réparé, car Maxime, voulant profiter des larges dimensions de l'étang, qui permettaient d'y naviguer à la voile, avait commandé à Paris un canot à quille que l'on attendait de jour en jour. — Pourtant, dit Maxime après avoir donné ces détails à Victor, cela ne doit pas nous empêcher de faire une promenade sur l'eau.

La proposition fut accueillie avec empressement. C'était le moyen de se soustraire à une contrainte de plus en plus gênante. Laurence se plaça au gouvernail, Gabrielle alla s'asseoir tout à l'avant du bateau. Les deux femmes s'isolaient l'une de l'autre. Maxime et Victor, se mirent aux avirons. Les avirons, munis de longues poignées à contre-poids, n'étaient pas disposés sur la même ligne. Maxime prit le poste le plus voisin de Gabrielle, bien qu'il dût en ramant lui tourner le dos. Victor, à l'aviron de l'arrière, avait Laurence devant lui. Ils ramèrent d'abord avec lenteur; mais l'exercice les anima bientôt. Peut-être aussi étaient-ils heureux de donner le change par ce déploiement de force physique aux pensées qui se pressaient en eux. L'embarcation glissait rapidement sur l'eau quand, dans un

effort plus violent que fit Victor, le tolet de son aviron se rompit. Victor fut emporté en arrière par la secousse, et la rame lui sauta des mains. On n'eut pas de peine à la repêcher ; mais, comme il n'y avait pas de tolet de rechange, elle ne put être qu'imparfaitement fixée au tronçon qui restait. Ce n'eût été là qu'un très-léger accident, si presque en même temps Maxime ne se fût aperçu qu'une planche à demi pourrie se détachait du fond. Il la maintint avec ses pieds, mais l'eau entrait déjà par les fissures. On était alors au milieu de l'étang : Maxime s'inquiéta. Ce n'était pas que l'étang fût profond, mais il avait pour lit cette vase liquide et gluante dans laquelle on enfonce par degrés et d'où il est presque impossible de se retirer. — Ramons doucement, dit-il à Victor, et tâchons de gagner le rivage.

Les femmes ne voyaient point le danger ou n'y prêtaient point attention. Peu à peu d'ailleurs on se rapprochait du bord, quand tout à coup la planche, cédant à la pression de l'eau, se souleva et s'arracha avec bruit. En quelques secondes, le bateau se remplit. Quelques secondes encore il allait être submergé. Cet extrême péril était venu

si vite que tout d'abord aucun de ceux qu'il menaçait ne bougea. Ils semblaient y assister sans le comprendre. Cependant, après un espace de temps inappréciable comme durée, mais où la gravité de leur situation leur apparut tout entière, Laurence, la première, jeta dans un seul mot tout ce qu'elle avait au cœur d'effroi, de remords et de passion : — Maxime ! cria-t-elle.

A cet appel désespéré, et bien que Gabrielle, dans un mouvement machinal de terreur, lui eût appuyé la main sur l'épaule, Maxime s'élança vers sa femme. Victor, sans trop songer au cri de Laurence, avait retourné la tête. Madame Dorvon ne l'appelait point, mais ses bras étaient tendus de son côté ; elle fixait sur lui des yeux égarés et suppliants. En un bond il fut auprès d'elle.

Ils étaient ainsi groupés aux deux extrémités du bateau, Laurence et Gabrielle s'abritant dans les bras de Maxime et de Victor, et ceux-ci guettant l'instant où le bateau coulerait, soit pour s'attacher à lui s'il flottait entre deux eaux, soit pour user de ses avirons comme d'une dernière ressource. Il éclatait sur leurs traits un air de

défi à cet élément perfide dont ils avaient si souvent triomphé dans leur vie, et comme une fierté étonnée et naïve de se trouver enfin, fût-ce au seuil de la mort, dans le vrai chemin de leurs affections et de leur devoir.

Toutefois, au moment où l'eau intérieure qui le remplissait allait dépasser ses bords, le canot cessa de s'abaisser et demeura immobile. Il venait d'échouer, et, son fond plat adhérant de toute sa surface à la vase, il n'y avait plus aucun danger. Cette tragique aventure se dénouait ainsi paisiblement par une péripétie naturelle et décisive. Maxime et Victor hélèrent le jardinier et les domestiques, et, à l'aide d'un second bateau dont on se servait pour aller faucher les herbes de l'étang, le sauvetage s'opéra. Dès qu'ils furent sur la rive, les deux couples, sans qu'il fût question de la fête du village, s'acheminèrent vers le château. Arrivés à la terrasse, ils ne se dirent point un mot et se séparèrent. Laurence et Maxime rentrèrent ; Victor et Gabrielle restèrent un moment seuls. La réconciliation que leurs cœurs avaient désirée en secret et que les circonstances avaient soudainement amenée se cimenta par d'intimes

confidences et de douces paroles. Ils se quittèrent en se disant : A demain.

Le déjeuner du lendemain ne ressembla nullement au dîner de la veille. Il y régna pourtant un peu d'embarras, ce qui était dû sans doute à un désir de s'épancher qui n'osait se faire jour. A la fin du repas, il y eut un assez long silence.

— Mon cher d'Hérelles, dit Victor, je prendrai congé aujourd'hui de madame d'Hérelles et de vous. Je pars.

— Et pourquoi cela ?

— Je vais me marier.

— Cher ami, répondit Maxime, je ne vous demande pas avec qui.

— Et toi, dit finement Laurence à Gabrielle, ne te marierais-tu point aussi par hasard ?

Gabrielle rougit, et, pour cacher sa rougeur, elle embrassa son amie.

— Mais, reprit Maxime, vous nous reviendrez bientôt tous deux, n'est-ce pas ?

— Certes, dirent-ils.

Ils ne revinrent pourtant pas. M. d'Hérelles et Laurence attendaient les nouveaux mariés lorsque Maxime reçut une lettre de Victor. Celui-ci

lui annonçait qu'il était nommé capitaine de frégate et gouverneur de la Nouvelle-Calédonie. La Calédonie était un peu loin, mais il importait peu à Victor, car il lui était permis d'emmener sa femme.

Cette lettre rendit Laurence et Maxime rêveurs. Ils l'avaient lue, assis sur la terrasse, à la fin d'un beau jour.

— Nous ne les reverrons peut-être jamais, dit Maxime.

— C'est vrai, fit d'abord Laurence; mais ne sont-ils pas désormais heureux... heureux comme nous?...

— Oui, reprit gravement Maxime, car ils ont comme nous écouté, à l'heure d'un danger suprême, la voix d'une affection sincère; ils ont compris qu'un caprice n'est point l'amour, et l'on ne s'expose pas deux fois à un naufrage où le bonheur peut périr.

LES VOIX SECRÈTES

DE

JACQUES LAMBERT

I

La frégate la *Magicienne*, après une courte station à San-Francisco, était à la veille de son départ. Un de ses jeunes officiers, René Gerbaud, qui avait paru fort préoccupé toute la journée, aborda vers le soir un de ses camarades.

— Mon cher Lambert, lui dit-il, j'ai à la fois une confidence à vous faire et un service à vous demander.

— Parlez, répondit Lambert.

— Eh bien ! je fais cette nuit même mes adieux à une femme que j'aime beaucoup. Son mari, que je ne connais pas, a été absent jusqu'à pré-

sent ; mais une lettre qu'elle a reçue lui annonce son retour d'un moment à l'autre. Après avoir voulu renoncer à cette entrevue, j'ai fini par céder. Je serai très-prudent ; mais nous courons risque d'être surpris. Je désirerais, afin qu'un malheur n'arrivât point à la pauvre femme, pouvoir compter sur votre aide. Vous vous tiendrez à portée de la voix aux abords de la maison. Si rien de fâcheux ne survient, comme je me propose de ne rester que quelques minutes à ce dernier rendez-vous, je vous rejoindrais sur la route, et nous rentrerions ensemble à bord.

Il lui donna ensuite les indications nécessaires pour reconnaître la maison. Lambert ne répondit à son camarade qu'en lui serrant la main et en lui disant : Soyez tranquille, j'y serai.

Jacques Lambert était un peu plus âgé que Gerbaud. Il pensa que son ami en était sans doute à sa première affaire, et qu'il s'exagérait le danger de la situation. Néanmoins il voulut se tenir prêt à tout événement. A dix heures, ne sachant à quoi employer sa soirée, il se rendit à un *monte* (maison de jeu). Il s'était mis en habit bourgeois afin de ne point attirer les regards, et s'assit dans un

coin. Le spectacle qu'un *monte* offrait à cette époque, — peu de temps après la découverte de l'or, — était vraiment curieux. La fièvre du jeu était extrême et la défiance excessive. Tous les joueurs sans exception étaient armés, et quelques-uns, tout en tenant les cartes, avaient à côté d'eux leur *revolver* sur la table. Des enjeux considérables, représentés par des masses d'or, allumaient la convoitise dans tous les yeux. Les chances du jeu amenaient fréquemment des scènes de désordre ou de violence. L'attention de Lambert se porta sur une table placée en face de lui à l'autre extrémité de la salle. Il s'y groupait une trentaine d'hommes de tout âge, de tout rang et de tout costume. Sans doute le coup qu'on allait jouer était décisif, car il régnait un grand silence parmi les joueurs. Le regard de Lambert embrassait tous ces hommes en général sans se fixer sur aucun en particulier. Il se plaisait à ce tableau de physionomies passionnées, les unes réfléchies et concentrées en elles-mêmes, les autres haletantes et effarées. Toup à coup il se fit un grand bruit mêlé de cris et d'imprécations. Les joueurs se ruèrent sur le banquier, qui tomba frappé d'un

coup de couteau. Cette scène dura peu; elle cessa sur les réclamations des assistants, qui se plaignirent de ne pouvoir jouer en paix. La table où le banquier avait été frappé fut désertée, et le malheureux resta étendu sur le sol sans que personne s'inquiétât de lui.

Lambert, qui avait tiré sa montre, s'aperçut qu'il était minuit et sortit à la hâte. La maison que Gerbaud lui avait indiquée se trouvait à quelque distance de la mer et à une lieue environ de San-Francisco. La route était bordée de petits arbres formant futaie. Quoique Lambert marchât vite, il éprouvait un grand bien-être. Après la scène de meurtre à laquelle il venait d'assister, il se sentait comme rafraîchi par la limpidité de l'air, la transparence de la nuit, bien qu'il n'y eût pas de lune, le silence de l'heure et la senteur des arbres. Il distingua bientôt la maison : c'était une petite habitation blanche à persiennes vertes, avec une galerie extérieure, dans le genre des villas italiennes. Aucune lumière ne brillait aux fenêtres. Lambert sourit. A ce moment sans doute, son ami prenait congé de sa belle maîtresse. Il ralentissait sa marche lorsqu'un coup de feu,

dont il put voir la flamme, partit à cinquante pas de lui. Agité d'un sombre pressentiment, il se précipita, et trouva Gerbaud la face contre terre et la poitrine traversée de deux balles. Lambert le souleva, l'étreignit, l'appela. Gerbaud, les yeux grand ouverts, mais la sueur de la mort sur le front, reconnut son ami, fit un suprême effort et lui dit : C'est le mari qui m'a tué, mais vous me vengerez.

Il fit un dernier mouvement, se renversa en arrière et expira. Lambert, qui s'était courbé vers lui, se dressa sur ses pieds. Pris d'une subite épouvante, il lui semblait qu'un autre coup de feu allait aussi l'atteindre; mais tout était calme. Il se rassura et se demanda ce qu'il allait faire du corps de son ami. Il ne pouvait l'emporter, et il lui répugnait de l'abandonner. Il entendit alors au loin un bruit cadencé d'avirons. Il pensa, — ce qui était vrai, — que Gerbaud avait demandé une embarcation à cet endroit de la côte, et que cette embarcation arrivait. Aussitôt il courut au rivage et héla le canot à grands cris. Les matelots lui répondirent en forçant de rames, sautèrent à terre, et, conduits par lui, se dirigèrent vers la

route. A l'instant où ils en gravissaient le talus, ils aperçurent un homme penché sur le cadavre et qui l'examinait. Cet homme, dont on ne put voir les traits, car il portait une partie de son *poncho* rabattue sur le visage, s'enfuit à leur approche. On le poursuivit, mais inutilement. Lambert, aidé de ses matelots, ramena le corps de Gerbaud à bord de la frégate. Son premier soin fut d'informer le commandant du triste événement de la nuit. Le commandant descendit à terre et pria le consul d'agir sur-le-champ. On se transporta aussitôt à la maison habitée par la femme qui était la cause involontaire de ce drame; mais celle-ci avait disparu. Le commandant ne put qu'insister auprès du consul pour qu'il donnât suite à cette affaire; ses instructions ne lui permettaient pas de différer son départ, et il fut même décidé, afin de ne point perdre de temps, que les funérailles de Gerbaud se feraient à bord.

Au point du jour, la frégate partit. Pendant les heures qui suivirent le départ, les officiers s'entretinrent longuement de Gerbaud, de sa fin funeste et des circonstances mystérieuses qui

entouraient sa mort. La cérémonie de l'immersion avait été fixée au coucher du soleil. Cette cérémonie est simple et touchante. L'état-major et l'équipage se réunissent dans la batterie pour dire à leur camarade un dernier adieu. L'aumônier récite sur le corps les prières des morts, puis, au moment où le soleil disparaît, le corps lui-même, enveloppé d'un pavillon national et rapidement entraîné par un boulet que l'on attache à ses pieds, glisse au fond de son humide tombeau. Quelques minutes avant l'heure convenue, Lambert, qui avait fort recommandé qu'on le prévînt, était seul dans sa chambre et s'habillait. Il venait de mettre son chapeau et son épée lorsqu'il entendit le bruit sourd d'un corps tombant à l'eau. Il eut un frisson de colère et de douleur, car il se douta aussitôt que la cérémonie se faisait sans lui. En même temps et d'un mouvement machinal il se précipita à son hublot, comme si, par cette étroite ouverture, il eût pu apercevoir le corps une dernière fois ; mais, avant qu'il eût atteint la petite fenêtre, il vit s'y coller, les cheveux trempés d'eau, les yeux glauques, un doigt sur la tempe, la face livide de Gerbaud. Les lèvres lui crièrent :

Souviens-toi de me venger ! — La terrifiante vision s'évanouit rapide comme un éclair. Jacques s'élança hors de sa chambre, et, à mi-chemin du pont, rencontra le timonier qui avait oublié de le prévenir. En voyant la physionomie bouleversée de l'officier, cet homme trembla et s'excusa en balbutiant. Jacques ne le punit pas. A quoi bon ? Ce qui était fait ne pouvait se réparer.

Pendant la plus grande partie de la soirée, il ne put réagir contre l'impression de terreur qu'il avait ressentie si soudaine et si vive ; mais à la longue il s'irrita de ce malaise. Jacques avait l'esprit sérieux et voulut se rendre compte de sa souffrance. Il y réussit. Il comprit que, par une évolution rapide de sa pensée, l'image de l'infortuné Gerbaud, tel qu'il l'avait vu à ses derniers instants et tel qu'il se l'était représenté coulant au fond des flots, avait pu lui apparaître. Son hublot, le seul point éclairé de sa chambre, avait dû, comme une toile toute préparée, se prêter à cette illusion de ses sens. Quant aux paroles qu'il avait cru entendre, c'était l'hallucination de l'ouïe complétant l'hallucination de la vue. Cependant

ces paroles ne sortaient pas de sa mémoire et l'impatientaient. Certes il était naturel que Gerbaud mourant lui eût exprimé le désir d'être vengé ; mais de quelle façon pouvait-il se conformer à ce désir ? Où était le meurtrier ? Le connaissait-il ? le connaîtrait-il jamais ? Probablement non. Il ne fallait donc pas attacher à ces paroles plus d'importance qu'elles n'en méritaient. D'où venait donc qu'il s'en préoccupât ? En quoi l'engageaient-elles ? D'ailleurs Gerbaud n'avait tout au plus été que son camarade. Ce n'était pas sa faute si le malheureux avait été assassiné au coin d'un bois. Là pourtant Jacques hésitait. S'il se fût hâté davantage au rendez-vous, il eût peut-être empêché le crime de se commettre, Ce demi-remords, qu'il ne s'était point avoué jusque-là, lui expliquait comment il avait entendu les paroles dont il se tourmentait. C'était le sentiment de sa faute involontaire qui s'était réveillé tout à coup et qui lui avait rappelé ces paroles en lui présentant comme une expiation possible l'accomplissement d'un devoir de vengeance ; mais, après y avoir réfléchi, Jacques se courrouça presque de ces excessifs scrupules de

conscience. En somme, il n'était point autrement coupable, et, s'en remettant à l'avenir pour les suites de cette tragique aventure, il se promit de chasser autant qu'il le pourrait de son esprit ces visions et ces fatigants souvenirs qui ne lui suscitaient pour les conjurer aucun expédient pratique.

Au bout de quelques jours, Jacques avait repris en effet sa vie accoutumée. L'existence de mer, avec sa régularité sérieuse et les énergiques décisions auxquelles les circonstances obligent, est le meilleur remède contre le trouble de l'imagination. La poésie des flots est mâle et fortifiante, et laisse peu de place aux chimères. On voit de trop près le danger réel pour garder longtemps la crainte puérile des fantômes. Jacques se le disait du moins, et s'il pensait encore à Gerbaud, c'était par curiosité, par cet attrait inquiet que les faits en dehors du cours ordinaire de la vie ont pour nous. Cependant il y songeait. La nuit, pendant ses longues heures de quart, ou lorsqu'il était redescendu dans sa chambre, il se demandait quel était l'assassin, et comme il jugeait impossible de le découvrir jamais, il s'applaudissait de ne pas prendre au sérieux plus qu'il ne le faisait

le legs de vengeance de son camarade. Certes il n'admettait pas que Gerbaud lui eût apparu ; mais en ce cas c'eût été le moins que le spectre menaçant lui eût dit à quels indices il reconnaîtrait son meurtrier. Alors, avec un ennui singulier, et suivant qu'il était sur le pont ou dans sa chambre, il continuait sa promenade ou se couchait. Or, un soir, ses méditations habituelles l'avaient plus vivement absorbé, et il allait s'endormir quand il eut tout à coup la révélation du meurtrier inconnu. L'image de cet homme, nette, lumineuse, parfaitement accusée, s'offrit à son esprit. Ce fut une vision tout intérieure, car elle n'avait rien de ces formes que l'on se crée la nuit quand le regard cherche à percer l'obscurité. Lambert, recueilli, avait les yeux fermés. Le visage de l'assassin était pâle et légèrement bilieux ; les cheveux étaient abondants et crépus, le nez droit, l'œil morne, froid et méditatif, et un sourire de sarcasme et de haine plissait les lèvres. D'ailleurs, s'il était devant Lambert, il ne le regardait pas, et pour ainsi dire ne s'apercevait pas qu'il fût là. Le premier moment passé, Jacques ne fut point trop ému. Ces évocations, aux approches du som-

meil et quand la pensée s'engourdit, ne sont point rares : elles sont pour la plupart empruntées à nos souvenirs, qui se traduisent alors d'une façon sensible. L'ébranlement que chacune de nos sensations imprime à nos nerfs se continue par des vibrations de plus en plus faibles que l'on ne constate bientôt plus dans l'état de veille et qui redeviennent perceptibles aux heures de calme et de silence ; mais ce qui étonnait Lambert, c'est que l'apparition ne se rattachait pour lui à aucun souvenir. Pas plus qu'auparavant, lorsqu'il n'avait aucune idée des traits et de la physionomie du meurtrier, il ne se rappelait l'avoir rencontré ni connu. Il se pouvait donc, ce qui arrive aussi, que l'évocation résultât simplement de certaines combinaisons de sa pensée. Il est facile, en effet, avec un peu d'efforts, dans le domaine de l'imagination pure, de se composer n'importe quel type. On n'y réussit toutefois qu'après quelques tâtonnements, tandis que le visage de l'assassin avait surgi tout d'une pièce. Cela troublait Lambert et le rejetait dans le doute.

Jacques chercha longtemps une solution, ne la trouva pas et s'endormit de lassitude. A partir de

ce moment, l'image qui lui était apparue ne le quitta plus. Très-distincte pendant le jour, elle ne se mêlait en rien à l'existence factice que lui créaient ses rêves. Elle y gardait son attitude isolée. Jacques la voyait, n'était point vu d'elle. Il lui semblait pourtant, à la considérer ainsi dans son immobilité, qu'elle était pour lui un danger futur, et que ce sombre personnage entrerait tôt ou tard dans sa vie d'une façon redoutable. Il attendait avec impatience que ce moment se présentât, au moins en rêve, comme s'il eût pu y saisir quelque indication de son avenir. Ce morne visage, sa présence constante lui devinrent une obsession, et il s'acheminait peu à peu vers un état maladif de surexcitation nerveuse, quand une réflexion dont il ne s'était point encore avisé lui fit beaucoup de bien. Il se dit que cette fantastique apparition n'était due qu'à une simple association d'idées. N'était-il pas probable que quelques jours auparavant, lorsqu'il cherchait avec le plus d'ardeur quel pouvait être le meurtrier de Gerbaud, une image quelconque, empruntée à des souvenirs qui lui échappaient ou née d'un caprice de son imagination, s'était offerte à lui? La

simultanéité de la création de cette image et de la question qu'il s'adressait lui avait fait croire à l'évocation de l'assassin lui-même. Il n'y avait là qu'une coïncidence spécieuse qui l'avait induit en erreur, et l'explication qu'il se donnait maintenant était la seule vraie et la seule raisonnable.

Jacques éprouva un réel soulagement d'esprit ; mais, afin de se rassurer complétement, il voulut se bien convaincre que des souvenirs oubliés depuis longtemps, et dont on ne ressaisit pas la trace, peuvent inopinément surgir devant nous. Il était persuadé que, par une étude attentive de soi-même et par l'observation des faits qui nous entourent, on peut se rendre compte des aspects bizarres qu'offre parfois la vie de l'intelligence ainsi que des illusions des sens. Peut-être aussi espérait-il, en analysant le mécanisme de la mémoire, en forçant cette dernière à un exercice régulier et réfléchi de ses facultés, retrouver à point nommé dans sa vie antérieure cette singulière physionomie de l'inconnu dont il subissait souvent encore la sinistre fascination. C'eût été la meilleure preuve de l'inanité de ses craintes. Certes ces souvenirs que l'on constate sans qu'on puisse en dé-

couvrir l'origine ne constituent point par eux-mêmes des événements qui nous aient vivement affectés. Ce sont des impressions fugitives, qui tomberaient bientôt dans un complet oubli, si elles ne se reliaient d'une façon imperceptible, mais durable, à des faits d'une importance beaucoup plus grave. L'émotion d'un seul jet qui remue profondément le cœur ne s'accuse que plus tard dans ses nuances diverses de sentiment et de passion. Tel paysage que l'on admire d'un rapide regard ne se révèle que longtemps après dans la grâce ou l'originalité de ses détails. Ce n'est que par un minutieux retour vers le passé qu'on s'en pénètre entièrement. Cette faculté si rare de vision rétrospective qu'ont le philosophe et le peintre, Jacques s'efforça de l'acquérir. Quoique réduit aux proportions d'un navire, le champ d'exploration qui s'offrait à lui était excellent, car beaucoup d'acteurs s'y pressaient dans un espace restreint. Dès lors, soit que quelque manœuvre critique appelât l'équipage sur le pont, soit qu'aux heures de repos il s'y groupât paresseusement, Jacques s'excerçait à saisir d'un coup d'œil, à fixer dans son esprit, par une impression sponta-

née, cet ensemble de physionomies diversement expressives. Il laissait quelque temps s'écouler, puis, le soir, seul avec lui-même, il revenait sur le tableau qu'il avait contemplé, il en reproduisait vite les principaux traits, et, sollicitant ensuite ses souvenirs, il les amenait à se dresser devant lui avec un imprévu et une vérité qui le charmaient. Mille détails qu'il eût négligés ressuscitaient pour lui. Il arriva en outre à un résultat qu'il n'avait pas pressenti : en se rappelant l'attitude et la physionomie de certains hommes frappés de peines assez graves peu de temps après l'heure où il les avait observés, il découvrait en germe dans cette physionomie et cette attitude l'acte d'indiscipline qu'ils devaient commettre, la conduite ultérieure qu'ils avaient tenue. Cette divination après coup, qu'il eut lieu de constater par maints exemples, était pour lui d'un grand intérêt. A en juger par ses études, il y voyait un indice que la physionomie de l'inconnu, si froidement cruelle dans sa méditation, heureuse déjà du crime qu'elle semblait avoir en perspective, était bien celle du meurtrier de Gerbaud. Il fallait donc qu'il l'eût vue quelques heures peut-être avant l'assas-

sinat; mais où? Là, quelque effort qu'il fît, sa mémoire le trahissait, et il s'interrogeait en vain.

Cependant l'apparition lui était toujours présente; mais, l'ayant acceptée comme un phénomène de mémoire dont il n'avait point encore la clé, il s'en souciait peu. D'ailleurs le temps avait marché. La frégate, après avoir doublé le cap Horn, avait relâché à Bahia. Les plaisirs de cette grande ville offraient à Jacques de nombreux moyens de se distraire. Il y avait de plus retrouvé un de ses meilleurs camarades d'école, Achille Herbin. Herbin, un peu souffrant des fièvres, avait obtenu de débarquer du brick le *Janus*, où il était, et de revenir sur la *Magicienne*. Pendant la traversée de Bahia en France, Herbin et Jacques se lièrent intimement. Herbin avait le caractère ouvert et expansif; sa gaîté franche, son affection, devinrent un besoin pour Jacques. De son côté, Herbin, d'une intelligence sûre et pratique, se plaisait, bien qu'en les raillant doucement, aux spéculations transcendantes de son ami, dont il ne pouvait méconnaître toutefois le côté original et saisissant. Naturellement Jacques lui avait raconté l'aventure de San-Francisco. Les deux amis

la discutaient souvent, et leur entretien se prolongeait parfois fort avant dans la nuit.

Un soir, Jacques parlait à Herbin de rêves assez fréquents qu'il faisait, et dans lesquels la sombre figure intervenait toujours en spectatrice, telle qu'une muette et menaçante énigme. — Je suis sûr, dit-il, que, si je rencontrais un jour cet homme, je me comporterais envers lui avec une réserve qui ne serait pas exempte de terreur.

— Et pourquoi cela ?

— C'est que, à mon avis, certains rêves qui reviennent périodiquement ou à des intervalles plus ou moins éloignés, mais toujours les mêmes, nous indiquent, d'après les sentiments qu'ils nous font éprouver, de quelle façon nous agirons dans des circonstances analogues de la vie réelle. En ce sens, on peut dire que les songes annoncent l'avenir, car, si les circonstances auxquelles ils ont trait se présentent, ils ont sur nous une influence d'habitude. Nous ne nous dérobons qu'avec peine aux impressions que nous y avons subies, aux déterminations que nous y avons prises.

— Il faudrait pour cela que les situations de ces rêves se fissent réalité, et c'est ce qui n'arrive pas.

— C'est ce qui peut arriver. Si mes déductions sont justes, cet homme que je vois, j'ai dû l'apercevoir déjà : il peut être l'assassin de Gerbaud, et je puis tôt ou tard me rencontrer avec lui; mais, en laissant de côté cette question des rêves, il se passe dans la vie ordinaire quelque chose d'équivalent. Il y a des impressions en apparence non motivées qui nous viennent à l'improviste, nous émeuvent puissamment, que désormais nous ne chassons plus, et d'où naissent pour nous certains pressentiments qui parfois ne trompent pas. En veux-tu un exemple?

— Oui.

— Eh bien! à quatorze ou quinze ans, avant d'entrer à l'école navale, j'avais un camarade de collége. Il venait de lire avec grand plaisir le *Pilote* de Cooper et en était aux dernières pages du roman, où l'auteur, en forme de conclusion, raconte ce que devint par la suite chacun de ses personnages. Mon camarade s'était particulièrement intéressé au jeune *midshipman* Merry. Par une fantaisie de romancier, Cooper, probablement embarrassé de Merry, le fait tuer en duel. Cette fin tragique, que rien ne permet de prévoir, sur-

prit brusquement et douloureusement mon ami. Par sympathie d'âge, par caprice d'imagination, il s'était presque identifié avec Merry. Il lui sembla que lui aussi serait tué en duel. Cette impression lui resta, et souvent il m'a dit que, s'il avait une affaire, il ne se battrait qu'avec répugnance. Tu le vois, cela se passe exactement comme dans le rêve, et le pressentiment a sa raison d'être. Qu'une affaire survienne, avec l'impression fâcheuse qui persiste, on a des chances de mal tenir son épée, on court le risque d'être tué. Cela est simple et logique.

— Certes, mais ton exemple n'a qu'un tort. C'est que ton ami d'enfance est bien portant.

— Non, dit Lambert sérieux. Il s'est battu avec un de ses camarades en sortant de Saint-Cyr, et il a été tué.

— Diable!... fit Herbin.

Et les deux amis, cessant de parler, demeurèrent en proie à une émotion plus grande qu'ils n'eussent voulu se l'avouer.

II

Quand la *Magicienne* arriva en France, Herbin et Jacques prirent un congé. Jacques, qui n'avait plus ses parents, vint à Paris, où demeurait d'ailleurs son ami. La famille Herbin le reçut admirablement. M. Herbin était banquier. C'était un homme de cinquante ans très-aimable et très-bon. Madame Herbin était une de ces excellentes femmes qui adorent leur ménage, dont toute la joie est dans le luxe et le bien-être de leur intérieur. Sa fille Hermance lui ressemblait, mais elle avait le charme de ses vingt ans, de grands beaux yeux bleus et des cheveux châtains. Au bout de quelque temps, elle accueillit Jacques comme un camarade, avec les nuances tendres et coquettes d'une amitié de femme. Évidemment elle était heureuse de le voir et toute prête à l'aimer. Jacques fut séduit par le tableau calme et rafraîchissant de cette vie de famille autant que par la beauté d'Hermance. Depuis dix ans qu'il navi-

guait, il n'avait jamais eu que de fugitifs plaisirs et des liaisons sans lendemain. A la place de cet isolement, il entrevit dans son union avec la jeune fille une affection loyale et sûre qui ne lui manquerait point. Par sa douceur, sa sincérité et sa franchise, Hermance n'était-elle point cette vraie compagne du marin dont le caractère doit être à la hauteur des longues et dures épreuves de l'absence et du danger ? Peut-être aussi Jacques, assombri par les pensées qui l'avaient assailli depuis la mort de Gerbaud, avait-il besoin, pour les oublier, d'aimer et d'être aimé. Il se confia donc à son ami. Herbin fut enchanté, et s'engagea aussitôt à demander pour lui à ses parents la main de sa sœur. Au grand émoi de Jacques, il le fit en sa présence le soir même. Sans doute cette demande était prévue et désirée, car M. et madame Herbin sourirent et dirent à Jacques d'aller chercher le consentement d'Hermance. La jeune fille, toute rougissante, leva sur Jacques ses yeux humides de plaisir et d'émotion et lui abandonna sa main. Ces jolies et rapides fiançailles terminées, il fut convenu que l'on se marierait le plus tôt possible, et, s'il n'eût été trop tard, Jacques

serait allé tout de suite solliciter l'autorisation du ministre de la marine.

Dès ce moment, il fit partie de la famille et y prit ses repas. Dans la journée, il courait les magasins et faisait des choix pour la corbeille d'Hermance. Le soir, il restait auprès d'elle et ne comprenait pas pourquoi les heures s'envolaient si vite. Jamais il n'avait été si heureux. Aussi ne concevait-il plus les inquiétudes et l'effroi que lui avaient causés les dernières recommandations de Gerbaud. Il ne savait même plus si Gerbaud les lui avait faites, car il n'apercevait que dans une sorte de brouillard cette figure du meurtrier inconnu dont il avait été si longtemps obsédé. C'était certes à de bien stériles études qu'il s'était livré depuis un an, et dont les ambitieuses visées ne valaient ni un regard ni un sourire de la jeune fille qu'il aimait. Ce n'était plus maintenant, en face du bonheur dont il jouissait, qu'il serait assez fou pour se tourmenter ainsi. Il se disait cela quand il était seul, et hâtait le pas pour rentrer chez sa fiancée. Un soir, M. Herbin arriva un peu après l'heure du dîner. Tout en se mettant à table, il s'excusa : — Ce n'est pas ma faute, dit-il,

j'ai rencontré ce pauvre de Girard. Le voilà de retour en France. Nous avons causé très-longuement, il lui a été impossible de venir aujourd'hui; mais vous le verrez demain.

Ni madame Herbin ni sa fille ne lui répondirent.

— M. de Girard, fit alors M. Herbin en s'adressant à Jacques Lambert, est un créole de la Martinique. En 1848, il m'a rendu un immense service; sans lui, j'étais perdu : il m'a prêté une somme importante avec laquelle j'ai rétabli mes affaires. Grâce à Dieu, j'ai pu lui rendre son argent, mais je ne lui en garde pas moins une éternelle reconnaissance.

Jacques n'avait rien à répondre. Hermance et madame Herbin continuaient à se taire. M. Herbin, un peu embarrassé, changea le tour de la conversation. Quand le dîner fut terminé, Hermance s'approcha de son fiancé : — Monsieur Jacques, lui dit-elle, je ne dois pas avoir de secret pour vous, surtout quand ce secret ne peut vous causer aucune peine. Après le service qu'il avait rendu à mon père, M. de Girard m'a demandée en mariage. J'avais pour lui une grande reconnais-

sance et le tenais pour un parfait honnête homme; mais j'éprouvais en même temps une indéfinissable répugnance à devenir sa femme, et je refusai. Les choses en restèrent là. M. de Girard partit pour l'Amérique. Nous avons appris qu'il s'y était marié, et que peu après il avait perdu sa femme. Si, ma mère et moi, nous avons gardé le silence pendant le dîner, c'est que mon père m'en a voulu assez longtemps d'avoir refusé M. de Girard et que nous n'aimons pas à entendre parler de lui. Vous voyez qu'il n'y a en tout ceci rien qui puisse vous fâcher.

Cela était vrai. Aussi Jacques Lambert remercia mademoiselle Herbin de la confidence qu'elle lui avait faite. Toutefois il ne put se défendre, à l'endroit de ce M. de Girard dont il venait d'entendre parler pour la première fois, d'une impression pénible et d'une crainte vague.

Le lendemain, vers six heures du soir, quand il entra dans le salon, il aperçut un étranger assis près du feu, à côté de madame Herbin. On était à la fin d'avril, et le jour commençait à baisser. A l'aspect de Jacques, l'étranger se leva : — Monsieur, lui dit-il, madame Herbin vient de m'ap-

prendre votre prochain mariage avec mademoiselle Hermance. Permettez-moi de vous en faire mon bien sincère compliment et d'espérer qu'en ma qualité d'ami de la famille vous voudrez bien aussi me considérer comme votre ami.

Il tendait la main au jeune homme. Jacques la prit, mais en même temps il distingua confusément les traits de l'étranger. Un frisson lui courut par tout le corps, et il ne put trouver une parole. Il avait devant lui cette tête pâle aux cheveux crépus, aux yeux ternes, qu'il était presque parvenu à oublier, et qui se rappelait à lui d'une façon foudroyante en lui apparaissant vivante et réelle. Jacques toutefois avait un grand empire sur lui-même. Il craignit que l'étranger ne sentît sa main trembler dans la sienne et balbutia quelques mots. N'était-il point d'ailleurs le jouet d'une illusion? Ne pouvait-il pas s'être trompé? Il en était certainement ainsi. Il s'assit et regarda le feu pour ne point regarder M. de Girard, attendant avec une impatience fébrile qu'on apportât de la lumière. Ce fut Hermance elle-même qui entra et posa la lampe sur la cheminée. Jacques leva lentement les yeux sur l'étranger. Il ne s'é-

tait point trompé, c'était bien là le visage de l'assassin. Quant à M. de Girard, il examina Jacques avec curiosité et une sorte d'étonnement.

Au dîner, la conversation fut générale, et Jacques ne laissa paraître aucune émotion. Seulement, dans la soirée, il prit Achille à part. — Sais-tu au juste ce que c'est que M. de Girard? lui demanda-t-il.

— Je sais qu'il a rendu un service d'argent à mon père et qu'il a voulu épouser ma sœur.

— Tu ne sais rien de plus?

— Non; nous autres marins, je ne devrais pas avoir besoin de te l'apprendre, nous ignorons presque toujours ce que font nos familles. On s'y marie, on s'y ruine, on s'y enrichit pendant notre absence, et ce n'est qu'au retour que nous en sommes instruits.

Achille croyait que Jacques était jaloux et qu'il plaisantait.

— Tu as raison, reprit Jacques; mais, dis-moi, tu n'as point parlé de mon aventure de San-Francisco?

— Non, répondit Achille.

Il n'en avait point parlé, en effet. Comme de-

puis longtemps déjà il avait eu l'intention de marier son ami à sa sœur, il n'avait point voulu que celle-ci fût au courant des idées, un peu folles selon lui, qui germaient parfois dans le cerveau de Jacques, ni qu'elle s'inquiétât de la singulière mission de vengeance que Gerbaud lui avait donnée.

— Eh bien ! dit Jacques, fais-moi le plaisir de n'en pas parler, et tâche d'avoir quelques renseignements plus précis sur le compte de M. de Girard.

Achille ne put retenir un mouvement de surprise. Il se douta de la vérité : il regarda M. de Girard et lui trouva une certaine ressemblance avec le portrait que Jacques lui avait fait si souvent du fantastique assassin de Gerbaud ; mais il ne dit point sa pensée à ce sujet. Il eût craint de pousser Jacques plus avant dans la voie de suppositions dangereuses où il semblait prêt à s'engager.

Quelques jours s'écoulèrent, et Achille n'aurait point reparlé de M. de Girard à Jacques, si celui-ci ne l'eût interrogé. Achille n'était guère plus avancé qu'auparavant. M. de Girard, parmi le peu

de personnes qui le connaissaient à Paris, avait simplement la réputation d'un homme froid et poli, Achille avait fait causer M. de Girard. Celui-ci, apparemment sans défiance, lui avait dit avoir voyagé dans toute l'Amérique et même séjourné à San-Francisco. Achille n'avait point insisté. Au fond, il ne désirait nullement éclaircir les circonstances de la mort de Gerbaud. S'il les eût éclaircies de façon à mettre en cause M. de Girard, il ne l'eût point dit à Jacques. Enfin il avait appris au ministère de la marine que M. de Girard sollicitait un consulat, et que, par sa fortune et ses relations très-honorables à la Martinique, il avait de grandes chances de l'obtenir. Jacques ne fut pas dupe de la réserve où se tenait son ami, mais il n'essaya pas de l'en faire sortir. Il avait quelque honte de lui découvrir le trouble d'esprit où le jetaient des soupçons sans fondement.

En outre les renseignements favorables à M. de Girard qu'Achille lui avait donnés, si incomplets qu'ils fussent, le faisaient hésiter. La ressemblance de cet homme avec l'apparition était manifeste à ses yeux; mais elle pouvait être toute fortuite. Il y avait même des moments où il doutait

qu'elle fût réelle. Ce qui l'en faisait douter, c'est qu'il ne pouvait comparer les deux images l'une à l'autre. Elles se fondaient tellement ensemble que, par suite même de leur complète identité, il était tenté de croire à un parti pris de son imagination. Il se révoltait alors contre la puissance occulte qui le poussait à de fatales recherches, et ne se pardonnait point de se forger, ainsi qu'il le faisait, de tels tourments en plein bonheur.

Malheureusement pour Jacques il voyait souvent M. de Girard, que M. Herbin recevait dans l'intimité et qu'il ne lui était point possible d'éviter. Or, tandis qu'il ressentait à son égard une antipathie qui croissait chaque jour, M. de Girard avait pour lui d'excessives prévenances et une amabilité presque obséquieuse. Cela irritait Jacques. Un soir qu'il y avait chez M. Herbin un assez grand nombre d'invités, il n'y put tenir. On venait de parler de la marine, et M. de Girard n'avait point tari en éloges sur la carrière du marin en général et sur certains faits particuliers à Jacques. Le cercle des auditeurs s'était rompu, et M. de Girard continuait toujours. Jacques, le laissant au milieu de ses compliments, tourna sur ses

talons et fit quelques pas; mais presque aussitôt il se retourna brusquement et le regarda. La caressante expression de la physionomie du créole avait tout à fait disparu. Ses sourcils froncés, ses yeux brillant d'un feu sombre, ses lèvres serrées témoignaient d'un amer ressentiment. Jacques marcha droit à lui : — Ah! j'en étais bien sûr, lui dit-il, vous me haïssez.

Les traits de M. de Girard se détendirent. — Non, dit-il froidement, je ne vous hais pas; mais il est concevable que je sois froissé de vos procédés avec moi.

— Non, non, reprit Jacques, je suis sûr de ce que j'avance, et vous ne me ferez point prendre le change. En me retournant, je n'ai pas agi sans dessein. Je sais trop comment on démasque les hypocrites.

— Monsieur! s'écria M. de Girard.

Cette scène n'avait point passé entièrement inaperçue; entre autres témoins, elle avait eu Hermance. La jeune fille emmena le créole, et à la fin de la soirée elle gronda Jacques. — Vous êtes un méchant, lui dit-elle.

Elle aussi le croyait jaloux. Jacques sourit avec

mélancolie et lui promit de ne plus chercher querelle à M. de Girard.

Jacques s'attendait presque à une provocation ; M. de Girard ne lui en fit point et se contenta d'être très-cérémonieux. Cependant, quoi qu'il fît pour leur résister, les soupçons de Jacques grandissaient. Cette aversion de M. de Girard pour lui, prise sur le fait, l'éclairait. Si tous deux se haïssaient sans cause, n'était-ce point que le vengeur et le meurtrier se devinaient d'instinct ? A certaines heures toutefois il sentait ce que de telles idées avaient de funeste, ce que ses déductions avaient de puéril. Puisque ses souvenirs, scrutés sans relâche, ne lui fournissaient aucun indice positif, puisqu'il ne pouvait appuyer sur aucun fait une accusation plausible, il était aussi fou que coupable de ne point s'arracher à des chimères; mais c'est en vain qu'il se raisonnait lui-même : il se complaisait fatalement à ces chimères. Elles l'attiraient comme un abîme de doute au fond duquel il voulait malgré lui descendre.

Un soir la bonne madame Herbin commit une maladresse. Elle s'était aperçue de la répulsion

de Jacques pour M. de Girard, et crut en prévenir toute suite fâcheuse en répétant ce que le créole lui avait dit par hasard. Il y avait quelques années, il s'était battu deux fois en duel, et chaque fois avait tué son adversaire. Ainsi c'était un duelliste exercé qui ne manquait jamais son homme. Jacques fut en quelque sorte pris au dépourvu par ce récit. Jusque-là il ne s'était point imaginé avoir d'autre rôle à jouer que celui du juge frappant un coupable, et n'avait pas entrevu la possibilité d'une lutte personnelle. Il se mit à rire, mais il eut un involontaire serrement de cœur. Néanmoins, à cause de cette émotion même de son corps que son âme était incapable de ressentir, il affecta, lorsque l'occasion s'en présenta, de jeter sur M. de Girard des regards plus méprisants et plus hautains. Alors, comme sa haine, acharnée à la découverte d'un secret, était fort lucide, il remarqua qu'au même instant M. de Girard le regardait d'une façon singulière avec la persistance et le soin d'un homme qui s'efforce d'en reconnaître un autre. — Ah! se dit-il, lui aussi m'aurait-il donc vu? Serions-nous tous les deux à la recherche d'un souvenir,

d'une impression dont nous n'aurions pas eu conscience ?

Il frissonna d'impatience et de douleur. — Cette situation ne saurait durer, se dit-il encore; il faut y mettre fin d'une manière ou d'une autre.

Le lendemain, tout sembla devoir se terminer. Comme Jacques entrait chez sa fiancée, celle-ci accourut à lui toute joyeuse. — Mon ami, lui dit-elle, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer.

— Laquelle ?

— M. de Girard est nommé au poste qu'il sollicitait, et va partir.

C'était, en effet, une bonne nouvelle pour Jacques. Il en était arrivé à ce degré d'irritation sourde où la prudence et la volonté, impuissantes à conjurer un éclat, le retardent au plus de quelques heures. Ce départ le sauvait. Sous l'influence des idées singulières dont il s'était fait une habitude, il y vit une sorte de fatalité heureuse. Ainsi le péril s'éloignait de lui comme il était venu, tout d'un coup. Il eut un apaisement subit de cœur et de pensée, et ne voulut plus songer à M. de Girard. Il en vint décidément à croire que les suppositions qu'il avait faites à son sujet

n'étaient que le produit de son imagination malade, et que cette ressemblance dont il avait été poursuivi ne s'était si vivement présentée à lui que dans le vertige de la peur, dans la défaillance de sa raison. Cet homme partant, il redevenait libre, et les apparences dont il avait été la dupe n'étaient plus qu'un mauvais rêve. Ces réflexions se succédèrent dans son esprit avec une extrême rapidité, et, rassuré, rendu à lui-même, il n'eut plus devant lui que la beauté d'Hermance qui lui souriait. Son visage exprima un bonheur si complet que la jeune fille s'en étonna presque. — Étiez-vous donc jaloux à ce point? lui dit-elle.

— Non, répondit Jacques; mais j'ai pour cet homme une aversion inexplicable, une aversion que vous avez eue vous-même, et je suis content qu'il parte.

Quelques jours à peine séparaient Jacques de la célébration de son mariage. Achille, heureux de voir son ami délivré de ses idées noires et craignant qu'il n'y retombât, l'occupait de courses et de plaisirs pendant toutes les heures où il ne restait pas auprès de sa fiancée. Jacques se prêtait

d'autant plus volontiers à cette vie douce et facile que nulle part il ne rencontrait M. de Girard, retenu sans doute chez lui par les préparatifs de son départ. Peut-être aussi cherchait-il à s'étourdir, car quelquefois encore il songeait au créole. Un soir, Achille le mena chez un de leurs amis communs. Il y avait eu un grand dîner, et l'on venait de dresser les tables de jeu lorsque M. de Girard entra. Sa présence fut très-désagréable à Jacques. Si la soirée eût été plus avancée, il serait parti. Voulant être le moins possible en contact avec M. de Girard, il s'assit à l'écart et tenta de s'isoler dans l'heureuse pensée de son prochain mariage. Il s'y absorba bientôt et n'accordait que très-peu d'attention à ce qu'on faisait autour de lui, quand Achille le tira de sa rêverie. — Que fais-tu dans ton coin? lui dit-il. Il y a là-bas une partie bien intéressante.

— Cela m'est bien égal, répondit Jacques.

Cependant il regarda. La plupart des hommes s'étaient réunis à une table et suivaient le jeu sans prononcer une parole. Dans ce groupe de physionomies agitées, Jacques en vit une sérieuse et froide : c'était celle du créole. Si l'issue de la

partie éveillait chez lui quelque curiosité, cette curiosité était morne et distraite. Évidemment sa pensée était ailleurs. Il était assis, la tempe appuyée sur sa main gauche, et avait sur les lèvres ce sourire ironique et incertain qui lui était habituel. Jacques tressaillit de la tête aux pieds. Il venait de se souvenir de l'endroit où il avait déjà rencontré M. de Girard : c'était dans une circonstance analogue, au *monte* de San-Francisco, une heure avant l'assassinat de Gerbaud. Son émotion fut si forte qu'il se redressa comme en sursaut. En même temps ses regards s'attachèrent sur M. de Girard avec une fixité terrible. Il s'aperçut alors que M. de Girard le regardait aussi. Les deux hommes se levèrent à la fois comme attirés l'un vers l'autre.

— Monsieur, fit M. de Girard, pourquoi me regardez-vous ainsi ?

— Qui vous dit, répondit Jacques d'une voix sourde, que je n'ai point mes raisons pour cela?

M. de Girard passa la main sur son front avec une sorte d'impatience. — Eh! que savez-vous, répliqua-t-il, si je n'ai pas aussi les miennes?

A ce moment, Achille, inquiet, accourut. M. de

Girard et Jacques se mesurèrent des yeux quelques instants encore et se séparèrent menaçants.

III

Jacques rentra chez lui dans un état d'abattement et d'exaltation extrêmes. Ainsi cette réalité qu'il avait voulu fuir se dressait inexorable. Cette ressemblance fatale ne provenait ni d'un hasard ni du caprice de son imagination. M. de Girard était non plus seulement le fantôme de ses veilles, mais un homme qu'il avait vu quelques instants avant le meurtre. Maintenant était-ce l'assassin? Jacques n'hésitait pas à le croire. Il avait trop pris l'habitude de démêler sur des physionomies humaines le dessein qui doit s'accomplir plus tard. A la jaillissante clarté du souvenir, il voyait trop bien cet homme assis à la table de jeu, étranger à ce qui se passait auprès de lui, les traits sinistres, méditant un crime. Quand l'esprit, se nourrissant d'abstrac-

tions, a suivi une certaine pente, il ne doute plus de ses déductions, et Jacques ne doutait plus des siennes.

Qu'allait-il faire?

Il songea d'abord à livrer M. de Girard à la justice, et renonça vite à cette pensée. A quel titre le livrerait-il, puisque toute preuve manquait? Il faudrait donc qu'il allât trouver un magistrat, qu'il lui racontât toute une longue histoire, et qu'il le déterminât, rien qu'en lui confiant des soupçons fantastiques, à faire arrêter un homme riche, honoré, investi en ce moment même d'une fonction publique! Il ne réussirait pas. Encore si le crime eût été commis en France; mais c'était en Californie, au bout du monde, dans une ville d'aventuriers où les lois étaient ignorées, où régnait seul le droit du plus fort. En admettant qu'on fît des recherches et qu'elles aboutissent à quelque accusation contre M. de Girard, elles prendraient de longs mois, des années entières. Pendant ce temps, M. de Girard aurait vingt fois l'occasion de s'échapper, ou plutôt il ne fuirait pas; trop habile pour s'irriter, il se poserait en victime, ferait passer Jacques pour un fou et

rirait de lui. A la pensée que cet homme si hautain pourrait affecter à son égard une insultante pitié, Jacques se sentit tout ému de colère. Dans la longue poursuite à laquelle il s'était acharné pour découvrir en lui un assassin, la cause de Gerbaud était devenue la sienne. Il haïssait pour son propre compte M. de Girard autant que l'aurait haï Gerbaud, s'il ne fût pas mort!... Non, il ne fallait pas troubler la justice. C'était à lui de frapper le coupable. Il le devait, puisque le crime n'était pas douteux à ses yeux. Il n'avait qu'à provoquer M. de Girard, et, si Dieu était juste, il le tuerait...

Mais si Dieu avait arrêté dans ses desseins que ce fût Jacques qui dût succomber! Il frissonna. Une subite terreur de ce duel le saisit : il mourrait donc à la veille d'être heureux. Quelle dérision du sort! Et s'il triomphait, n'allait-il pas tuer le bienfaiteur du père de sa fiancée, et compromettre ainsi le bonheur même qu'il redoutait de perdre au point de n'oser risquer sa vie dans une rencontre avec l'homme qu'il détestait? De toute façon, ce duel était odieux ou ridicule. Il n'y avait pas à y songer.

Cependant, s'il ne se bat point avec M. de Girard, s'il ne le livre point à la justice des hommes, que fera-t-il donc? Rien. Il le laissera partir. N'était-ce point ce qu'il avait résolu la veille, et en vivrait-il moins paisible? Pourquoi n'agirait-il pas aujourd'hui comme il agissait hier? C'est qu'aujourd'hui le doute ne lui est plus permis... Le souvenir de Gerbaud lui revint alors lugubre et menaçant. Il revit l'infortuné jeune homme, il le revit, sanglant et pâle, lui léguant le soin de le venger. Déjà il était arrivé trop tard à l'endroit où son compagnon périssait. S'il laissait l'assassin impuni, ne se faisait-il pas lui-même complice du meurtre? Jacques réagit contre ces importuns scrupules. Est-on donc engagé parce qu'il plaît au premier mourant venu de vous lancer dans une aventure pleine d'obstacles et de périls? Que lui était, en effet, ce Gerbaud? Pas même un ami, un camarade tout au plus. N'avait-il donc pas de plus chers intérêts à sauvegarder dans sa vie que le vœu de ce mourant? N'était-il point aimé d'Hermance? N'avait-il pas, avant tout, à l'aimer, à se conserver pour elle? — Accuser M. de Girard est

inutile, se battre avec lui est insensé. Il ne l'accusera point, et surtout il ne se battra pas.

Pourquoi *surtout ?*... Jacques s'est interrogé trop souvent pour ne pas se répondre. Il voit trop bien alors que les raisons qu'il se donne sont mauvaises ou spécieuses : il ne se bat point, parce qu'il a peur de se battre, peur d'être tué. Uniquement pour cela ! Lui, un marin, un homme d'épée ! C'est indigne. Il se battra. La chance d'ailleurs peut lui être favorable. Si M. de Girard est un duelliste, Jacques, depuis un certain nombre d'années et dans la vague prévision de circonstances pareilles à celles où il se trouve, s'est lui-même exercé aux armes ; il les connaît, et sur le terrain ce n'est pas le sang-froid qui lui manquera... Non, c'est la confiance ; le sort lui sera contraire. Il le sent ; il en croit, sans pouvoir l'analyser, la sombre tristesse qui l'envahit, l'amer regret de ces joies qui étaient à sa portée, et qu'il va perdre. Et pourtant, s'il le veut, elles peuvent encore lui appartenir ; il ne dépend que de lui de se taire, et, si M. de Girard s'est jugé offensé, d'attendre sa provocation ; mais il sait aussi que M. de Girard ne le provoquera pas. Ce

n'est donc là qu'un faux-fuyant, un prétexte que la peur lui suggère. — Qu'importe?.., Jacques se trompe en parlant ainsi: un homme d'honneur n'entre pas en compromis avec lui-même, et n'a pas le droit de passer pour brave aux yeux de tous, s'il se sait pusillanime au fond de l'âme.

La nuit tout entière s'écoula pour Jacques dans ces combats intérieurs. Le matin l'y surprit. Il haussa les épaules à ce brillant soleil de mai, qui resplendissait à peine levé, inondant la chambre de ses rayons. A quoi bon cet éclat d'un nouveau jour qui peut-être pour lui n'aurait pas de lendemain? Cependant cette sereine lumière lui fit du bien : il eut moins froid et fut moins hanté des funèbres visions de la nuit. Son excitation tomba; cédant à la fatigue, il s'assoupit.

Quand il se réveilla, son ami Achille était auprès de lui. Achille venait inquiet de la scène de la soirée entre Jacques et M. de Girard. D'abord Jacques ne lui avoua pas la vérité. — Je ne dois pas supporter l'insolence de M. de Girard, lui dit-il, et j'ai des raisons suffisantes de me battre avec lui.

— Mais c'est une folie! s'écria Achille. L'agres-

sion vient de ta part autant que de la sienne. Tu as un autre motif?

— Oui, répondit froidement Jacques: M. de Girard est l'assassin de Gerbaud.

— Allons donc! Tu perds la tête!

—Tu sais que dans ces suppositions, si étranges qu'elles soient en apparence, je ne me trompe guère; mais depuis hier ce ne sont plus seulement des suppositions que je fais, c'est une conviction que j'ai.

Et il raconta comment il avait enfin reconnu M. de Girard. Il fit part à son ami de tous les indices qu'il avait recueillis un à un, les groupa, en déduisit les conséquences probables, et conclut à l'effrayante révélation qui ne lui permettait plus de douter. Jacques parlait avec un calme lucide, une sûreté de dialectique, une force d'arguments qu'il n'avait jamais eus à un si haut degré. On eût dit qu'il s'écoutait parler et s'admirait avec une secrète horreur. Son geste, sa voix, ce récit aux circonstances extraordinaires qui s'enchaînaient étroitement les unes aux autres, portaient dans l'esprit d'Achille une persuasion presque vertigineuse. — Mais si

c'est l'assassin, fit-il, pourquoi ne le dénonces-tu pas ?

— J'y ai songé et j'y ai renoncé. La justice ne saurait procéder d'après de seules inductions morales. Il lui faut des preuves qu'elle voie et qu'elle touche, et je n'en ai pas à lui donner.

Achille se secoua comme pour se soustraire à un mauvais rêve.

— Tu me rendrais fou, dit-il, si je t'écoutais plus longtemps. Puisque la justice ne saurait rien avoir à démêler avec cet homme, laisse-le en paix. Que t'importe, en fin de compte, cette absurde affaire ?

— Je me suis dit cela.

— Eh bien ! alors ?

— Achille, reprit Jacques tristement, te souviens-tu de cet ami d'enfance dont je te parlais, qui, en lisant le *Pilote* de Cooper, avait reçu une impression si vive de la fin tragique du *midshipman* Merry ?

— Oui, je m'en souviens.

— Cet ami n'existait pas. C'est de moi-même que je parlais.

— De toi !

— Oui, de moi. Je te disais que depuis lors cet ami avait éprouvé, à la seule idée d'une rencontre, une répugnance qui approchait de la crainte. Eh bien! je veux me battre avec M. de Girard, moins pour venger Gerbaud, ce dont après tout je me soucie peu, fit-il avec un geste brusque, — que pour mon propre honneur. Je me battrai parce que je ne veux pas avoir peur d'un duel.

Achille était ébranlé. Il se rattacha pourtant au dernier mot de son ami. — Si tu reculais, dit-il, peut-être; mais tu ne recules pas. Rien ne t'oblige à ce duel.

— Non, reprit Jacques avec emportement, rien qu'une fatalité à laquelle on ne se dérobe pas. Cela nous arrive à tous. Nous savons souvent que telle parole, si nous la prononçons, ne peut que nous faire du tort, et cependant nous la disons. Nous apercevons une planche branlante jetée sur un torrent; nous sommes pris de je ne sais quel désir de nous y aventurer, et nous la franchissons. Heureusement qu'il ne nous survient point toujours malheur de ce que nous bravons ainsi la destinée. C'est bien là-dessus que je compte,

ajouta-t-il en essayant de sourire. Va, laisse-moi me battre, et il n'en résultera rien de fâcheux.

Depuis quelques instants, Achille réfléchissait. Il parut avoir pris son parti. — Soit, dit-il ; nous sommes des enfants de discuter. Bats-toi, puisque tu le veux. Tu as raison ; tout ira bien. Je vais aller voir M. de Girard en ton nom.

Achille avait son plan. Quoiqu'il fût loin d'être intimement lié avec M. de Girard, il le connaissait assez pour obtenir de lui la réponse qu'il voudrait. Il lui porterait le cartel de Jacques, mais en termes qui n'auraient rien d'offensant. Il se rejetterait sur la trop visible exaltation d'esprit de son ami. Il amènerait ainsi M. de Girard non point à des excuses pour des torts dont Jacques s'exagérait assurément la gravité, mais à des paroles de conciliation et de regret. Il réussit ainsi qu'il l'espérait, et au bout d'une heure il était de retour auprès de Jacques. Celui-ci l'interrogea aussitôt.

— Ce que je prévoyais a eu lieu, répondit Achille. M. de Girard a été étonné de ma démarche, et déplore ce qui s'est passé hier entre vous ;

mais il refuse de se battre, parce qu'il ne voit point à cela de motifs assez sérieux.

Jacques frappa du pied avec colère.

— Ah ! c'en est trop ! fit Achille. Ce n'est plus même là une subtilité de point d'honneur qu'on pouvait défendre à la rigueur ; c'est un pur entêtement. Puisqu'il refuse de se battre, ta susceptibilité de bravoure, si ombrageuse qu'elle soit, doit se tenir pour satisfaite.

Jacques ne répondait pas.

— Voyons, reprit affectueusement Achille, cesse de te tourmenter ainsi ; tu n'entendras plus parler de lui. Il part demain et ne reviendra peut-être jamais.

— Alors, dit Jacques d'une façon distraite, si véritablement il a tué Gerbaud, je le laisse échapper à tout châtiment?...

— Mais, fit Achille surpris, ne m'as-tu pas dit tout à l'heure que tu te souciais peu de cela? D'ailleurs tu ne peux être certain qu'il l'ait tué. Si tu en avais quelque preuve évidente, je concevrais tes scrupules ; mais tu ne l'as pas et ne saurais l'avoir.

— C'est peut-être que je n'ai point su la trouver,

peut-être aussi que tout n'est point terminé entre lui et moi.

Achille allait se récrier. Jacques vint à lui. — Mon ami, lui dit-il, pardonne-moi tout l'ennui que je te cause. C'est qu'il y a des instants où cette aventure me trouble les idées et où je ne m'appartiens plus. Je ne devrais plus songer à tout ceci. Il faut que je sois heureux sans arrière-pensée, et je veux l'être, car je suis un ingrat envers ta famille, envers toi, envers ta sœur surtout, et Dieu m'est témoin pourtant que j'aime de tout cœur ma chère Hermance.

— A la bonne heure, reprit Achille, et, puisque tu l'aimes, ne reste point seul avec tes idées noires ; viens la voir le plus tôt possible.

Jacques laissa partir son ami et voulut suivre son conseil. Il employa sa matinée à quelques courses, rentra chez lui et s'habilla pour aller voir sa fiancée; mais, malgré tous ses efforts, il était, sinon sans courage, du moins sans espérance. Il lui semblait que chaque heure qui s'enfuyait n'était qu'un répit que lui accordait sa destinée, et qu'il n'arriverait point à ce lendemain où il serait à jamais débarrassé de M. de

Girard sans se retrouver une dernière fois d'une façon formidable et décisive face à face avec lui.

IV

Cependant, tandis que Jacques s'agitait ainsi dans un cercle d'hésitations cruelles et d'angoisses, sa vie ordinaire continuait. Tout était prêt pour son mariage, qui devait avoir lieu le surlendemain. Par une douce superstition de jeune fille, Hermance avait voulu qu'il se célébrât au petit village de Villeroy, près de Meaux, où ses parents avaient leur maison de campagne. Son enfance s'était écoulée dans cette maison, elle y avait grandi, et elle pensait que les premiers jours de son union avec Jacques seraient plus heureux s'ils se passaient dans la solitude, sous ce beau ciel qu'elle aimait, au milieu des arbres et des fleurs. M. et madame Herbin avaient cédé à ce désir de leur fille; dès la veille, ils étaient partis avec elle pour Villeroy. Ils ne

se doutaient point des tourments de Jacques, que celui-ci leur cachait d'ailleurs avec le plus grand soin, ou, s'ils remarquaient parfois sa préoccupation, ne l'attribuaient qu'à l'attente de son prochain mariage. Jacques, descendu à Meaux vers quatre heures de l'après-midi, voulut faire à pied les deux lieues qui le séparaient de Villeroy. Peu à peu la marche, le grand air, l'aspect de cette riche nature épanouie au soleil lui apportèrent le calme et l'espoir. En face de ces grands horizons de la verdure et du printemps, il oublia les combats qu'il s'était livrés, et son cœur s'ouvrit à la tendresse et à la joie. Cette belle journée, pleine d'éclats et de parfums, donnait un démenti à ses craintes et l'accusait de folie. Il eut hâte d'être heureux et pressa le pas. Il distinguait de loin, à demi cachée dans un parc, la maison de M. Herbin. Bientôt, sur une petite éminence, à l'extrémité d'une longue allée, il vit Hermance en robe blanche, coiffée d'un chapeau de paille dont les brides flottaient au vent. Elle lui faisait signe avec son mouchoir; il lui répondit de même. Quelques instants plus tard, il la rejoignait et lui serrait les mains avec émotion. Elle était si jolie

sous son frais costume qu'il ne se lassait point de l'admirer. Il avait peur que M. et madame Herbin, qui se promenaient à l'autre bout de l'allée, ne vinssent le troubler ; mais Hermance fit à ses parents un geste amical et mutin, et entraîna en riant son fiancé sous les arbres. — Eh bien ! lui dit-elle, êtes-vous content ?

Ils eurent alors une intime causerie à demi attendrie, à demi joyeuse. C'étaient des projets pour l'avenir et déjà des retours vers le passé, car tous deux se vantaient de s'être aimés longtemps avant de se connaître ; puis Hermance gronda Jacques de la tristesse qu'elle avait quelquefois remarquée en lui.

— Vous ne serez plus ainsi désormais, lui dit-elle, car ce vilain homme est enfin parti.

— Je ne pensais plus à lui, répondit Jacques, et je n'y penserai plus jamais, je vous le jure.

Ils entendirent la cloche du dîner et revinrent en se donnant le bras.

L'on s'était mis gaîment à table, lorsque le domestique annonça M. de Girard. Ce fut un coup de foudre pour Jacques. Il pâlit, et Hermance ne put s'empêcher de trembler. M. Her-

bin alla avec empressement au devant de son hôte.

— Mon cher ami, disait M. de Girard, je pars demain, et je ne croyais pas pouvoir vous faire cette dernière visite; mais il m'est arrivé quelques heures de liberté, et j'en ai aussitôt profité.

Il s'assit, mais avec une attitude singulière. Il était placé vis-à-vis de Jacques, et fréquemment l'examinait à la dérobée. Sa physionomie trahissait une curiosité inquiète, très-éveillée et cherchant avec obstination à se satisfaire. Évidemment les paroles banales qu'il avait prononcées en entrant étaient un prétexte à sa visite. On l'eût dit amené malgré lui dans cette maison par l'irrésistible désir de savoir enfin à quoi s'en tenir sur le compte de cet homme dont il était haï, qu'il haïssait lui-même. Certes Jacques était pour lui une irritante énigme autant qu'il en était une pour Jacques. Achille, sans deviner quel but se proposait M. de Girard, ne se sentait pas à l'aise. Il savait trop qu'en s'acquittant le matin du message de Jacques, il ne s'était que très-imparfaitement conformé aux intentions de son ami. Aussi, redoutant une explication entre les deux

hommes, il voulut la prévenir. Afin de dissiper l'espèce de froideur qui gagnait les convives, il se mit en frais de verve et d'entrain, excita tout le monde à boire et se grisa un peu lui-même. Son dessein était de réconcilier pleinement les deux adversaires après le dîner. Cela lui parut d'autant moins difficile que Jacques et M. de Girard semblèrent d'un commun accord le seconder dans son projet. La conversation s'anima, et une gaîté bruyante, mais fausse, présida au repas.

Après le dîner, on passa sur la terrasse. De la hauteur où l'on était, on dominait une assez vaste étendue de terrain et le cours d'une petite rivière qui, encaissée dans ses rives argileuses et bordée de grands saules, traversait le parc. Quoique la nuit fût belle, une brume légère se répandait dans l'air. Elle s'épaissit bientôt au point de prolonger en largeur l'horizon de la rivière. Ainsi agrandie et entrevue au travers des saules, la nappe d'eau apparaissait comme une mer houleuse et chargée de vapeurs. Tandis qu'Achille préparait de son mieux M. de Girard, qui l'écoutait avec complaisance, Jacques contemplait le

paysage avec une attention que motivaient sans doute de lointains souvenirs. Il revenait à ses pensées habituelles, et trouvait aux lieux où il était une certaine analogie avec ce chemin planté d'arbres au delà duquel on apercevait la mer et où Gerbaud avait été tué. En même temps, soit hasard, soit association d'idées, il se souvint de ces mots qu'Achille lui avait dit le matin : « Si encore tu pouvais être assuré que ce fût l'assassin, je comprendrais que tu voulusses te battre avec lui. » Il s'émut comme à une illumination soudaine, descendit rapidement au jardin et appela le domestique d'Achille. C'était un ancien matelot de la *Magicienne* que le jeune homme avait gardé à son service. Jacques lui parla bas quelques instants, et, quoique le marin parût étonné de l'ordre que lui donnait l'officier, il répondit affirmativement. Jacques remonta alors. Justement Achille le cherchait des yeux pour lui amener M. de Girard.

— Mon cher Jacques, lui dit-il, je n'aurais rempli qu'à demi le rôle d'ambassadeur que tu m'as confié ce matin, si je n'établissais pour l'avenir de bonnes relations entre deux hom-

mes dont rien n'explique la mésintelligence.

— Pour ma part, monsieur, dit le créole, je regrette infiniment notre altercation d'hier.

— Moi aussi, répondit Jacques.

Ils ne se donnèrent pourtant pas la main.

En ce moment, la fraîcheur devint assez intense pour que les femmes rentrassent au salon. M. Herbin vint à M. de Girard et à Jacques, et leur dit : Je vais faire comme ces dames ; mais, si la fraîcheur ne vous effraie pas trop, rien ne vous empêche de fumer vos cigares.

Quant à Achille, enchanté d'avoir pu mettre en présence d'une façon amicale M. de Girard et Jacques, il s'était esquivé.

— Voulez-vous faire un tour de jardin? demanda Jacques à M. de Girard.

— Volontiers.

Ils marchèrent quelque temps silencieux en se dirigeant vers la petite rivière.

— Monsieur, dit M. de Girard avec bonhomie, je pars demain, et nous ne nous reverrons peut-être jamais. Eh bien ! je vous l'avoue, je cherche avec curiosité le motif de l'éloignement qui a existé entre nous. Il faut, quand j'y réfléchis, que

nous nous soyons déjà rencontrés dans quelque circonstance parfaitement oubliée de nous deux, et où, à notre insu, nous ayons eu à nous plaindre l'un de l'autre.

— Je l'ai pensé également, repartit Jacques, et j'admire comment, en nous livrant aux mêmes recherches, nous arrivons à des conclusions semblables. Nous avons dû en effet nous rencontrer.

— Mais où? C'est ce que j'ignore absolument.

— Ah voilà! Tenez, je crois qu'il en est des lieux comme des personnes. Tels paysages que nous voyons pour la première fois nous sont pourtant familiers. C'est qu'ils éveillent en nous directement ou par analogie des souvenirs presque effacés et qu'il faut tout d'abord un certain effort de mémoire pour ressaisir. Ce paysage-ci, par exemple, m'a tout à l'heure vivement frappé; à mesure que la brume, traversant la rangée de saules, gagnait l'horizon, il se transformait dans ma pensée et servait de cadre à une aventure dont j'ai été témoin en Californie. Vous avez été, je crois, en Californie. Cette aventure pourra donc vous intéresser, et, si vous le voulez, je vais vous la raconter.

— Faites, dit simplement M. de Girard.

— Représentez-vous bien les lieux : à droite des massifs d'arbustes un peu ras comme ceux-ci ; à gauche, la mer au travers des arbres comme cette plaine couverte de brume; devant, une petite maison isolée semblable à ce pavillon de chasse. Vous voyez cela?

— Oui, fit M. de Girard, en apparence très-calme.

— Eh bien! j'allais auprès de cette maison à un rendez-vous qu'un de mes amis m'avait donné. Il faisait ses adieux à une femme qu'il aimait, et je devais l'accompagner à sa sortie, car il redoutait que le mari ne lui eût dressé quelque embûche dans la nuit. Par malheur je m'étais quelque peu attardé dans un *monte* de San-Francisco où une scène de désordre avait eu lieu.

Jacques s'arrêta avec intention. M. de Girard se pencha avidement de son côté, mais ne put, dans l'obscurité, distinguer ses traits autant qu'il l'eût désiré peut-être.

— Toutefois, poursuivit Jacques, je marchais sans inquiétude et j'approchais de la maison, lorsqu'à cinquante pas à peu près, à la distance

de ce fourré là-bas, un coup de feu retentit qui atteignait mon ami dans l'ombre et l'étendait mort.

A ces mots, que Jacques avait prononcés à haute voix et comme s'ils eussent été un signal, une détonation se fit entendre à l'endroit même dont il parlait, et une vive traînée de lumière sillonna le chemin.

M. de Girard s'agita comme à un choc inattendu, bondit en arrière, tout prêt à se défendre, et pâlit outre mesure en fixant sur Jacques des yeux hagards.

— Ah ! j'en étais sûr, s'écria Jacques en marchant sur lui, c'est bien vous qui avez assassiné Gerbaud.

Mais M. de Girard ne répondit pas à cette accusation. Il regardait toujours Jacques. Son trouble se dissipait par degrés. Il se frappa le front et à son tour s'écria presque avec joie : — Je sais enfin où je vous ai vu. C'est sur la route de San-Francisco, lorsque vous en gravissiez le talus avec vos hommes.

— Vous avouez donc?

— Quoi ? demanda M. de Girard comme surpris de la question.

— Que vous êtes le meurtrier de mon ami...

M. de Girard avait recouvré tout son calme. Il hésita pourtant à répondre. — Et pourquoi pas? dit-il enfin. M. Gerbaud était l'amant de ma femme. Je l'ai tué. C'était mon droit. Je ne suis pas assez fou pour me battre avec l'homme qui me déshonore... Mais ce n'est plus de lui qu'il s'agit, c'est de nous deux. Je comprends maintenant votre conduite. Depuis trois mois, vous m'avez poursuivi, vous avez épié le moindre indice. Vous venez aujourd'hui de me tendre un piége, et vous m'y avez fait tomber. Vous me dénonceriez demain, et bientôt peut-être vous me susciteriez au sujet de cette affaire je ne sais quels ennuis de procédure. Puisque vous savez mon secret, il faut que je vous tue.

— Ah! dit Jacques avec ironie, c'est regrettable, vous n'avez point d'arme, car vous m'assassineriez sans doute comme vous avez tué Gerbaud; mais, soyez tranquille, je ne vous livrerai point à la justice. Ce serait trop long, et vous pourriez échapper. C'est à moi qu'il appartient de venger mon ami, et je consens à me battre avec vous.

— A demain donc ! s'écria M. de Girard.

— A demain, répondit Jacques.

Ils rentrèrent au salon. Depuis que ce duel était décidé, Jacques était délivré de ses irrésolutions. Il contemplait le danger face à face et ne le redoutait plus. Il aborda gaîment Achille et lui conta ce qui s'était passé. Achille fut d'abord atterré ; mais en voyant son ami la confiance dans les yeux, le sourire sur les lèvres, il se rassura. Ce dénoûment pouvait être le meilleur. Jacques, au pis aller, en serait quitte pour un coup d'épée. Achille pensait que désormais du moins l'avenir de son ami, le bonheur peut-être de sa sœur, ne seraient plus compromis par ces appréhensions étranges d'un malheur inconnu, par ces hésitations d'âme qui pesaient depuis si longtemps sur la vie de Jacques.

Le lendemain, les adversaires, suivis de leurs témoins, se rencontrèrent. M. de Girard paraissait sous l'empire d'un froid ressentiment. Quant à Jacques, il n'était plus le même que la veille ; sans doute ses voix secrètes lui avaient parlé pendant la nuit. En prenant son épée, il regarda doucement et tristement Achille. Celui-ci, effrayé, se

plaça, une canne à la main, de manière à interrompre le combat à la plus légère blessure. Malheureusement cette précaution devait être inutile. Les deux hommes s'attaquèrent avec une violence extrême. Le jeu de M. de Girard était serré et foudroyant. On voyait que la colère le surexcitait, mais ne l'aveuglait pas. Jacques maniait son épée avec une ardeur fébrile, ne songeant qu'à frapper vite, ne se couvrant qu'à peine. Bientôt il fut atteint ; mais tout en tombant il étendit le bras, et M. de Girard, entraîné par son élan dans le coup qu'il portait à Jacques, s'enferra de part en part.

Achille avait reçu son ami dans ses bras. — Ah ! lui dit Jacques d'une voix mourante, j'ai vengé Gerbaud ; mais je savais bien que je serais tué en duel !

TERRE ET MER

I

Après un congé à Paris, Lucien Dervilly revenait à Brest. Jusqu'à Rennes, il fut fort triste. Les marins — Lucien était lieutenant de vaisseau — aiment trop Paris et ne le quittent jamais sans regrets ; ils n'y font, en effet, que de rapides séjours, et le voient alors dans tout l'éblouissement de son luxe et de ses plaisirs ; aussi leur faut-il quelque courage pour l'oublier et reprendre leur vie habituelle de solitude et de lointains voyages. A Rennes, la torpeur de Lucien se dissipa : il trouva dans le coupé de la diligence un jeune sous-lieutenant dont les saillies l'égayèrent. Les deux jeunes gens se lièrent promptement et fumèrent un grand nombre de cigares

en devisant, comme on disait jadis, de guerre et d'amour. A Saint-Brieuc, ils venaient de dîner ensemble lorsqu'ils aperçurent, devant le bureau des messageries, une femme que Lucien avait quelquefois rencontrée dans le monde. Il alla la saluer, et madame Dovray lui apprit qu'elle avait passé plusieurs jours à Saint-Brieuc, chez une de ses amies, et qu'elle retournait à Brest. Le premier sentiment de Lucien fut un peu d'ennui. Il songea qu'il allait avoir à jeter son cigare et à se rendre aimable pendant plusieurs heures pour une femme qu'il connaissait à peine. Lucien avait trente ans, et nos mœurs ne sont plus assez chevaleresques pour admettre une galanterie toute désintéressée: néanmoins, il s'exécuta et offrit à madame Dovray le coin qu'il occupait dans le coupé. Il fut placé ainsi entre elle et le sous-lieutenant, et celui-ci demanda la permission, qui lui fut accordée, de continuer à fumer. La diligence s'ébranla bientôt, et Lucien et madame Dovray se mirent à causer. Tout d'abord ils parlèrent de choses indifférentes; puis, à propos des pièces de théâtre que Lucien avait vu jouer à Paris, leur conversation aborda la littérature, et

de la littérature on en vint aux sentiments. C'est là un thème inépuisable et toujours nouveau. Madame Dovray fut d'avis que, pour une femme, le bonheur ne pouvait exister que dans une affection légitime et dans l'accomplissement de ses devoirs religieux. Toutefois, elle soutint cette thèse sans pruderie, avec un mélange d'enjouement et de mélancolie qui charma Lucien; on eût dit qu'elle condamnait l'amour parce qu'elle craignait de trop aimer, et que les orages de la passion l'attiraient en l'effrayant. La nuit, qui était une nuit d'octobre, avait répandu dans l'air une brume épaisse et blanche; mais, à la lueur des lanternes de la voiture, on voyait défiler les arbres du chemin et les étincelles jaillir du pavé sous les pieds des chevaux. Lucien examinait avec curiosité sa compagne, comme s'il l'eût vue pour la première fois. Il ne se souvenait d'elle que vaguement. Si, une heure auparavant, on l'eût questionné au sujet de madame Dovray, il eût répondu que son attitude dans le monde était celle d'une femme sérieuse, et qu'on la citait pour ses belles épaules; il n'en eût point dit davantage: il découvrit alors qu'elle avait un visage à grandes

lignes légèrement heurtées, mais sans que ce manque de régularité lui nuisît. Ce visage s'encadrait dans d'abondants cheveux noirs: le nez était fort à la base, mais les ailes se détachaient délicates et mobiles; la bouche, largement fendue, avec de très-belles dents, avait un sourire d'une bonté parfaite; le regard, à la fois timide et hardi, se coulait de côté entre deux paupières un peu lourdes, ombragées de longs cils; il était très-difficile d'assigner une expression à cette physionomie. Madame Dovray avait de trente-deux à trente-cinq ans. Ainsi entrevue dans l'ombre, elle était pour Lucien une attrayante énigme. Il s'était penché vers elle pour mieux l'entendre: ses mains la touchaient presque, ses regards se croisaient souvent avec les siens; il y avait certainement entre elle et lui sympathie d'esprit, sinon de cœur. Par instants, cette situation assez étrange, que les circonstances avaient créée, agissait si fortement sur Lucien, qu'il lui eût paru tout simple de dire à madame Dovray qu'il l'aimait. Naturellement, il n'en faisait rien, mais il réfutait ses arguments avec un accent ému et entraînant; il lui disait que la

passion vraie triomphe tôt ou tard des hésitations de la raison et des scrupules mêmes de la conscience, que c'est là une loi fatale, mais heureuse, et qu'une femme n'a point à se repentir lorsqu'elle accepte une affection loyale et sincère. Il y avait des moments de silence pendant lesquels tous deux se recueillaient. Peut-être s'étonnaient-ils de se confier aussi vite leurs plus intimes pensées ; alors ils écoutaient le roulement de la diligence sur la route, puis reprenaient leur conversation au point où ils l'avaient interrompue. Vers minuit, quand ils virent se dresser dans le brouillard les remparts de Brest, Lucien ne put s'empêcher de dire : — « Déjà !

— Convenez, fit madame Dovray avec une coquetterie gracieuse, que vous avez eu peur de vous ennuyer, lorsque nous sommes partis de Saint-Brieuc?

— Oui, répondit franchement Lucien avec un sourire ; mais je ne vous connaissais pas. »

Il aida madame Dovray, qu'un domestique attendait, à descendre de voiture et prit congé d'elle. Le sous-lieutenant fit ses adieux à Lucien en lui disant :

« Je vous fais mon compliment : vous n'avez pas perdu votre temps. »

Lucien réfléchit à ces paroles. Avait-il réellement montré tant d'empressement auprès de madame Dovray? La vérité est que cette aventure l'avait fort étourdi. Le lendemain, il recommença sa vie ordinaire, et comme les jours se succédèrent sans qu'il aperçût même madame Dovray, les impressions qu'il avait si vivement ressenties s'effacèrent peu à peu. Cependant, un dimanche, il la rencontra à l'improviste; elle lui rendit son salut, et quoiqu'elle eût un voile, il sembla à Lucien qu'elle avait rougi.

Il chercha dès lors à se renseigner sur le compte de madame Dovray. Il apprit qu'elle avait épousé fort jeune un haut fonctionnaire de la marine. Ce fonctionnaire, d'ailleurs très-riche, avait pris sa retraite peu de temps après son mariage et avait vécu près de dix ans avec sa femme au château de Penhoël, qu'il possédait à quelques lieues de Brest. Depuis quatre ans, madame Dovray était veuve; elle passait ses hivers à Brest ou à Paris, et le reste de l'année à Penhoël, où elle faisait beaucoup de bien et était très-aimée. Pendant ses

séjours à Brest, elle s'occupait d'œuvres de charité. Elle était fort pieuse, bien qu'elle allât de temps en temps dans le monde, où elle avait la réputation d'une femme très-distinguée. Plusieurs prétendants s'étaient mis sur les rangs pour obtenir sa main, mais elle avait annoncé hautement l'intention de ne point se remarier. Le seul parent qu'elle eût était un oncle, l'amiral de Kérallec, qui vivait à Paris.

Lucien se décida à aller voir madame Dovray. Il ne savait trop s'il en avait le droit, mais il livra quelque chose au hasard et ne donna d'ailleurs aucun motif à sa visite. Madame Dovray le reçut avec une affabilité polie. Ce fut une nuance que saisit Lucien : il causa avec esprit et resta peu de temps. Il ne demanda point à revenir, et madame Dovray ne le lui offrit pas. Au bout de quinze jours, il se présenta de nouveau; il fut accueilli cette fois avec plus d'abandon. L'hiver commençait, et les occasions de se voir étaient fréquentes; mais Lucien s'étonna fort de la conduite de madame Dovray à son égard : tandis qu'elle était aimable pour tous les hommes qui l'approchaient, elle était avec lui froide et contrainte. Si elle le surprenait à la regarder, elle détournait les

yeux; s'il s'asseyait à côté d'elle, elle cherchait un prétexte pour se lever ou lui répondait à peine. Avait-elle peur de se compromettre? En ce cas, Lucien ne lui était pas indifférent. Quoi qu'il en fût, il se conforma au désir tacite de la jeune femme et se comporta presque avec elle comme il l'eût fait avec une étrangère. Madame Dovray devait le récompenser de cette obéissance et de cette réserve. Peu à peu, dans les visites qu'il lui faisait, elle le traita avec une familiarité douce, tout amicale. Il put deviner que la monotone existence qu'elle avait menée pendant son mariage n'avait point été exempte de révoltes; elle les avait comprimées avec une volonté forte, par le parti pris du devoir, par une rigide observation des pratiques religieuses. Elle s'était tracé ainsi un chemin dont elle ne voulait pas dévier. Elle n'eût point aimé qu'on la crût dévote, et elle l'était plus qu'elle ne le pensait. Il y avait en elle des élans de sensibilité et de vraie jeunesse qu'elle se reprochait vite. Le bonheur dans l'amour lui eût semblé coupable, tant l'austérité de la règle avait pris d'empire sur son âme. Elle savait qu'elle avait été belle, qu'elle l'était encore, et n'ignorait

pas le charme et la séduction de toute sa personne. Elle en était heureuse et s'en affligeait. C'était un perpétuel combat entre un très-vif désir de plaire et la crainte de faillir en y cédant. De là l'expression singulière de sa physionomie qui passait rapidement de l'animation à la froideur, ces yeux qui se baissaient, parce qu'ils tremblaient de se trahir, et ce sourire qui n'osait s'achever sur ses lèvres. Elle était instruite et causait volontiers. Sa réputation la protégeait dans le monde, et elle y jouissait d'innocents triomphes. On avait redouté de la trouver prude, et on s'étonnait de la trouver aimable. Elle était à la fois entourée de respect et de prévenances. Elle eût, par suite, été désolée qu'on remarquât l'assiduité de Lucien auprès d'elle. A son insu, elle tenait autant à sa réputation qu'à sa vertu. Les visites de Lucien avaient pour elle l'attrait du fruit défendu ; elle ne s'en effrayait pas trop, car il ne lui avait jamais dit qu'il l'aimât. C'est devant ce mot qu'elle eût reculé. Il le lui faisait bien voir, mais elle ne s'en offensait que par intervalles, par réflexion, pour ainsi dire. Alors elle devenait de glace, puis, en voyant qu'elle l'attristait, elle le consolait par

un regard ou par une parole. Ce manége du cœur, les remords qui l'escortaient, lui apportaient de vives sensations de plaisir. Quant à Lucien, il avait pour madame Dovray un amour plein de curiosité et de trouble ; il l'étudiait en même temps. Quand elle lui parlait avec conviction des joies calmes, mais pures, que la religion peut donner, il désespérait d'être jamais aimé d'elle ; puis, quand elle se taisait et qu'elle levait sur lui avec une sorte de malice, et comme pour juger de l'effet de son sermon, ses grands yeux veloutés, il se reprenait à espérer. Ce qu'il ne s'expliquait point, c'était l'élégance extrême de cette femme si sévère. Madame Dovray était toujours chaussée de bas de soie à jour et de souliers à cothurnes, dont les rubans s'enroulaient autour de la jambe. Elle avait un pied d'enfant, qu'elle mettait souvent en évidence sur un coussin — peut-être par distraction. Elle n'était jamais décolletée, mais ne portait point de robes montantes. Un fichu et des manches de mousseline permettaient d'entrevoir ses épaules et ses bras. Elle ne voyait en cela qu'une recherche de toilette, et cependant elle rougissait si le regard de Lucien l'admirait trop

longtemps. Lucien était indécis. L'affection que madame Dovray pouvait avoir pour lui tenait surtout aux plaisirs qu'elle y goûtait et à la sécurité avec laquelle elle croyait s'y livrer. La moindre exigence, la moindre attaque détruiraient cette sécurité. Son amie—il l'appelait quelquefois ainsi — ne verrait plus, sous ces fleurs de la passion qu'elle cueillait sans alarme, qu'un précipice ouvert devant elle. Tous les scrupules de sa conscience timorée, que le bien-être n'engourdirait plus, se déchaîneraient contre Lucien : elle se ferait un crime du penchant dont elle ne s'était point gardée jusque-là ; elle songerait à l'en punir, à se punir elle-même; elle s'éloignerait de lui par repentir, par ressentiment peut-être, car elle lui en voudrait de l'avoir brusquement arrachée à une situation délicieuse pour elle. En un mot, elle ne l'aimait point encore assez pour qu'il pût rien lui demander.

Un jour qu'elle était au coin du feu, étendue sur une chaise longue, un peu malade, Lucien lui dit qu'il désirerait vivre auprès d'elle pour la soigner si elle souffrait, pour adoucir ses chagrins si elle en avait.

« Cette existence-là, fit-elle, vous fatiguerait bientôt.

— Vous ne le pensez pas. »

Il lui prit la main; elle la retira assez vivement.

« Oh! » dit Lucien.

Alors elle la lui rendit, mais lentement, à regret. Et comme Lucien la remerciait :

« Ne me remerciez pas, dit-elle. Cela devait être, sans doute; ne m'y faites point réfléchir. »

Cette légère faveur, qui désormais lui était acquise, parut très-grande à Lucien. Il résolut de s'en contenter. Il se dit qu'il y aurait de la générosité à ne point tourmenter une femme qui commençait à l'aimer. Sans qu'il se l'avouât, c'était de la prudence; au fond, il eût craint, en agissant autrement, de ne rien obtenir. Il était d'ailleurs sous le charme de cette lutte tendre et coquette qui tenait en éveil son cœur, son imagination et ses sens. Il ne s'inquiétait pas de ce que cela pourrait devenir un jour. Il avait l'impatience, non de posséder madame Dovray, mais de la voir, de lui parler, de l'entendre. Les jours où il devait aller chez elle, il éprouvait longtemps à l'avance le

frisson de l'espoir et de l'attente. Une fois par semaine, le matin, madame Dovray allait à une séance de charité; elle passait, pour s'y rendre, devant la maison dont Lucien habitait le rez-de-chaussée, dans une rue écartée où l'herbe poussait entre les pavés. Quelques minutes avant le moment où elle venait, Lucien s'asseyait à sa fenêtre. Il la voyait de loin, s'avançant avec grâce, relevant le bas de sa robe. Le plus souvent, il n'y avait aucun bruit dans la rue, pas une voiture, quelques rares passants. Madame Dovray jetait à la dérobée à Lucien un regard et un sourire; à l'angle de la rue, elle se retournait. C'était là bien peu de chose, et cependant Lucien était heureux pour toute la journée.

L'hiver et le printemps s'écoulèrent. Lucien savait qu'au mois de juin madame Dovray irait à Penhoël, où la réclamaient des affaires d'intérêt, et de là à Paris, chez son oncle, l'amiral de Kérallec. Il n'y songeait pas. Les marins ne prévoient guère l'avenir; c'est là un des bénéfices de leur vie errante et agitée; pourvu que quelques jours encore les séparent d'un malheur ou d'un départ, ils croient au présent comme à une éternité qui

ne doit pas finir. Cependant le mois de juin arriva. Afin de s'éviter l'un à l'autre un chagrin, Lucien et madame Dovray affectèrent, la dernière fois qu'ils se virent, de traiter légèrement cette absence. Lucien aidait en riant madame Dovray à fermer ses caisses. Au moment de se dire adieu, leur fausse gaîté disparut; tous deux attendris, les mains enlacées, étaient debout sur le seuil du salon.

« Vous allez donc me quitter, Ursule! » dit Lucien.

C'était la première fois qu'il l'appelait par son prénom; elle en tressaillit tout entière. Lucien l'attira vers lui et la serra dans ses bras. Elle s'était abandonnée, mais soudain elle se dégagea avec force en s'écriant :

« Laissez-moi, monsieur, laissez-moi. Où en suis-je venue, mon Dieu! »

Lucien demeurait interdit, lorsqu'entra une amie de madame Dovray. Il n'eut plus qu'à saluer et à partir. Il était en proie à l'indignation et à la colère. C'était bien la peine de faire six mois la cour à cette femme pour aboutir à un tel résultat. Il n'avait que ce qu'il méritait. Pourquoi s'a-

dresser à elle ? Ces femmes qui mêlent sans cesse la dévotion à l'amour ne sont que des hypocrites de sentiment. Elle allait partir; elle était partie. Tant mieux! il recouvrerait sa liberté. Malgré cela, Brest lui devint bientôt insupportable. Il se souvenait trop qu'à tel endroit il avait vu Ursule, qu'à tel autre elle lui avait parlé. Le jour où elle avait l'habitude de passer sous ses fenêtres, il l'attendait encore. Il lui écrivit, car il ne se résignait plus à la pensée qu'elle pût être fâchée contre lui. Sa lettre resta sans réponse. Il ne prit alors conseil que de son orgueil et, s'imaginant que les plaisirs le distrairaient, il demanda et obtint la permission d'aller à Paris.

Quand il fut en voiture, il se rappela que la route traversait le village de Penhoël. Il apercevrait donc ce château où Ursule avait vécu dix ans près d'un mari âgé, sans aucune joie, presque sans espérance. Il songea à ce qu'elle lui avait dit de sa jeunesse. Elle n'avait jamais aimé; n'était-elle pas excusable d'avoir peur de l'amour? N'avait-il pas eu tort lui-même? Et, si cela était, pourquoi n'irait-il pas lui demander son pardon? Il s'accoutumait à cette idée lorsqu'il se dit que

madame Dovray ne le recevrait peut-être pas ; il ne voulait point s'exposer à cette nouvelle humiliation, et, quand la diligence s'arrêta à Penhoël, où il y avait un relai, il s'était déterminé à continuer son chemin.

Il se croyait si sûr de lui qu'il mit pied à terre pour se promener quelques instants. Mais, après après avoir vu atteler les chevaux, il fit soudain descendre ses bagages et s'installa dans l'auberge du village.

Il dîna à peine, s'habilla et se dirigea vers le château situé au delà de Penhoël, dans un parc qui était toute une forêt de grands arbres. En approchant, il se répétait qu'il était libre encore de changer d'avis et marchait toujours. Il distinguait parfaitement le château, son corps de logis, ses deux tourelles à clochetons. Une large avenue sablée le conduisit à la façade. Là, il s'adressa à un vieux serviteur et lui demanda si madame Dovray était visible ; cet homme lui répondit qu'elle l'était et le pria de le suivre. Madame Dovray lisait dans sa chambre. En entendant le nom de Lucien, elle fit un geste de joie et s'écria :

« Ah ! c'est bien bon à vous d'être venu ! »

Lucien dit alors à madame Dovray ce qu'il avait souffert, comment il n'avait pu résister au désir de la voir et, comme elle paraissait fâchée de ce qu'il allait à Paris, il ajouta en souriant :

« Voulez-vous me garder à Penhoël auprès de vous?

— Hélas, je ne le pourrais pas. A quel titre, et qu'en dirait-on ?

— Toujours le soin de votre réputation...

— Mais oui, » dit-elle naïvement.

Lucien sentit ses griefs se réveiller.

« Vous m'avez traité bien mal, lui dit-il, au moment de votre départ. »

Soit que ce souvenir fût pénible à madame Dovray, soit qu'elle fût mécontente du ton de Lucien, elle répliqua froidement :

— Pourquoi voulez-vous me faire manquer à mon devoir?

Ce simple mot exaspéra Lucien.

— Votre devoir, fit-il avec emportement, c'est de m'aimer quand je vous aime, puisque vous m'avez permis de vous aimer.

Elle ne se fâcha point de l'animation de Lucien et sonna.

— Apportez le thé, dit-elle au domestique.

Le thé venu, elle servit Lucien avec une sollicitude caressante.

— Allez-vous me bouder, dit-elle enfin, pour une heure que nous avons à être ensemble.

— A qui la faute si je suis ainsi?

— Mon ami, c'est à moi sans doute, puisque je ne comprends pas l'amour comme vous le comprenez. Jugez-moi avec indulgence. Je ne puis rompre avec les principes de toute ma vie. Je crois qu'une femme peut donner toute son âme, mais je ne saurais aller au delà. C'est une conviction fausse peut-être, je ne la raisonne pas; je lui obéis. Je me dis que ce serait mal, voilà tout. Pourquoi me faire souffrir? N'avons-nous pas été heureux cet hiver, ne pouvons-nous pas l'être encore?

Elle lui tendit sa main, que le jeune homme hésita à prendre et qu'il couvrit bientôt de baisers. Madame Dovray alla d'elle-même s'asseoir à côté de lui. Lucien la contempla avec bonheur et ne songea pas à abuser de la confiance qu'elle lui témoignait. Cependant, il était près de minuit. Lucien se leva.

— Que vais-je faire à Paris? dit-il en répondant à sa propre pensée.

— Revenez vite ici. Nous irons ensemble à Brest pour quelques jours.

— Cela est bien vrai, demanda Lucien.

— Je vous le promets.

Elle se pencha si près de lui qu'il se douta de la faveur qu'elle voulait lui accorder. Il effleura de ses lèvres le front et les cheveux de madame Dovray et sortit en répétant :

— A bientôt, n'est-ce pas?

Lucien reprit, livré aux sentiments les plus divers, le chemin du village; mais, en quittant la grande avenue du château, il se fit en lui une révolution subite :

— Je suis un niais, s'écria-t-il. Je n'aurais point dû partir.

Il revint sur ses pas. Dans quel but? Il l'ignorait. Il était ramené par un amer dépit et par une vague espérance; il craignait d'être vu et, jusqu'à ce qu'il fût devant le château, il se tint dans l'ombre. Il n'y avait plus de lumières au rez-de-chaussée; les fenêtres de madame Dovray étaient seules éclairées. A côté de ces fenêtres, il y en avait

trois autres entièrement ouvertes : c'étaient celles d'un salon qui précédait la chambre de madame Dovray et que Lucien se souvenait d'avoir traversé. La soirée ayant été fort belle, on avait oublié de les fermer. Comme Lucien les regardait, il aperçut au-dessous d'elles et couchée dans l'herbe une échelle de jardinier. Sans dessein précis, sans savoir ce qu'il ferait plus tard, il la dressa avec précaution contre la muraille. Elle atteignit juste aux fenêtres. Il mit le pied sur le premier échelon. Quoique le cœur lui battît avec force, il monta, enjamba l'appui de la fenêtre et pénétra dans le salon. Là, il demeura en suspens. Il n'était plus, en effet, qu'à quelques pas de la porte de madame Dovray; il se dit qu'il était trop avancé pour reculer et fit ces quelques pas. Tout à coup, une pensée l'effraya, car il pressentit pour son entreprise non plus un dénoûment plus ou moins grave, mais le ridicule : il pouvait y avoir un verrou que madame Dovray aurait poussé. Il serait contraint de se retirer avec la honte de sa démarche presque déloyale, et à jamais perdu dans l'esprit d'Ursule. Son angoisse fut si vive qu'il voulut y échapper à tout prix. Il posa la

main sur le bouton et le tourna brusquement. La porte s'ouvrit. Au bruit qu'elle fit, madame Dovray, qui était assise, la tête dans ses mains, se leva à demi, mais sans trop d'effroi.

« C'est vous, dit-elle, c'est vous! comment êtes-vous là?

— Ursule, pardonnez-moi, répondit timidement Lucien, ce n'est pas sans peine que j'y suis. »

Il lui raconta ce qu'il avait fait.

« Quelle imprudence! Vous allez partir.

— Pourquoi! demanda-t-il avec prière. Personne ne me sait ici; vous me renverrez à la fin de la nuit. Ce ne sera pas long : le jour vient à trois heures. Vous savez bien, d'ailleurs, que je vous obéirai et que vous n'avez rien à redouter de moi.

— Restez donc, dit Ursule, puisque je n'ai pas le courage de vous renvoyer tout de suite. »

Ils causèrent longuement, à voix basse. Jamais ils n'avaient été si heureux. Ils jouissaient comme des enfants de cette entrevue mystérieuse. Tous deux revenaient sur leur passé, sur les joies qu'ils avaient eues, sur le chagrin de leur séparation. A la fin, ils s'attristèrent.

« Oui, je vous verrai quelques heures à mon retour de Paris, disait Lucien. Mais après? Une fois à Brest, il est probable que je serai promptement embarqué. Je partirai peut-être pour des années; je ne puis être toujours à terre. Il est même rare qu'on y soit aussi longtemps.

— Non, vous ne partirez pas, répondait Ursule, nous ne nous quitterons plus. »

Par degrés aussi, ils s'enivraient de leurs émotions partagées, du calme et du silence de cette belle nuit, de l'odeur des plantes et des fleurs que la brise leur apportait.

« Ursule, dit soudain Lucien en l'entourant de ses bras, je ne puis vivre ainsi près de vous. Il faut que vous m'aimiez, il faut que vous soyez à moi.

— Oh! dit-elle en palpitant, ce n'est point là ce que vous m'aviez promis.

— Non, reprit Lucien ; mais je vous aime avec passion. Vous m'aimez vous-même.

— Lucien, fit-elle encore, ayez pitié de moi; je vous en supplie, épargnez-moi !

— Hé bien, non, cela ne peut être, cela ne sera pas. »

Elle se débattit, mais en vain.

« Ah! dit-elle alors avec un accent de colère et de douleur, laissez-moi, vous me faites mal. »

Lucien ne la retint plus.

« Vous avez raison, dit-il, et j'ai tort de violenter une femme. Vous ne m'aimez pas.

— Oh! si, je vous aime, murmura-t-elle; mais je souffre beaucoup. »

Son visage était pâle et bouleversé, sa respiration haletante. Elle se soutenait à peine et tomba dans un fauteuil.

« Mon amie, lui dit Lucien, vous le voyez, je n'ai point voulu prolonger une lutte humiliante pour nous deux. Je ne saurais point vouloir d'une triste victoire. Quand je serai parti, ne vous moquez pas de moi. Mon bonheur, le vôtre peut-être, n'ont dépendu que de vous seule. »

Les premières clartés de l'aube blanchissaient la cime des arbres et la pendule sonna trois heures.

Madame Dovray, qui n'avait point répondu à Lucien, l'accompagna jusqu'au salon et lui laissa redescendre à moitié l'échelle.

« Lucien, fit-elle, j'ai quelque chose à vous dire, remontez. »

Quand il fut à sa portée, elle lui saisit la tête dans ses deux mains et l'embrassa à plusieurs reprises avec une folle et rapide tendresse.

« Maintenant, ingrat, dit-elle, vous ne prétendrez plus que je ne vous aime pas. »

Et elle s'enfuit, en courant dans sa chambre.

II

Quelques mois plus tard, le bruit se répandit à Brest que madame Dovray avait été fort souffrante pendant son voyage à Paris, et que les médecins lui avaient ordonné de vivre dans le midi. Elle était, disait-on, à Nice ou à Hyères. Quant aux camarades de Lucien, ils apprirent qu'il avait changé de port et s'était fait attacher à Toulon. En réalité, madame Dovray habitait au cap Brun, près de Toulon, une jolie villa, bâtie sur une colline toute boisée de sapins et de chênes-liéges, et que baignaient les flots bleus de la Mé-

diterranée. A cinq cents pas de cette villa se cachait, dans l'épaisseur du bois une très-petite bastide, qui n'avait d'autre enclos qu'une haie de lauriers-roses et de vignes sauvages. C'était là que, son service terminé, Lucien revenait chaque soir. Ursule et lui, après s'être retrouvés à Paris — madame Dovray l'y avait rejoint — s'étaient choisi cette oasis lointaine pour y abriter leurs amours. Madame Dovray ne connaissait personne en Provence, et Lucien, qui n'avait jamais navigué que dans l'Océan et qui, dans ses rares séjours en France, était resté à Brest, n'avait aucun camarade à Toulon.

Ils vécurent une année entière dans une continuelle ivresse et sans presque avoir conscience de la durée du temps. Madame Dovray était une femme trop supérieure pour se laisser aller à des remords ou à des regrets. Elle n'avait point accepté par surprise sa nouvelle existence. Elle avait pensé qu'elle pourrait rendre Lucien heureux, et elle jouissait de son propre bonheur de toute l'énergie qu'elle avait mise à le retarder et à le combattre. Désormais, il n'y avait plus place en son âme pour les luttes de la passion et du

devoir. La passion avait triomphé, mais elle empruntait à la vie jusque-là si chaste et si pure de madame Dovray un mélange de fougue et de retenue qui la faisait tour à tour plus touchante ou plus vive. Aussi Lucien adorait Ursule. Quelle femme aurait eu sa tendresse profonde, sa grâce exquise, son esprit fin et naturel? Il n'était point jusqu'aux recherches de luxe dont elle s'entourait qui ne la lui fissent chérir davantage. Il aimait avec plus de désir cette femme encore si jeune au delà de ses trente ans, et dont une parfaite élégance mettait en relief la séduisante beauté. Lucien n'était plus d'âge à se lasser d'aimer la même femme. Il y a un moment dans la seconde jeunesse où l'homme ne sacrifie plus à l'incertitude d'une liaison nouvelle la femme dont le cœur et les sens lui appartiennent. Il sait cette double possession si rare, qu'il n'abandonne point la réalité pour le mirage d'un bonheur plus grand. Le poste de Lucien à terre lui permettait de ne point embarquer. Il s'en applaudissait, car il songeait parfois à épouser madame Dovray. Jusqu'alors il n'avait jamais entre eux été question de mariage. Peut-être la légère différence d'âge

qui les séparait en avait-elle été cause. Peut-être, aussi Lucien, orgueilleux comme le sont les amants, avait-il voulu ne s'engager par aucune promesse et ne devoir son triomphe qu'à lui-même. Ursule n'avait jamais abordé ce sujet avec lui. Elle s'était refusée et donnée sans réserves. Cependant, Lucien ne se déclarait pas; il se sentait tellement heureux qu'il hésitait à changer les conditions de son bonheur.

Un jour qu'il retournait au cap Brun, il s'arrêta par hasard devant un magasin de photographies. Parmi les sujets exposés, il y en eut un qui attira bientôt toute son attention. C'était un brick à la voile, en mer. On eût pu le croire en plein Océan, car d'aucun côté on n'apercevait le rivage. Le ciel était bas et gris ; la mer avec des reflets d'acier, immobile et sombre. Aucun souffle de brise ne gonflait les voiles ; elles pendaient inertes le long des mâts. Ce petit bâtiment semblait perdu dans l'immensité. Ce n'était là toutefois que le calme précurseur de la tempête. On devinait que ce brick allait s'élever sur la lame et lutter contre l'ouragan. C'était précisément par une orageuse après-midi du mois d'août que Lucien le regardait. Sou-

dain le souvenir de sa carrière se présenta à lui avec un attrait singulier : il se revit sur la *Brillante*, à ses premières années de navigation, dans les solitudes de l'océan Pacifique ; il se rappela ses longues heures de quart, pleines d'aspirations vers l'avenir. Il eut à la fois le désir et le regret des rêves qui le berçaient alors. A la fin, il haussa les épaules en se disant :

« Eh bien ! qu'est-ce qui me prend ? Mais je suis cent fois plus heureux maintenant. »

Quelques jours après, il rencontra un de ses camarades qu'il n'avait pas vu depuis fort longtemps. Paul Servet avait été son ami intime ; par suite de circonstances assez rares dans la marine, ils avaient été embarqués ensemble près de sept ans. Ce fut avec une véritable émotion qu'ils s'embrassèrent. Servet revenait en ce moment, pour la seconde fois, des mers du Sud ; il y avait fait son premier voyage avec Lucien.

Servet raconta sa campagne à son ami, et celui-ci écouta avec un intérêt presque nouveau pour lui le récit des situations critiques où la frégate de Paul s'était parfois trouvée.

« Et toi, qu'as-tu fait ? lui demanda Paul.

— Depuis mon dernier voyage à Terre-Neuve, il y a deux ans, je n'ai pas navigué.

— Ah ! fit Paul, si tu es depuis si longtemps à terre, toi qui aimais tant la marine, il doit y avoir là-dessous un secret de cœur.

— Peut-être, répondit Lucien en souriant.

— Et tu es heureux ?

— Autant que je puis l'être.

— Tout est pour le mieux alors. »

Paul Servet avait trente-deux ans. Il était de ces marins que les hasards de leur métier tiennent toujours éloignés du monde. Ni le cœur ni l'imagination ne vieillissent en eux; ils ont l'âme passionnée, mais cette passion s'exerce dans le vide. Leur existence, qui les change sans cesse de place, est faite de paresse intelligente et d'énergie virile à l'heure du danger. Cette heure passée, ils retombent dans l'espèce de repos contemplatif qui leur est habituel; ils rêvent beaucoup et n'agissent point; ce n'est pas leur faute : ils n'ont que le temps d'ébaucher, jamais de conclure. Aussi contractent-ils, à la longue, une grande défiance de la vie et d'eux-mêmes. Ils ont des élans d'affection qu'ils refoulent avec soin. Ils craignent, à tort,

de ne point savoir se faire aimer; cependant ils se résignent et ne s'aigrissent pas ; ils se consolent en se disant, ce qui est vrai, que l'occasion seule d'être heureux leur a manqué. Paul n'enviait le bonheur de Lucien qu'en regrettant de ne point être aimé aussi lui-même.

Lucien parlait si souvent de Paul, que madame Dovray lui dit un jour :

« Puisque vous l'aimez à ce point, pourquoi ne l'amenez-vous pas?

— Vous y consentiriez? fit Lucien joyeux.

— Cher ami, répondit Ursule, crois-tu donc que je veuille te priver de tes amis? »

Servet plut à madame Dovray par la fraîcheur de ses impressions, par sa droiture d'esprit et de cœur. D'ailleurs, elle déploya pour lui beaucoup d'amabilité. Elle voulait qu'il fût confiant avec elle. N'apprendrait-elle pas par lui tout le côté maritime de la vie de Lucien, que Lucien disait avoir oublié, et dont elle redoutait parfois qu'il ne conservât un souvenir trop vif? Elle provoquait, par ses questions, par sa curiosité, les épanchements des deux amis. Souvent elle réussissait au delà de ses désirs. Paul et Lucien s'exaltaient en

parlant de cette vie agitée et mélancolique du marin, toujours suspendue entre un regret et une espérance, et empreinte, par cela même, du charme tout-puissant de l'imprévu et de l'inconnu.

« Vous aimez donc bien la mer? disait-elle alors à Servet.

— Oui, » répondait-il.

Elle le demandait aussi à Lucien.

« Moi, répondait Lucien en la regardant avec tendresse, je l'aimais autrefois. »

Ursule n'était qu'à demi rassurée, et elle apprit avec plaisir que Servet partait en congé. Elle lui attribuait les distractions de Lucien, ses involontaires tristesses. Depuis qu'il l'avait revu, Lucien n'était plus le même. Autrefois, il n'était épris que d'elle, de son amour, de sa beauté; à présent, il l'était des tempêtes de l'Océan, de ses dangers, de ses belles nuits étoilées. Devenait-il ambitieux? N'était-ce pas plutôt que ce service à terre lui pesait? De toute façon, elle était menacée et avait hâte, pour savoir la vérité, de se retrouver seule avec Lucien : au bout de quelques jours, elle se moqua de ses frayeurs. Lucien lui était revenu tout entier; il semblait que, lui aussi, eût

prévu quelque danger pour son bonheur et s'efforçât de le conjurer.

Un très-petit incident devait leur montrer à tous deux que leurs alarmes étaient fondées.

Chaque soir, en quittant Toulon, Lucien s'arrêtait devant la photographie du brick en pleine mer. Il avait envie de l'acheter et hésitait sans se rendre compte de cette hésitation. Enfin, un jour, il s'y décida et emporta le petit tableau avec un réel plaisir; puis il alla chez Ursule. La nuit était si belle que madame Dovray, lorsque Lucien fut au moment de se retirer, voulut le reconduire chez lui. En entrant, le premier objet qui frappa sa vue fut le brick; elle le regarda longtemps.

« Qu'est-ce cela? dit-elle.

— C'est la photographie dont je vous ai parlé, répondit Lucien; elle est saisissante de réalité. »

Il n'y avait rien que de très-simple dans ce qu'il disait, et cependant il rougit. Ursule l'examina avec surprise, puis avec soupçon; elle ne dit rien, mais ne voulut point qu'il la ramenât à sa villa.

A partir de cette soirée, Ursule et Lucien firent un retour sur eux-mêmes. Ce qui leur arrivait

leur paraissait si étrange qu'ils se refusaient à y croire. Lucien ne pouvait plus se dissimuler qu'il regrettait la marine ; mais il se demandait s'il la regrettait au point de préférer la vie qu'elle lui avait donnée au bonheur dont il jouissait. C'eût été de la folie, et il rejettait cette idée loin de lui. Madame Dovray s'étonnait comme Lucien, mais avec plus de tristesse et de découragement ; elle constatait que son amour n'était plus pour Lucien le rêve unique de sa vie. Éclairée par une sorte de seconde vue, elle songeait que, si l'amour peut occuper toute la vie d'une femme, il ne remplit que passagèrement le cœur de l'homme, et qu'il faut à ce dernier les continuelles émotions du grand combat de la vie auquel l'ont préparé et l'appellent son éducation, ses goûts, l'activité même de son génie ; elle se souvenait de la fable du Tasse, lorsque Renaud, qui s'est endormi dans les jardins d'Armide, se réveille et tressaille au bruit d'une armure. Mais elle n'était point Armide, et la poésie est folle. Hélas ! la folie de la poésie n'est, le plus souvent, que la réalité de la vie revêtue, telle que l'imagination la conçoit, de couleurs plus riantes ou plus sombres. Que faire ?

Tous les deux se posaient cette question ; ils se répondirent de la même façon : ne point troubler leurs félicités par de dangereux regrets ou par des craintes chimériques. Ils résolurent de s'aimer plus encore que par le passé, et de triompher par la généreuse énergie de leurs âmes de la naissante fatalité qui les écartait l'un de l'autre ; ils ne se confièrent pas leurs inquiétudes, ne se firent pas de reproches. Ils se virent en face d'un commun péril et s'unirent plus étroitement contre lui ; il y eut dès lors dans leurs relations quelque chose de plus intime et de plus touchant ; ils se savaient mutuellement gré de leurs efforts et en étaient déjà récompensés. Leur affection, que des causes puériles — ils se plaisaient à les juger telles — avaient seule compromise, se retrempait par le dévoûment, bien qu'avec moins d'illusions peut-être, aux sources salutaires de la volonté et du devoir. Ce n'était plus l'élan spontané de leurs deux cœurs l'un vers l'autre ; mais ce sentiment d'une trame plus forte et plus durable qui naît du sacrifice accompli et qui lui survit. Ils étaient fiers de se mieux appartenir depuis qu'ils avaient souffert l'un par l'autre.

La sérénité de leurs beaux jours était revenue, lorsque Servet arriva de congé. Il frappa à l'improviste à la villa du cap Brun par un soir du mois de novembre. Son apparition glaça en quelque sorte Ursule et Lucien, et ils eurent besoin de se contraindre pour ne pas le recevoir avec froideur.

Paul était à la fois heureux de les revoir et préoccupé.

« Ah! mon cher Lucien, fit-il, je n'ai pas de chance, je n'en aurai jamais. Aussitôt pris, aussitôt pendu.

— Que veux-tu dire?

— Je veux dire que j'ai remis mon congé ce matin et que deux heures après j'ai été embarqué sur le *Jupiter*, qui va en Chine. Une absence de trois ans, et pourtant... Il s'arrêta, — Et pourtant, reprit-il, j'aurais voulu ne plus m'éloigner. »

Ursule regarda Lucien. Lui, qui ne partait point et qui avait tant de motifs de vouloir rester, n'avait-il point en secret désiré partir?

L'armement du *Jupiter*, que l'on poussait avec activité, fut une distraction pour Servet. En fou-

lant les planches d'un navire il redevint marin, et oublia sa tristesse du premier jour. D'ailleurs cette campagne de Chine offrait des perspectives favorables à son ambition. Le *Jupiter*, une fois à sa destination, devait servir de bâtiment-hôpital. Alors ses officiers pourraient obtenir des commandements de canonnières ou combattraient à terre. Le navire lui-même séduisait Paul; le *Jupiter* était le dernier vaisseau à voiles. Servet était entré d'assez bonne heure dans la marine pour aimer la navigation à voile et pour la regretter. Avec la vapeur, en effet, le métier a commencé pour l'officier de mer; l'art et la poésie ont disparu. La lutte intelligente contre le vent et les écueils a cessé. Sans vouloir retourner en arrière, sans méconnaître les avantages de la vapeur, Servet songeait avec joie qu'il guiderait encore à travers l'Océan la marche ailée, gracieuse, presque animée du navire d'autrefois, et il s'intéressait de plus en plus au progrès de l'armement. Lucien, qui passait chaque jour une heure avec son ami, s'y intéressait également, mais avec mélancolie. C'était sur le *Jupiter* que, quatre ans auparavant, il était revenu de Crimée. Il retrouvait à

bord mille souvenirs de cette époque de sa vie où les devoirs et les bonheurs d'aucune affection n'enchaînaient sa jeunesse, il revoyait, le cœur troublé, tous ces matelots aux physionomies rudes et bonnes dont il ne serait plus le compagnon de fatigues et de dangers. Ces mâts, ces agrès, ces voiles que l'on enverguait s'inclineraient bientôt sous la brise, mais ce ne serait plus à sa voix qu'ils obéiraient. Il enviait Paul et, par une contradiction bizarre, il eût voulu le voir attristé de ce prochain départ.

« Tu t'es vite consolé, lui dit-il un jour, du chagrin que tu avais à ton arrivée.

— Ah! fit Paul, c'est qu'avec du courage et de la patience tout s'arrangera pour le mieux. »

Il raconta à Lucien que, pendant son congé, il avait vu, dans une famille amie de la sienne, une belle jeune fille de dix-huit ans, qu'il l'avait aimée, et que, lorsqu'on l'avait si soudainement embarqué sur le *Jupiter*, il allait demander sa main. Il avait d'abord craint que cette campagne lointaine ne fût un obstacle à ses espérances, mais une lettre de sa mère l'avait rassuré, et ce mariage, dans lequel il plaçait désormais le bon-

heur de sa vie, s'accomplirait à son retour.

Au moment où il faisait ces confidences à Lucien, la rade de Toulon présentait un admirable coup d'œil. Un brillant soleil, quoique l'on fût en hiver, se couchait dans des nuages de pourpre et dorait de ses derniers rayons les bâtiments à l'ancre. Le profil des hautes mâtures élégantes et correctes se découpait sur un ciel pur. Les embarcations se croisaient en tous sens, et le bruit des travaux de l'arsenal se faisait entendre dans le lointain. Le pont du *Jupiter*, traversé par les matelots, encombré d'objets de toutes sortes, car le départ était fixé au surlendemain, offrait un spectacle remuant et pittoresque. La vie était partout sévère ou joyeuse. Il y avait dans l'air la respiration et le bourdonnement d'une armée et d'un port. Tout à coup, à un signal du vaisseau amiral, des coups de feu retentirent à bord de chaque navire, et le pavillon que l'on saluait ainsi descendit sur le pont. Le soleil disparaissait alors dans les flots. Le silence se fit, et la nuit commença transparente et calme.

« Paul, dit Lucien en lui serrant le bras, je voudrais partir avec toi.

— Toi! s'écria Paul, toi, tu voudrais partir? N'es-tu donc pas heureux?

— Écoute : si, pour rester auprès de la femme que tu aimerais, il te fallait renoncer à ta carrière, y consentirais-tu? Regarde dans ton passé. interroge ton avenir et réponds-moi. »

Servet réfléchissait et ne répondait pas.

« Tu hésiterais au moins? ajouta Lucien.

— Oui, dit enfin Servet.

— Eh bien! reprit Lucien, voilà où j'en suis. J'aime et je suis aimé; mais telles sont les conditions de cet amour, que je dois dire adieu à tout jamais à la marine, à la mer. Tiens, je me fais honte. Mais ce bonheur, que tu crois si grand, il me semble parfois que je le paye trop cher. »

Ce fut, pendant quelques instants, de la part de Lucien, une plainte amère et désolée. Il maudissait la prison qu'il s'était donnée, les liens qu'il s'était forgés. Il avait soif de voyages et d'aventures. L'immobilité de sa vie l'étouffait. Il dit à Servet, avec des paroles ardentes, emportées, ce que jusque-là il avait à peine osé s'avouer à lui-même: ses regrets, ses rébellions dissimulées, ses désirs qu'il avait refoulés dans son âme se firent

jour avec une sauvage violence. Lui-même, en parlant, ne comprenait pas qu'un tel orage eût pu s'amasser en lui.

« Ah! vois-tu, dit-il en terminant, les deux biens suprêmes de la vie sont l'amour et la liberté. Eh bien! je préfère la liberté à l'amour, et je suis esclave. »

Il était pâle et tremblant.

« Ah! mon pauvre ami, je te plains, dit Servet! mais elle aussi, je la plains, elle surtout.

— Oui, tu vas me dire ce qu'elle me dirait elle-même: que je suis un égoïste et que je ne sais pas aimer. Est-ce ma faute, après tout, si je suis ainsi? Et, puisque je souffre, ne suis-je pas autant à plaindre qu'à blâmer?

— Mais, dit Paul, tout pourrait se concilier. Tu es libre, elle l'est aussi; pourquoi ne l'épouses-tu pas? »

Lucien partit en méditant ces derniers mots de son ami.

Pourquoi, en effet, n'épouserait-il pas madame Dovray? Aux yeux du monde, ce mariage n'aurait rien que de très-naturel. Ni Ursule ni lui n'étaient hors la loi. On ignorait leur liaison. Ils se seraient

rencontrés dans le Midi, et les circonstances auraient tout fait. Il y avait trois mois, n'était-il point résolu à se marier? Les mêmes raisons subsistaient; non-seulement Lucien assurait ainsi son bonheur, mais il se ménageait encore cette indépendance relative qu'il voulait recouvrer à tout prix. Ce qui n'est pas permis à un amant devient possible pour un mari. Désormais, il pourrait quitter Ursule, puisqu'il serait certain de la retrouver. Tout en marchant, il souriait à ces perspectives de l'hymen, heureuses et calmes, où la passion n'a plus d'orages, où les amants, arrivés au port, se reposent avec une indulgence, avec une confiance mutuelles dans une sécurité délicieuse. Toutefois, à mesure qu'il approchait du cap Brun, ses hésitations le reprenaient; sa conscience parlait plus haut que ses rêves d'une tranquille poésie. Il ne se cachait pas que, s'il proposait à madame Dovray de l'épouser, c'était surtout pour avoir le droit de s'éloigner d'elle. N'en aurait-elle pas quelque soupçon? En entrant chez Ursule, toute sa timidité l'avait ressaisi, et il usa de cette horrible dissimulation à laquelle on est contraint vis-à-vis de la femme

que l'on a aimée, que l'on aime moins. On voit en elle un maître dont on voudrait secouer le joug et que l'on craint pourtant d'affliger. Pendant le dîner, il fut tendre et prévenant, mais ne se décida point à parler.

Madame Dovray lui en fournit l'occasion.

« Votre ami Servet, dit-elle, part-il enfin avec moins de regrets? »

Lucien profita de cette question pour raconter les confidences que Paul lui avait faites, et pour approuver le parti qu'il adoptait comme le plus simple et le meilleur, lorsqu'on aimait et qu'on était marin.

Madame Dovray l'écouta froidement. En se levant de table, il lui prit la main, la conduisit dans le salon et s'assit auprès d'elle, sur le canapé. Alors il s'enhardit :

« Pourquoi, dit-il, ne ferions-nous pas comme eux? Ne pourrions-nous rester amants et nous marier?

— Nous marier! dit-elle en tressaillant.

— Oui, fit Lucien.

— Dans les mêmes conditions qu'eux, n'est-ce pas? Après ou avant une campagne de Chine? »

Lucien se sentit deviné et ne répondit pas.

« Non, Lucien, reprit-elle avec une véhémence contenue, je ne vous épouserai point ainsi. Quand vous voudrez votre liberté, je vous la rendrai ; mais mon bonheur a été si grand, que je ne veux point en sacrifier une partie pour sauver le reste. Ce que vous me proposez n'est digne ni de vous ni de moi. »

Ils ne s'adressèrent plus une parole. Ursule était profondément blessée. L'amour est tout dans la vie des femmes. Aussi, pour elles, le désenchantement vient-il tôt ou tard. Elles se figurent la passion infinie et maintenant toujours ceux qu'elle étreint à de sublimes hauteurs. Quand la réalité surgit, quand elles s'aperçoivent que l'homme qu'elles ont choisi demeure plus ou moins attaché à la terre, elles souffrent autant dans leur croyance que dans leur affection. Elles ne se disent pas que souvent elles ont exposé leur bonheur par leur faute. En désirant, en effet, au delà du possible, en s'indignant qu'on n'ait pas au même degré qu'elles la soif de l'idéal, les femmes sont à la fois orgueilleuses et coupables, car elles doutent de leur amant et ne doutent pas d'elles-mêmes.

Ursule s'exagérait son malheur. Sa douleur était muette et sans larmes, mais les frissons de son corps, la contraction de ses traits, la flamme de son regard accusaient Lucien. Elle n'eût parlé que pour l'accabler et non pour implorer sa pitié. Un autre sentiment, celui d'une sourde colère, agitait Lucien. L'effort qu'il avait tenté, non pour rompre ses chaînes, mais pour en alléger le poids, avait été vain. Il se disait qu'Ursule agissait avec cruauté; il s'élevait intérieurement contre cette tyrannie d'un amour qui brisait sa carrière. Il rentra chez lui, souffrant, presque malade. Il eût eu besoin de respirer les grandes brises de l'Océan, de recevoir l'écume des lames, d'être secoué par le roulis d'un navire, de même qu'il fallait à son âme rassasiée de bonheur, de nouveaux et plus vastes horizons. Il passa machinalement la journée du lendemain; il avait appris que le départ du *Jupiter* avait été avancé et aurait lieu le soir même. Comme cela arrive lorsqu'on désire le plus être libre, il fut retenu fort tard par son service. Il se hâta d'aller sur le quai où il voulait s'embarquer pour se rendre au *Jupiter* et dire un dernier adieu à son ami; il trouva au quai

une embarcation du vaisseau. Le patron lui dit que le canot était aux ordres des officiers, qu'il devait pousser à huit heures, et qu'aussitôt son retour à bord, le *Jupiter* partirait; d'ailleurs, Servet était descendu à terre. On était au mois de janvier, à la nuit; le ciel était noir et la pluie tombait. Les fanaux de la darse se reflétaient dans l'eau et le vent gémissait aux angles des rues. Lucien se mit à l'abri sous l'auvent d'une boutique et attendit; à huit heures moins un quart, Paul parut. Il aperçut Lucien et marcha à lui.

« Ah ! mon ami, dit-il, je suis mortellement triste. Quelle terrible chose qu'un pareil voyage ! Quand je songe que je quitte volontairement une femme que j'aime et que je remets à trois ans le bonheur dont je pourrais jouir à l'instant. Trois ans ! C'est là une éternité dont on ne sait si on verra la fin et, quand on la voit, que de changements ! Ah ! nous autres marins, nous n'avons pas de cœur; nous ne sommes que des égoïstes. Cela se trahit dans les moindres détails avec une horrible naïveté. Je reviens du café. Il était bruyant comme à l'ordinaire. J'ai dit adieu à quelques-uns

de nos camarades. Ils m'ont tendu négligemment la main, comme je l'ai souvent tendue moi-même à ceux qui partaient, puis ils se sont remis à jouer. Tu restes, toi. Ah ! je voudrais être à ta place. Ne m'as-tu pas dit, ces derniers jours, que tu étais parfois tenté de maudire ton bonheur. N'en fais rien ; chéris-le, au contraire. Lorsque tu doutes, répète-toi que tu es un insensé. Aie le courage d'être heureux. »

Cet énergique marin avait des larmes dans les yeux. Huit heures sonnèrent. Il embrassa son ami et sauta dans le canot, qui s'éloigna.

Lucien revint lentement chez madame Dovray, la salua d'un geste et s'accouda à une fenêtre qui donnait sur le goulet. Il calculait que le temps qu'il avait mis à faire la route avait dû suffire au *Jupiter* pour appareiller et sortir de la rade. Bientôt, en effet, il vit une masse noire se dessiner et glisser dans l'obscurité. Il entendit vaguement la voix de l'officier de quart. Les flancs de cette masse noire se ceignaient d'une ligne d'écume; puis le navire s'effaça et disparut. Alors Lucien referma la fenêtre.

« Pauvre Paul ! » dit-il. Et il embrassa ma-

dame Dovray avec plus d'effusion qu'il ne l'avait fait depuis longtemps.

Il avait passé deux jours en proie à cette insouciante apathie qui suit les vives secousses, lorsque le major-général le fit appeler. Le major-général était le contre-amiral Nervins, avec lequel il avait autrefois navigué.

« Mon ami, lui dit l'amiral, je suis nommé au commandement de la division navale de l'Indo-Chine. Voulez-vous venir avec moi comme aide de camp. »

Lucien, pris au dépourvu, ne put que balbutier.

« Je comprends que vous ayez à réfléchir, continua l'amiral. Une campagne de trois ans est toujours une chose grave. Je vous donne jusqu'à demain matin. »

Lucien fut livré aux plus cruelles indécisions. Jamais plus belle occasion ne se présenterait à lui. Il entrevoyait tout un brillant avenir, des combats, un grade peut-être; là-bas il rejoignait Paul. Mais, en même temps, il songeait à Ursule. Tel était donc le prix dont il payerait son amour. Avait-il le droit de l'abandonner? Il se répondait

qu'il ne l'abandonnait pas, qu'il partait seulement et que, lui parti, elle reprendrait sa place dans le monde. D'ailleurs, pourquoi hésiter ? Ne la rendrait-il pas plus malheureuse en restant? Saurait-il, auprès d'elle, se défendre des mille regrets qui viendraient l'assaillir? Elle verrait ces regrets et n'en souffrirait que davantage. Il se disait aussi qu'il y a des cas où il faut frapper sans pitié. La pitié qu'engendre la faiblesse du cœur n'épargne la victime que pour lui réserver de prochaines souffrances, plus aiguës que les premières. Lucien conclut à cette rupture qu'il jugeait fatale et nécessaire, et quand il retourna au cap Brun, il pressa le pas comme s'il eût voulu en hâter le moment.

Pourtant, un mélancolique regret s'empara de lui. Que de fois il avait fait cette même route avec la joie dans le cœur! Il est vrai qu'alors il allait dire à madame Dovray qu'il l'aimerait toujours et non qu'il était prêt à la quitter. Parvenu à sa petite maison, où il avait vécu si heureux pendant deux ans, il jeta avec émotion les regards autour de lui. C'en était donc fait! Bientôt il ne verrait plus ces lauriers-roses qui fleurissent sous le

doux hiver de la Provence, ce ciel si bleu, ces grands rochers au bord de l'eau. Quelque chose de notre âme s'attache sans doute aux lieux où nous avons aimé, puisqu'il nous semble, en les laissant, que nous nous séparons d'une partie de nous-mêmes. Ce ne fut qu'en entrant chez madame Dovray qu'il se fit impassible.

Ursule le reçut en lui tendant la main et le sourire sur les lèvres. Cela troubla Lucien. Il s'attendait à lui voir cette tristesse pleine de reproches qu'elle avait depuis deux jours. Il le désirait parce qu'il s'en fût irrité, tandis qu'il n'osa plus changer en un deuil soudain la confiance et la joie qu'elle lui montrait. Pendant le repas, il parla peu. Il examinait Ursule et s'étonnait de trouver en elle le charme qui l'avait autrefois séduit. Jamais la beauté de sa maîtresse n'avait été si radieuse, son regard si lumineux, son front plus intelligent, sa bouche plus voluptueuse et plus spirituelle; jamais ses cheveux ne s'étaient, au souffle d'une brise invisible, plus légèrement soulevés sur ses tempes fraîches et jeunes. Hélas! c'est que Lucien voyait déjà Ursule au travers de ses souvenirs; il pensait aussi que, dans

quelques minutes, il allait, d'un mot, frapper au cœur cette femme qui avait été pour lui si bonne et si dévouée. L'abandon de l'homme qu'elle aime n'est-il pas en effet, pour la femme, une insulte autant qu'un chagrin? Mais il le fallait et Lucien cherchait le moyen de trancher, puisqu'il ne pouvait le dénouer, ce nœud gordien qu'un long échange d'affection et de caresses avait serré.

Ils étaient à la fin du dîner et tous deux se taisaient, quand un planton de la majorité apporta à Lucien un pli de l'amiral Nervins. Lucien l'ouvrit et le parcourut des yeux.

« Mon cher ami, disait l'amiral, les circonstances ne me permettent pas d'attendre votre réponse jusqu'à demain; écrivez-moi au bas de cette lettre si vous acceptez ou non. »

Lucien tendit la lettre à madame Dovray en lui disant : « Lisez. »

Quand madame Dovray eut achevé de lire, une pâleur livide couvrit ses traits ; elle ne prononça pas un mot, mais un tremblement convulsif l'agita, et elle interrogea Lucien d'un regard désespéré.

Cette attitude, cette angoisse vainquirent Lucien. Il fut remué dans tout son être ; il prit une plume, et, devant Ursule, écrivit au bas de la lettre de l'amiral : « Je vous remercie, amiral, je ne puis accepter. » Puis il remit le papier au planton.

Avec une ineffable expression de reconnaissance, Ursule se leva, noua ses bras au cou de Lucien, et, se pressant contre la poitrine du jeune homme, elle pleura.

Au bout de quelque temps, elle regarda Lucien qui ne lui avait pas rendu son étreinte. Lucien était morne et avait les yeux secs. Peut-être déjà eût-il voulu reprendre ce qu'il venait d'écrire.

« Ah ! fit Ursule en s'éloignant et en courbant la tête, je suis une mauvaise femme. »

Lucien se rapprocha d'elle et se répandit en protestations. Ursule parut y croire, mais le coup était porté. Cet orage, qui avait si rapidement éclaté sur leurs têtes et qui eût pu leur ramener le bonheur, ne leur présageait que des jours plus funestes.

Cependant, et pour la seconde fois, car il en avait été ainsi après le départ de Paul, leur vie,

en apparence du moins, reprit son cours. Mais, quoi qu'ils fissent, il y avait entre eux un abîme. Ils se prodiguaient encore des témoignages d'affection; mais ils n'y apportaient plus l'accent de la sincérité. Ils ne se comprenaient plus comme autrefois; ils causaient moins pour échanger leurs pensées que pour tromper par des paroles l'isolement où ils se sentaient l'un de l'autre. Lucien n'avait plus le courage de se dévouer jusqu'au bout; il avait, au contraire, des soubresauts de colère et de douleur quand, le soir, à la sortie de l'arsenal, il entendait les porteurs de journaux crier les événements du jour. On se battait en Chine. Il aurait pu y être, il n'y était pas et n'y serait jamais; il ne puisait quelque force que dans cette certitude même d'un malheur sans remède. Il s'indignait de regarder en arrière et se promettait de marcher aveuglément devant lui: alors, par intervalles, il était pour Ursule affectueux et bon. Le plus souvent, il était sombre; il s'acheminait à cet état de l'âme que les Anglais appellent le *spleen*, qui se compose de chagrin et du dégoût de toutes choses, et qui n'est au fond que le désenchantement d'une vie dont les horizons

sont fermés. Ursule l'inquiétait à peine; en la voyant tranquille, il la croyait heureuse. Cependant il s'étonnait qu'elle s'intéressât parfois assez vivement à son service ou aux événements maritimes du port; il s'en courrouçait presque.

« Il est bien temps, se disait-il tout bas avec amertume. Je suis chargé de l'armement du *Pollux*, lui répondit-il un jour. On m'en a nommé le commandant provisoire.

— Ne pourriez-vous pas me le faire visiter? lui dit-elle.

— Facilement. »

Le lendemain soir, après avoir visité le *Pollux* dans ses moindres détails, madame Dovray prétexta une légère indisposition, et pria Lucien de la laisser. Pendant toute la nuit, elle se livra un douloureux combat; elle se promenait, s'asseyait, marchait encore. Pour la première fois, elle se plaçait bien en face de la réalité, et cherchait une issue, moins à ses propres souffrances qu'à celles de Lucien. Elle n'en doutait plus, c'était la mer qu'elle avait pour rivale. Ce n'était point une femme avec laquelle elle eût pu lutter, mais une chimère insaisissable, car on ne prend corps à corps ni les

impatiences ni les regrets qui se sont emparés d'un homme en plein bonheur : aussi elle n'avait pas les tortures de la jalousie, mais le chagrin de l'impuissance. Il y avait des instants où cela même la consolait. Les instants étaient courts. N'était-ce point qu'elle ennuyait Lucien, s'il désirait autant retourner à la mer? Elle l'ennuyait. Quel mot! il lui déchirait le cœur. Alors, comme toutes les femmes qu'une douleur trop grande accable, elle éclata en sanglots, joignit les mains et s'agenouilla. La prière lui donna non la force de prendre une résolution, mais le calme; elle se reporta avec résignation à ses années de jeune femme qu'elle avait passées, partagée entre ses devoirs religieux et les soins domestiques au château de Penhoël. Cette vie était uniforme, mais sans orages. Pourquoi sa destinée n'avait-elle pas été de vivre toujours ainsi? Puis elle se rappela l'amour de Lucien, les enivrantes promesses de cet amour, ses réalités plus enivrantes encore. Au souvenir de son bonheur, elle fondit en larmes, se jeta tout habillée sur son lit, et s'y endormit brisée de fatigue.

Il était tard quand elle se réveilla, elle eut d'a-

bord de la peine à rassembler ses idées; elle se leva enfin en répétant : « Allons, il le faut, il le faut. » Elle écrivit rapidement une lettre, mais elle mit la suscription avec lenteur. Cette lettre était adressée à l'amiral de Kérallec. Elle se hâta de la porter elle-même à la poste de Toulon; elle voulait être rentrée avant Lucien.

Lucien revint inquiet. Il craignait que madame Dovray ne fût malade. Elle lui parut changée, mais point de la façon qu'il l'eût pensé. Un reste de fièvre brillait dans ses yeux et colorait ses joues; autrement elle était paisible, parée, souriante; elle devait être ainsi désormais. Cette attitude un peu mélancolique, où le reproche ne perçait pas, presque sereine, telle qu'on peut l'avoir quand on a franchement renoncé au bonheur, ne devait plus se démentir. Il s'y mêlait, dans le son de la voix surtout, quelque chose d'onctueux et de maternel. Ursule avait pour Lucien une amitié tendre, à laquelle il s'abandonnait; elle s'informait auprès de lui, avec détachement d'elle-même, des chances que sa carrière pouvait lui réserver, et il répondait autant par apathie que par un secret plaisir à s'entretenir de son métier.

Peu à peu, il faisait d'elle sa confidente; il se disait bien parfois que, pour qu'elle le questionnât de la sorte, il fallait qu'elle ne l'aimât plus; mais que lui importait? il préférait, par lassitude, trouver en elle une amie plutôt qu'une maîtresse.

« Ce qui me surprend, dit-il une fois qu'elle lui parlait du *Pollux*, c'est qu'on ne nomme pas le capitaine définitif.

— On le nommera sans doute bientôt, » répondit-elle.

Quelques jours plus tard, le préfet maritime annonça à Lucien qu'il garderait le commandement du *Pollux*. Lucien, tout troublé, demanda au préfet ce qui pouvait lui valoir une pareille faveur, car, depuis deux ans, il était à terre et n'y avait pu y acquérir de titres. Le préfet, après quelques mots flatteurs sur les services antérieurs de Lucien, ne lui cacha pas que c'était à la recommandation très-vive de l'amiral de Kérallec que le ministre l'avait nommé.

Lucien courut au cap Brun. Il éprouvait à la fois une joie immense et de la colère; il entra chez Ursule en tenant à la main sa lettre de commandement, et cria en la lui montrant :

« C'est toi, n'est-ce pas, c'est toi qui as tout fait ?

— Oui, » dit-elle en baissant les yeux.

Lucien demeura pensif. Son visage s'obscurcit; on eût dit, à le voir, qu'un refus montait de son cœur à ses lèvres.

Ursule s'effraya.

« Lucien, fit-elle en suppliant, ne me refuse pas. Sois heureux par moi, pour moi.

— Ursule, répondit Lucien avec émotion, c'est que je dois partir demain. »

Il marcha quelque temps dans le salon, elle lui prit le bras et marcha à ses côtés.

« Lucien, lui dit-elle, j'ai une prière à vous faire. Je veux que vous emportiez tout ce qui pourra vous rappeler votre amie. Voici une vue de Penhoël que vous aimiez ; voici mes livres : ce sera le passé qui se dressera près de vous avec ses doux souvenirs. Dis-moi que tu le veux bien.

— Est-ce que je pars ? fit Lucien avec un peu d'égarement.

— Oui, mon enfant, reprit-elle; mais ne croyez pas partir comme un ingrat. Vous m'avez ren-

due heureuse autant et aussi longtemps que je pouvais, que je devais l'être. Je vous remercie du bonheur que vous m'avez donné; mais vous vous devez à votre pays, à votre carrière, à vous-même. »

Avec une grande force d'âme et d'une voix assurée, elle lui dit que l'amour ne saurait être tout dans la vie d'un homme; qu'un âge vient où l'ambition s'offre à lui, et qu'il doit entrer sans faiblesse dans le chemin qu'elle lui ouvre. Elle ajoutait que ce n'est même qu'à cette condition qu'il peut conserver aux yeux de la femme qu'il aime, par la gloire et les succès de son âge mûr, cette auréole de séduction et de poésie qu'il a due tout d'abord à la jeunesse et à l'amour. Elle ajoutait enfin que plus tard ils se reverraient, et que de chers projets pourraient s'accomplir. Elle l'inclinait à la nécessité de ce départ, et Lucien, frémissant encore, mais qui ne demandait qu'à être convaincu, se laissait convaincre.

Le lendemain, par une claire et belle nuit, le *Pollux* partit. Lucien ne s'était séparé de madame Dovray pour aller à bord qu'au moment de l'appareillage. Quand son navire fut

en route, il s'accouda sur le bastingage et vit fuir rapidement derrière lui ces côtes de Toulon qu'il avait cru ne jamais quitter. Puis ses regards se dirigèrent sur la villa du cap Brun, et ne s'en détachèrent plus. A cette fenêtre, d'où il avait assisté au départ du *Jupiter*, une lumière brillait. De là, sans doute, Ursule le suivait des yeux et de la pensée. Il ne s'arracha à sa contemplation que lorsque la petite lumière se fut éteinte dans la nuit. Il poussa un soupir et essuya deux larmes qui roulaient sur ses joues.

« Adieu l'amour, dit-il, adieu la jeunesse! A l'ambition désormais. »

Lucien revint au bout de deux ans. Sa première visite, dès qu'il fut libre d'aller à Paris, fut pour madame Dovray. Souvent il s'était repris à ce désir, mieux encore à cet espoir qu'il avait autrefois conçu d'épouser Ursule. Aussi se rendit-il chez elle avec autant de trouble que de joie. Après une demi-heure passée avec madame Dovray, il reconnut l'impossibilité de ses projets. Ursule à quarante ans paraît en avoir cinquante. Ses cheveux sont tout gris; sa beauté s'est flétrie, quoique l'expression de sa physionomie soit noble et

douce. Toutefois, c'est une femme vieillie, plutôt qu'une femme vieille. Elle est tout entière à une dévotion minutieuse, bien qu'indulgente. Sa voix, son regard, son geste ne s'émeuvent plus ; ils sont en harmonie avec l'état de son âme, qui s'est peut-être suicidée, et qui, après avoir cherché un refuge dans la religion, y a trouvé une retraite dont elle s'accommode et dont elle ne sortirait que malaisément. Il y a des cœurs que la passion échauffe lentement, qu'elle absorbe ensuite, et qui ne survivent point à la perte du bonheur ; ils ne meurent point tout à fait, mais s'éteignent dans une sorte d'anéantissement, impuissants à recommencer le combat de la vie, trop rude pour eux. Ursule, alors même qu'elle voudrait aujourd'hui redevenir l'amante de Lucien, ne saurait être que son amie.

LES VISIONS

DU

LIEUTENANT FÉRAUD

Un jour que je parlais des effets singuliers que certaines substances peuvent produire sur le cerveau, voici ce que le lieutenant Féraud nous raconta :

« J'avais reçu l'ordre de me rendre de Toulon à Brest. En arrivant à Paris, je fus pris à la face de douleurs névralgiques si fortes qu'il me fut impossible de continuer ma route. Comme je n'étais pas assez riche pour me faire traiter dans un hôtel, je sollicitai et j'obtins d'être admis à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce. J'y entrai à la fin d'une froide journée de novembre, vers cinq ou six heures du soir. Je fus conduit dans la salle numéro un, au lit qui portait le numéro

six, et je me couchai aussitôt. Décidément, c'est un triste séjour qu'un hôpital. Je me rappelle qu'à deux ou trois lits de distance de celui que j'occupais, le docteur Larrey et plusieurs médecins étaient debout auprès d'un officier qu'on venait de se décider à amputer d'une jambe. Le blessé avait pu suivre toutes les phases de la discussion. Il était cependant calme et résolu. Quatre infirmiers le posèrent sur une civière pour le transporter dans la salle des opérations. Le lugubre cortége passa devant moi, et je songeai involontairement à ces accusés auxquels on faisait autrefois subir la torture. J'entrevis l'horrible arsenal des coins et des marteaux, des chevalets et des tenailles, et mon imagination se plut à mesurer le temps. Je calculai de la sorte l'instant où le patient devait être étendu sur le matelas de cuir, celui où la scie devait attaquer l'os, et je crus entendre un grand cri d'agonie. Peut-être l'entendis-je en réalité. Au bout d'une demi-heure, en effet, l'officier revint, mais cette fois le drap qui lui couvrait la moitié du corps était taché de sang. Sa tête énergique et fière se renversait en arrière. Il avait les yeux à demi fermés et les

lèvres entr'ouvertes. D'ailleurs, sa pâleur était livide. Après l'avoir accommodé dans son lit les médecins et les infirmiers se retirèrent.

Nous étions à peu près cinq ou six malades placés assez loin les uns des autres. La salle numéro un, qui peut contenir une trentaine de lits et a la forme d'un long rectangle, n'était éclairée à ses extrémités que par deux lampes veilleuses descendant du plafond. Il y régnait un profond silence, que troublaient seulement de temps en temps les plaintes étouffées de l'un de nous. En ce moment, l'horloge du Val-de-Grâce sonna huit heures. Je ne pus m'empêcher de sourire avec amertume. Pouvais-je me douter que j'étais à Paris, dans la ville du luxe et des plaisirs? On avait mis sur la tablette de mon lit une potion que je devais prendre dans la soirée. Je la bus et fermai les yeux. Je ne sais trop si je m'endormis, mais voici ce que je rêvai ou plutôt ce que je vis :

Je me trouvai au milieu d'une grande forêt dont les arbres étaient couverts de neige. La nuit était claire quoique sans lune. Autour d'une petite clairière ou pour mieux dire d'une mare com-

plétement gelée, je distinguai vingt loups rangés en cercle. Tous étaient affreusement maigres et efflanqués, mais leurs yeux brillaient comme des charbons ardents. Ces bêtes paraissaient tenir conseil. Un vieux loup, presque blanc, mais deux fois plus grand que les autres, assis sur une éminence du terrain, présidait l'assemblée.

« Mes frères, dit-il, il faut prendre un parti. Il y a trois jours que nous n'avons mangé. Les bergeries sont bien gardées, et le grand-louvetier de la province doit faire une battue demain. »

Un long gémissement de ses auditeurs l'interrompit. Quant à moi, je frissonnai de tous mes membres. Si les loups affamés m'apercevaient, il était certain qu'ils allaient me dévorer. Mais, en regardant machinalement le miroir de glace qui était à mes pieds, je vis que j'avais perdu la forme humaine et que j'étais changé en loup. C'était bien moi cependant, car je reconnaissais mes yeux. Cette métamorphose me frappa de stupeur, mais me rassura, et j'écoutai le président, qui poursuivait :

« A tout prix, mes frères, il faut réparer nos forces pour lutter contre nos ennemis. Je sais, à

une lieue d'ici, une étable isolée où sont renfermés plusieurs taureaux. Il n'y a avec eux qu'un pâtre et quelques chiens. Nous aurons, il est vrai, à livrer combat, mais nous serons vainqueurs et nous pourrons du moins apaiser notre faim. Voulez-vous attaquer l'étable? »

Nous fûmes tous saisis d'une humeur belliqueuse. Nous nous levâmes, nous fîmes claquer nos mâchoires en passant notre langue rouge sur nos crocs aigus, et nous poussâmes un hurlement de guerre.

« En route, donc! » s'écria le vieux loup.

Les sinistres maraudeurs sortirent du bois et s'élancèrent en colonne serrée du côté de l'étable. Chacun retenait son souffle, et la neige étouffait le bruit de la course effrénée. Nous allions si vite que le terrain semblait fuir sous nos pas. Toutefois nous n'avancions point. Nous traversions l'une après l'autre de longues steppes stériles qui se succédaient à l'infini, et où, si loin que s'étendît le regard, ne se montrait aucun vestige d'habitation. De noirs sapins se détachaient seuls sur l'éclatante blancheur du sol. Parfois aussi, quelques loups errant à l'aventure se joignaient à

notre troupe, qui se grossissait de ces nouveaux auxiliaires et continuait à se précipiter comme une avalanche. Tout à coup, et comme si elle fût sortie de terre, l'étable se dressa devant nous. Nous bondîmes sur le toit de chaume, qui s'effondra sous notre poids, et nous réveillâmes par de cruelles morsures les taureaux et les chiens. Le combat commença. Les chiens et les loups, le poil hérissé, l'œil injecté de sang, la lèvre retroussée, les crocs en avant, se sautèrent à la gorge et se déchirèrent de leurs ongles. Les aboiements désespérés des uns répondaient aux sauvages hurlements des autres. Tous roulaient pêle-mêle dans les jambes des taureaux, qui trébuchaient, tendaient le cou, ouvraient leurs gros yeux mornes et n'éprouvaient d'abord qu'un étonnement stupide. Ils essayaient de secouer de leur échine les loups qui s'y cramponnaient et les mordaient à la nuque. Bientôt, la douleur les rendit furieux. Les narines dilatées, avec de sourds beuglements, ils baissaient la tête, balayant horizontalement le plancher, éventraient de leurs cornes quelque loup ou quelque chien, et en jetaient dans l'air le cadavre pantelant. A la longue pour-

tant, leur vigueur s'en allait par mille blessures. Alors, ils battaient de leurs quatre pieds le pavé de l'étable, et s'affaissaient comme de lourdes masses avec un mugissement plaintif. Dès qu'ils étaient tombés, les loups fouillaient dans leurs flancs à pleine gueule. Quand les chiens et les taureaux furent morts, les loups s'enivrèrent à la curée, et l'on n'entendit plus que le bruit de leurs mâchoires qui trituraient les chairs et broyaient les os.

Tant que le combat avait duré, j'étais resté accroupi sur le dos d'un taureau, mais sans lui faire aucun mal. De là, comme d'un observatoire, j'avais dominé les horreurs de la lutte. Lorsqu'elle fut terminée, je sortis de l'étable et je vaguai au hasard dans la campagne. Malgré le souvenir du spectacle auquel je venais d'assister, je me sentais léger, dispos et d'une humeur folâtre. Aussi, je marchais le nez au vent en chantonnant des motifs d'opéra comique. Je me retrouvai bientôt sur la lisière de la forêt d'où nous étions partis, mais elle m'apparut cette fois dans toute la splendeur d'une belle nuit d'été. La lune, dont les rayons filtraient à travers les arbres,

l'inondait de molles clartés. De douces brises l'agitaient. Ce n'était plus une forêt, c'était un parc. Le sable des allées était fin et ratissé, et j'avais devant moi un petit château bâti en briques, orné de tourelles et de clochetons. Je me dirigeais de ce côté, lorsque je fus arrêté à l'improviste par un large fossé.

« Tiens, m'écriai-je en riant, un saut-de-loup ! » Et d'un bond je le franchis.

J'entrai dans le château par une fenêtre ouverte du rez-de-chaussée Les murs de la grande salle où je pénétrais étaient couverts de panoplies et de trophées de chasse. Il y avait une grande quantité de grands bois de cerfs, des hures de sangliers, des têtes de loups et de renards.

« Je suis sans doute, pensai-je, dans la demeure du grand-louvetier. Il doit y avoir ici une louvetière; il n'y a pas de château sans châtelaine. »

Ce fut véritablement à pas de loup que je montai l'escalier. Au premier étage, je poussai successivement plusieurs portes, qui s'ouvrirent sans bruit, et j'arrivai à la fin dans une chambre parfumée, mystérieusement éclairée par une lampe

d'albâtre. C'était là que dormait la femme du grand-louvetier. Je jetai autour de moi de joyeux et curieux regards. Les murs étaient tendus de satin jaune brodé de larges fleurs, toutes chimériques. Les meubles de style Louis XV, à pieds contournés, étaient ornés de marqueteries représentant des instruments de musique, des fruits et des feuillages. Sur la cheminée, un éléphant vert supportait une large cassolette de vermeil où brûlaient des pastilles de Téhéran. Les vêtements de la dame gisaient épars sur le tapis. La robe, en s'affaissant sur elle-même, avait gardé des plis voluptueux. Les bas de soie s'enroulaient encore aux bâtons de la chaise sur laquelle leur maîtresse s'était assise pour se déchausser, et près d'eux se cambraient, tout orgueilleuses de leur petitesse, de mutines pantoufles mauresques. Quant à la dame, elle dormait d'un calme sommeil, dans un lit à colonnes, auquel on n'arrivait qu'en gravissant les quatre marches d'un escabeau en bois doré. Elle était admirablement brune et blanche. Ses cheveux, relevés sur son front en opulentes torsades, la couronnaient d'un diadème; ses épaules rondes étincelaient; sa poitrine, délica-

tement bombée, se soulevait d'un mouvement égal. Ses bras nus, terminés par de ravissantes mains à fossettes, s'étendaient nonchalamment en dehors du lit. Jamais de ma vie aucun visage de femme n'avait produit sur moi une plus puissante et plus étrange impression. C'était la royauté féminine dans ce qu'elle a de plus imposant et cependant de plus gracieux. Certes, si elle s'était vue ainsi surprise dans son sommeil, ses yeux, qu'elle tenait fermés, auraient lancé des flammes, et ses narines roses se seraient gonflées de colère. Et pourtant, les désirs naissaient sur ses lèvres et voltigeaient autour de son corps, dont un drap de fine batiste voilait, sans les cacher, les purs et suaves contours. Afin de la mieux voir, je m'étais assis sur la plus haute marche de l'escabeau; j'avais les plus folles aspirations de tendresse, et je songeais au profond bonheur que je ressentirais à emporter une pareille femme dans quelque retraite inaccessible, où elle serait à jamais séparée du monde et n'appartiendrait qu'à moi. Je m'imaginais qu'à force d'amour je me ferais aimer d'elle. C'est ainsi qu'en face de cette princesse au bois dormant, je recommençais, à mon insu, le

conte de la Belle et la Bête. Malheureusement, j'avais oublié que j'étais la bête. Une grande glace, placée au fond du lit, et dans laquelle je ne cherchais certes pas mon image, vint me le rappeler. J'étais un loup, un vrai loup, dont la toilette avait été même fort dérangée par ma nuit de course et de bataille, et je n'avais conservé d'humain que les yeux. Je fus pris d'une rage froide et d'un irrésistible mouvement de fureur. Je mordis à la main la femme du grand-louvetier, et, pendant qu'elle s'éveillait en jetant un cri d'épouvante et de douleur, je m'enfuis par la fenêtre.

Toute vision disparut alors, et je crois que je m'endormis réellement. Le lendemain je racontai au médecin de la salle, au moment de la visite, ce qui m'était arrivé pendant la nuit. L'impression que la belle dame avait produite sur moi était si vive encore, que je terminai en disant :

« Je suis sûr que, si je la rencontrais, je la reconnaîtrais entre mille autres femmes.

— Oh ! oh ! fit le docteur après m'avoir écouté, donnez-moi donc la feuille du numéro six. »

L'interne la lui présenta.

« Monsieur, dit-il sévèrement à l'interne, après avoir lu, tâchez une autre fois de ne pas vous tromper en écrivant les prescriptions que je vous dicte. Quant à vous, cher monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers moi, vous avez pris un peu trop de belladone, voilà tout. Mais je ne crois pas que vous en soyez fâché. »

Quand le lieutenant Féraud eut fini de parler, il y eut parmi nous un instant de silence.

« Vous doutez ? nous demanda-t-il.

— Je ne doute pas, répondit un jeune poëte qui se trouvait là, de la sincérité de votre récit, mais je crois que l'influence de votre imagination a été plus grande que celle de la belladone sur la vision que vous avez eue.

— Eh bien, puisqu'il en est ainsi, je vais essayer de vous convaincre. »

Il alla à son secrétaire et en rapporta un coffret de Boule qu'il ouvrit devant nous. Il y avait dans ce coffret plusieurs flacons contenant des poudres ou des liquides de différentes couleurs.

« Voilà, dit-il, mon existence artificielle de rêves, d'apparitions et d'extase. C'est celle-là qui

me console de la vie réelle, car je m'ennuie parfois, je vous l'avoue, de n'être encore que lieutenant d'infanterie de marine à quarante ans sonnés. Maintenant, monsieur Denon, dit-il en s'adressant au jeune poëte, vous devez avoir quelque ouvrage en train.

— Oui, j'ai un drame en cinq actes et en vers : *Caracciolo*.

— Et à quel endroit en êtes-vous?

— Je n'en suis encore qu'au premier acte, aux portraits du roi de Naples et de la reine Caroline.

— Vous ne les avez pas écrits?

— Non.

— Eh bien, vous allez les écrire.

— En vers?

— Sans doute et je ne pense pas que ces vers-là soient inférieurs aux autres. »

Nous fûmes tentés de nous récrier.

« Seulement, continua le lieutenant Féraud, comme vous aurez probablement tout d'abord quelque chose des saintes fureurs de la pythonisse sur son trépied, vous me permettrez de vous attacher. »

Il se servit de son ceinturon de sabre pour lier Denon au dossier de son fauteuil.

« A présent, tirez la langue. »

Il prit dans un flacon une pincée de poudre brune, et la mit sur la langue de Denon.

« Avalez, lui dit-il, et attendons. »

Nous n'attendîmes pas longtemps. Au bout d'un quart d'heure à peine, Denon se mit à trembler, son front se couvrit de sueur, ses yeux s'égarèrent, ses traits devinrent menaçants.

« Vous êtes tous des lâches, nous dit-il. Vous me frappez parce que je suis sans défense, parce que vous savez que je ne puis vous rendre les coups que vous me portez. Mais patience, murmura-t-il avec une méchanceté sournoise, l'instant de la vengeance arrivera. Je vous surprendrai au détour d'une rue ou au coin d'un bois et je vous tuerai à coups de poignard dans le dos. »

Après quelques efforts inutiles pour rompre ses liens, il se calma assez vite. De sombre qu'il était son visage s'éclaira par degrés et peignit bientôt une vive extase. Il releva le front, jeta par un geste inspiré ses cheveux en arrière, puis laissa tomber sa tête dans ses deux mains.

« Oh ! c'est bien cela, dit-il. Voici lady Hamilton et sir William qui causent ensemble. Je les entends distinctement, mais comme ils parlent vite. Oh ! je ne veux pas perdre un mot de ce qu'ils disent. Qu'on me donne une plume, de l'encre. »

Le lieutenant Féraud roula vers lui une table où il y avait ce qu'il faut pour écrire. Alors, d'une main emportée par la fièvre, Denon traça les vers suivants :

LADY HAMILTON

Alors dans votre vie
Il ne vous reste rien?

SIR WILLIAM

Oh! pardon, s'il vous plaît.
Il me reste de voir le monde comme il est.
J'aime dans l'homme, acteur de ce spectacle étrange,
Le bien comme le mal, l'or ainsi que la fange.
Pourvu qu'il soit frappé d'originalité,
Chaque type ici-bas a pour moi sa beauté.
J'aime le profil fin comme un camée antique
D'un prince, d'un prélat, d'un adroit politique,
Ou, taillés dans un bloc d'audace et de terreur,
Les traits d'un grand tribun ou d'un soldat vainqueur.

LADY HAMILTON

Et cela vous suffit?

SIR WILLIAM

Oui, je vis en artiste.
Ce spectacle parfois ou m'égaie ou m'attriste,
M'intéresse toujours. — Tenez, voyez le roi,
Pour le moindre danger il est rempli d'effroi;
C'est un cœur soupçonneux, à l'amitié fatale;
Au moment qu'il trahit, il tend sa main royale.
C'est un lâche égoïste, il est fourbe, impudent,
Tout le monde le sait. — On l'aime cependant.
La populace en fait ses plus chères délices;
Elle retrouve en lui ses instincts et ses vices,
Ses penchants vils et bas, et, se reconnaissant
Dans ce bouffon cruel, perfide et menaçant,
Sceptique et paresseux, moins roi que lazzarone,
Elle fait presque un Dieu de son « bon roi Nasone. »

LADY HAMILTON, *avec amertume.*

Et le laisse chasser sans lui porter secours.

SIR WILLIAM, *avec ironie.*

Le dévoûment se fait plus rare tous les jours,
Pauvre roi!

LADY HAMILTON

Mais la reine!

SIR WILLIAM

Ah! oui, votre héroïne
Les fureurs de Néron, le sang de Messaline,
Folle jusqu'au délire, impuissante à la fois,
— De ces reines qui font décapiter les rois, —
De l'orgueil et des sens, point de cœur et point d'âme,
C'est la fatalité sous les traits d'une femme.

LADY HAMILTON

Vous êtes bien sévère.

SIR WILLIAM

Oh! je fais des portraits.

Et..... non..... de la critique.

Après avoir écrit avec hésitation ces deux dernières lignes, Denon s'arrêta, posa la plume sur la table et nous regarda.

« Où suis-je? balbutia-t-il.

— Sur terre, mon cher poëte, lui répondit le lieutenant Féraud; mais vous avez écrit les portraits du roi de Naples et de la reine Caroline. Vous pouvez les lire, ils sont là devant vous. »

Denon prit la feuille de papier et la lut avec étonnement.

« Ah! dit-il avec une sorte de regret, pourquoi n'ai-je pu continuer?

— Parce que l'effet de la substance que je vous avais donnée s'était épuisé et que votre intelligence a repris ses droits. Quelque habile ouvrier que soit le cerveau, l'intelligence ne le laisse agir en dehors d'elle que lorsqu'elle ne peut faire autrement. Dans ce cas même, il n'a fait qu'exécuter

sous l'influence d'un excitant physique, la tâche qu'elle lui avait préparée, car déjà sans doute elle avait entrevu de quelle façon elle dépeindrait le caractère du roi et celui de la reine. Le cerveau, habitué à servir sous ses ordres, n'a fourni que la forme, l'expression et les couleurs. »

En ce moment, un ancien élève de l'École normale, devenu professeur de philosophie, interrompit le lieutenant Féraud.

« Vous ne vous apercevez point, cher ami, lui dit-il, que vous concluez précisément contre ce que vous voulez prouver. Où est l'influence de la drogue que vous avez fait prendre à Denon, si le cerveau n'a pas cessé d'obéir à l'intelligence ?

— Elle existe, répondit le lieutenant, en ce qu'il a obéi à l'intelligence, mais à l'insu de cette dernière. Il n'a travaillé, il est vrai, qu'en vertu d'indications qu'elle lui avait données. Mais la limite de ces indications une fois dépassée, il fût tombé dans le désordre et l'incohérence. En un mot, l'effet de l'amanite, car c'est la seule substance que j'ai administrée à M. Denon, a été de surexciter le cerveau sans que l'intelligence eût

conscience du travail qui s'accomplissait et pût le contrôler aucunement. Et la preuve, c'est que notre poëte n'a conservé nul souvenir de ce qu'il avait écrit. — Voulez-vous à votre tour que je vous prenne pour le sujet d'une expérience.

— Volontiers.

— En votre qualité de philosophe, vous ne devez pas être superstitieux ?

— Je ne crois pas l'être non plus.

— Eh bien ! vous allez probablement le devenir.

— Sans que je puisse le constater alors, si je ne dois, comme Denon, garder aucun souvenir de ce qui se sera passé en moi.

— Vous en garderez, au contraire, le plus complet souvenir, car ce n'est pas la même substance que je vais vous faire prendre, et vous analyserez parfaitement vos sensations. Votre intelligence ne pourra nullement intervenir dans les phénomènes dont votre cerveau sera le théâtre, mais elle y assistera en spectatrice et n'en laissera échapper aucun. »

De même qu'il avait fait pour Denon, le lieutenant Féraud mit une pincée de poudre jaunâtre

sur la langue de Larive. — C'est ainsi que s'appelait le professeur.

« Ah! dit celui-ci au bout de quelques minutes à peine, quelle sensation profondément mystérieuse! Il me semble que je ne comprends, que je ne conçois, que je ne distingue plus rien avec mon cerveau de la manière ordinaire. Le siége de mes sentiments et de mes sensations est dans mon estomac. C'est par là que je vois, que j'entends, que je vis. »

Il devint fort triste. Toute sa physionomie exprima un profond abattement et ce fut d'une voix lamentable qu'il reprit :

« Quel bien périssable que la vie! C'est en vain que nous essayons de lutter contre ses déceptions et ses chagrins. Toute créature est mise ici-bas pour pleurer et pour souffrir. L'espérance n'existe que pour nous tromper. Elle nous prend par la main, nous montre des bonheurs qui reculent sans cesse devant nous et ne nous conduit qu'à de nouvelles angoisses. Ah! que cette raison dont nous sommes si fiers est peu de chose et quel détestable usage nous en faisons! C'est elle qui nous apprend à douter, à discuter en insensés

avec le Très-Haut, lorsque nous devrions nous rappeler sans cesse cette parole de l'Évangile : — *Pulvis es et in pulverem reverteris.*— Le ver du tombeau, c'est la seule philosophie vraie. Ah ! voilà que j'essaie encore de conclure et que je proclame le néant. Mais Dieu s'irrite ; il me punit par le spectacle anticipé de ses vengeances. Il y a tout autour de moi des flammes qui sortent de terre, des globes de feu qui voltigent à mes côtés. Ils me percent de leurs pointes acérées comme le fer d'une lance, et la blessure se fraye un passage à travers mes chairs et me brûle la moelle des os. O mon Dieu ! pourquoi m'ouvrez-vous votre enfer ? Voici les satans qui viennent. Ces archanges déchus ont dû souffrir comme nous. Ils ont un sourire d'une implacable tristesse. Ils se drapent tout entiers de leurs ailes noires. Il leur suffit de leur regard pour me pousser vers les portes du gouffre. Je ne veux pas entrer, je ne veux pas perdre toute espérance. Je prierai, mon Dieu ! je prierai jusqu'à la fin de mes jours ! N'écrasez pas votre misérable créature avant qu'elle ait eu le temps de se repentir, Grâce ! grâce ! »

Il se releva et sembla vouloir éviter de ses deux mains étendues les êtres imaginaires qui l'obsédaient.

« Ah ! tu n'étais pas convaincu ! murmura le lieutenant Féraud, mais je le suis, moi. J'ai expérimenté toutes les horreurs, toutes les délices de ces visions qui s'emparent du cerveau lorsque l'intelligence ne le gouverne plus. N'ayez pas peur, messieurs, fit-il en se tournant vers nous, la crise va bientôt finir. »

Larive, en effet, reprit peu à peu son visage ordinaire, seulement il resta très-pâle.

« Vous vous souvenez ? lui demanda Féraud.

— Oui, j'ai eu d'épouvantables terreurs, un découragement sans limites que toute ma force et toute ma volonté étaient impuissantes à maîtriser. Je voyais, je sentais, je ne pouvais m'arracher à cet affreux rêve. Vous m'avez envoyé au sabbat, continua-t-il en essayant de sourire.

— Je vous ai envoyé à un sabbat tel qu'un homme de votre intelligence et de votre éducation peut le comprendre.

— Il y a donc plusieurs sortes de sabbat ? demandai-je ?

— Il y en a autant qu'il y a de religions, et autant encore qu'il y a de façons de comprendre la religion dans laquelle on a été élevé. Mais celui de tous sur lequel on a le plus de données, c'est le sabbat du moyen âge. C'est à celui-là que les magiciens envoyaient les hommes crédules qui les consultaient alors, et que les sorcières de nos campagnes envoient encore aujourd'hui les paysans par un moyen analogue à celui dont je viens de me servir avec M. Larive. Je ne répondrais pas que ce fût précisément de l'aconit-napel, mais ce devait être quelque substance semblable employée en breuvage ou en frictions.

— Et qu'y voyait-on ? demanda Denon.

— Oh ! des choses très-vulgaires et très-banales, mais qui n'en étaient pas moins d'un aspect saisissant pour des imaginations naïves. Il y a une gravure du XVIIIe siècle, qui me plaît beaucoup, et qui représente le départ d'une jeune fille pour le sabbat. La scène se passe dans le laboratoire d'une sorcière. Ce ne sont partout que hiboux empaillés avec des yeux de verre et les ailes éployées, alambics et cornues, livres cabalistiques et têtes de morts. La jeune fille, entièrement

nue et vue de dos, est à cheval sur un balai et en face de la cheminée par laquelle elle doit s'élever dans les airs. Au feu de cette cheminée chauffe dans une marmite la préparation magique. La vieille y a trempé ses mains et se dispose à oindre les poignets et les reins de la jeune fille. Un chat, gravement assis, aux yeux ronds d'un vert clair, surveille avec intérêt l'opération. C'était là l'initiation, plus poétique sans doute que dans la réalité, car la fantaisie du peintre avait le droit, dont elle a usé, de la rendre attrayante par l'heureuse antithèse de la vieillesse décrépite et de la beauté dans sa fleur. Ce qui se passait ensuite, les récits et les procédures du temps nous l'apprennent. Quand la friction était suffisante, il semblait qu'on s'envolât jusqu'au-dessus du lieu où se tenait le sabbat. C'était généralement dans une clairière, au milieu d'un bois ou dans quelque site sauvage de la campagne; alors on redescendait et on prenait terre. Quelques-uns apercevaient. au centre du cercle formé par les assistants, une cruche de grès d'où Satan sortait sous la forme d'un bouc qui atteignait immédiatement à des dimensions colossales. A la fin de la cérémonie, ce

bouc revenait à ses proportions ordinaires, s'amoindrissait encore et se réintégrait dans sa cruche. D'autres disaient qu'ils l'avaient vu pareil à un tronc d'arbre, avec un visage de ténèbres, n'ayant ni bras, ni pieds et assis sur un trône. A d'autres encore il apparaissait sous la forme d'un homme noir, grand et fort, ayant des cornes, mais dont les contours étaient plus ou moins arrêtés. Il y en avait qui le voyaient avec deux visages, l'un à la place habituelle, l'autre à cet endroit dont on se sert plus communément pour s'asseoir. De l'avis de plusieurs, son second visage se trouvait derrière la tête. Dans diverses circonstances il prenait la forme d'un chien, d'un loup, d'une souris, d'un rat, d'un chat noir ou d'un bœuf, et le trône sur lequel il daignait siéger était d'or et richement orné. Vous le voyez, Satan ne leur apparaissait guère que sous la forme que l'Écriture lui donne ou sous celles que la superstition lui assigne. S'il pouvait se trouver un homme qui n'eût l'idée d'aucune religion, cet homme, mené au sabbat, n'apercevrait, en dépit de toute friction et de tout breuvage, le diable sous aucune forme, ou plutôt, puisque nous

avons tous inné en nous cet instinct qui nous fait croire à l'existence de la divinité, il verrait sinon le diable, du moins Dieu sous une forme assurément fort intéressante, car elle serait tout à fait neuve.

— Et moi, demandai-je au lieutenant Féraud, n'avez-vous pas, comme ces messieurs, quelque drogue à me donner?

— Ma foi non, me répondit-il; je voudrais en avoir quelqu'une innocente, comme le *laurier* ou l'*agnus castus*, qui ferait de vous un poëte pendant quelques minutes; mais je n'ai plus que ces deux derniers flacons.

— Eh bien?

— Je ne veux point essayer sur vous les substances qu'ils contiennent. Les effets en varient à l'infini, selon les tempéraments, et il est impossible de régler la durée ou le genre de phénomènes qui se produisent. L'intelligence les contemple, mais ne peut en rien les diriger ou les prévoir. Le résultat est presque toujours complétement opposé à ce qu'elle désire avec le plus de force. Les crises en sont dangereuses et touchent à la folie.

— Comment appelez-vous ce que renferment ces flacons ?

— Dans celui-ci, reprit le lieutenant Féraud, il y a de l'oxyde nitreux. On l'appelle aussi gaz hilariant ; mais l'étiquette ne signifie rien. On donne souvent des noms plaisants à ce qu'il y a de plus terrible ici-bas. L'intelligence a, pour transmettre au corps et au monde extérieur ses sentiments, ses passions et ses pensées, un admirable instrument — le cerveau. Toute manifestation de la vie de l'intelligence se traduit par une vibration de cet instrument. Eh bien, le gaz hilariant s'empare si complétement du cerveau qu'il le soustrait à l'action de l'intelligence. Elle en est réduite à voir un agent physique prendre sa place et jouer son rôle, et, sans cesser d'être, elle ne peut que planer au-dessus de ce cerveau et de ce corps, dont elle est isolée, et observer ce qui s'y passe. Le cerveau, dans ce cas, peut se comparer à une harpe qu'on enlèverait à l'artiste qui s'en sert d'habitude, à laquelle des mains ignorantes ou brutales feraient rendre des sons incohérents et douloureux, ou que parfois aussi les brises du soir feraient vibrer d'une façon merveilleuse et divine.

L'artiste n'est plus qu'un auditeur indigné, attendri ou ravi en extase. »

Le lieutenant Féraud s'interrompit un instant, mais aucun de nous ne prit la parole.

« L'oxyde nitreux, continua-t-il, met en émoi toutes les parties du cerveau. Il va de l'une à l'autre avec une extrême rapidité, et, semblable à Vaucanson, dont l'automate s'acquittait des fonctions animales de la vie humaine, il force le cerveau à accomplir, en les parodiant, les actes de l'intelligence. Tantôt il surexcite cet organe particulier, qui, obéissant à nos craintes religieuses, évoque les spectres, les fantômes et les chimères. Et, comme je le disais il y a peu d'instants, les ministres des vengeances célestes ne se montreront pas sous la même forme à l'adorateur de Bouddha qu'à celui du Christ. Il chatouillera ces parties de notre cerveau qui traduisent au dehors notre espérance et notre joie, et ce seront alors, chez l'homme ordinairement le plus triste, d'extravagantes manifestations de plaisir. Si c'est au cervelet et aux ganglions rachidiens que s'adresse ce capricieux agent, d'incroyables efforts musculaires se produiront. S'il sollicite les

organes qui sont les interprètes de nos facultés aimantes, nous nous répandrons en effusions de tendresse. Tel homme, sous l'influence du gaz hilariant, sentira s'éveiller ses instincts de combat et de destruction, et frappera de ses poings tout ce qui se trouvera à sa portée, les arbres, les murs et lui-même. Tel autre aura de bienheureuses visions et conversera avec les esprits. C'est alors le penchant au merveilleux qui se développe. Parfois le gaz hilariant mérite bien son nom quand il irrite les fibres qui correspondent à la haute opinion que l'homme a de lui-même. La risible victime se pavanera dans son orgueil et prendra des airs de profond dédain pour ceux qui l'entourent. Le savant proclamera avec une conviction absolue et d'un ton prophétique que l'univers ne se compose que d'impressions, d'idées, de plaisirs et de peines. Puis viennent les métamorphoses d'esprit et de goût les plus bizarres. Le plus sérieux homme d'État se livrera à toutes les facéties d'un histrion sur les planches. L'homme le plus sobre ne voudra plus se nourrir que de mets truffés. Les excentricités surgiront à leur tour. J'ai vu un acteur qui, pour déclamer Victor

Hugo avec plus d'emphase, renversa la tête et le haut du corps tellement en arrière qu'il tomba sur le dos. Un soldat, à qui j'avais fait prendre de l'oxyde nitreux un jour d'hiver, s'est jeté à terre, et, en se roulant sans relâche d'un bout à l'autre de la caserne, s'est transformé en un véritable cylindre de neige.

— Et vous-même, avez-vous pris du gaz hilariant ? demanda Larive.

— Souvent. C'est une substance dont les effets imprévus m'amusent aujourd'hui, mais son premier essai a été terrible pour moi. Je venais de souper avec une femme. A la fin du repas, je lui proposai de prendre ensemble du gaz hilariant ; seulement, je le lui offris sous la forme d'une pâte qui, dès qu'elle l'aurait mangée, lui procurerait des rêves délicieux. D'abord, nous restâmes quelque temps sans rien dire. Mais tout à coup ma compagne changea de couleur et me sauta à la gorge en me criant d'une voix caverneuse : « Assassin, tu m'as empoisonnée ! Au secours ! au secours ! » Déjà sans doute la séparation de mon intelligence et de mon cerveau s'était opérée, car je reçus une commotion électrique, et m'imaginant qu'en effet

je l'avais empoisonnée, je n'eus plus d'autre idée que de cacher mon crime et d'empêcher ma victime d'appeler à l'aide. Je me jetai donc sur elle à mon tour, en murmuraut sourdement : « Tais-toi, tais-toi, ou tu es morte! » Dans la lutte son peigne tomba, et ses cheveux, qu'elle avait magnifiques, se défirent. Je les réunis dans ma main en une seule tresse, et, enroulant cette tresse autour de mon poignet, je traînai la malheureuse créature par la chambre, en criant plus fort qu'elle : « Tais-toi, tais-toi! » Je cherchais en même temps quelque arme qui pût me servir à la tuer. Au bruit que nous faisions, plusieurs personnes montèrent; lorsque j'entendis les pas qui se rapprochaient, je lâchai la femme, et, rempli de terreur à la pensée qu'on venait m'arrêter, je courus à la fenêtre pour me précipiter dans la rue. Par bonheur les volets étaient fermés. Tandis que je cherchais à les ouvrir, on se saisit de moi, et j'en fus quitte pour des convulsions qui durèrent trois heures.

— Peste! dis-je au lieutenant Féraud, le récit que vous me faites là ne me donne pas l'envie de tenter l'épreuve. Qu'y a-t-il dans votre dernier flacon?

— De l'opium tout simplement. Et, si vous voulez savoir à quoi vous en tenir sur les propriétés de cette substance, lisez le livre le plus effrayant et le plus complet qu'on ait écrit à ce sujet, les *Confessions d'un mangeur d'opium*. Pour moi, l'opium est le roi des poisons cérébraux, car les rêves et les sensations qu'il procure arrivent à un degré inouï d'intensité. Il n'y a point de mots pour rendre l'horreur de la tristesse dans laquelle il nous plonge, ni le grandiose des visions qu'il suscite. Ce sont des formes de femmes revêtues des traits de celles que j'ai le plus aimées au monde qui m'apparaissent, qui joignent les mains, et qui se séparent de moi en me brisant le cœur. Ce sont des adieux éternels, accompagnés de soupirs tels que peuvent seuls en pousser les profondeurs de l'enfer, puis des ruisseaux de larmes, puis encore d'éternels adieux. Tout ce que je puis imaginer d'épouvantable à voir pendant une nuit obscure surgit en fantômes à mes yeux ; et les couleurs, d'abord incertaines et confuses de ces fantômes, en arrivent bientôt, par la puissance chimique et sans égale de mes rêves, à briller d'un insupportable éclat. Dans quelques

cas, le premier effet que je ressens de l'opium est l'extase à laquelle succède tour à tour la détresse absolue, escortée de ses gémissements et de ses cris, et la jouissance infinie où l'âme et les sens se noient à la fois. J'espère, j'admire, je me prosterne, je me crois transporté dans le ciel. Je n'ai plus conscience du temps; l'éternité m'emporte sur ses ailes dans ses abîmes d'azur; j'entends des sons et des voix dont aucune symphonie humaine ne saurait donner une idée : les anges m'apparaissent avec des harpes d'or, et cela jusqu'à l'heure où, comme un essaim de tourmenteurs, s'assemblent à ma vue et bourdonnent à mes oreilles des démons, des masques et des spectres. Alors j'aperçois dans l'air des géants armés qui se livrent, à la façon des guerriers d'Odin, d'interminables combats. J'entends le cliquetis de leurs armes, et je me mêle à eux tantôt avec de grands éclats de rire, tantôt avec de sombres transports de rage. Mes yeux s'allument d'un feu qui n'est pas celui de la terre, et mon corps, plus léger et plus élastique, bondit de place en place sans presque effleurer le sol.

— Ah! mon cher lieutenant, s'écria Denon,

quel bonheur pour l'opium qu'il existe des hommes d'esprit et d'imagination comme vous pour raconter de pareils rêves, et surtout pour les avoir. Jusqu'à présent, en fait de mangeurs ou plutôt de fumeurs d'opium, je n'avais vu que les Turcs, et vous m'avouerez qu'en général ils font mal augurer de l'extase qu'on peut éprouver. A les contempler assis sur leurs jambes repliées, roulant leurs chapelets entre leurs doigts et tirant à intervalles réguliers des bouffées de leurs narguilés, on pourrait les prendre, comme la cigogne de leur pays gravement campée sur une patte, pour l'emblême de la stupidité dans l'immobilité.

— Vous plaisantez, fit doucement le lieutenant Féraud; il me semblait cependant que vous deviez être convaincu. » Il remit les flacons à leur place accoutumée, referma le coffret et le reporta dans son secrétaire.

« Dieu vous préserve, dit-il en revenant avec un triste sourire, de cette existence intermédiaire entre la veille et le sommeil, et à laquelle on ne peut plus renoncer quand on a pris l'habitude de s'y livrer. »

Il était minuit. Nous serrâmes la main de notre hôte, et nous nous retirâmes.

Cette conversation avait eu lieu à Paris quelques jours avant la déclaration de la guerre d'Orient. Chacun de nous suivit sa destinée. Larive continua de faire son cours de philosophie aux élèves de son lycée. Denon travailla avec ardeur à son drame de *Caracciolo*. Je rejoignis mon port, et le lieutenant Féraud, qui venait de permuter avec un officier de ligne, partit avec son régiment pour Constantinople. C'était un acte d'indiscipline dont il s'était rendu coupable dans sa jeunesse qui avait empêché le lieutenant Féraud d'avancer. Sans la guerre, cet homme si intelligent et si brave serait resté lieutenant toute sa vie. Mais en Crimée il regagna rapidement le temps perdu. On reconnut en lui un de ces rares officiers dont le corps se bat avec fureur, et dont l'esprit reste au feu plein de lucidité, de ressource et de sang-froid. A Inkermann, il fut nommé capitaine; à la prise du Mamelon-Vert et au 18 juin, il gagna ses épaulettes de chef de bataillon et fut fait officier de la Légion d'honneur. Au mois de juillet, j'arrivais moi-même en Crimée, et je fus détaché à terre

aux batteries de siége des attaques de droite. Ce fut alors que je revis le commandant Féraud. Je le trouvai changé, mais à son avantage. Ses grands yeux bleus, doux et énergiques à la fois, avaient un limpide regard. Son visage s'était éclairci, et sa bouche souriait volontiers sous son épaisse moustache. Je lui fis mes compliments sur sa belle santé et sur son avancement.

« C'est la poudre, me répondit-il, qui a fait tout cela. Mais, ajouta-t-il avec gaieté, ce n'est pas la poudre de mes petits flacons.

— Vous avez donc rompu, lui dis-je, avec l'amanite, l'aconit-napel, le gaz hilariant et l'opium.

— Complétement, fit-il. La vie artificielle du cerveau, voyez-vous, n'est bonne que pour les gens qui s'ennuient. Mais, quand on a des émotions véritables, on n'a plus besoin de s'en procurer de factices. Ah! la guerre est une belle chose. Elle fait vivre à pleine poitrine, à plein cœur. Les rêves les plus fantasques ne valent pas la fiévreuse réalité du danger. Les globes de feu qui voltigeaient autour de notre ami Larive se compareraient mal à la bombe qu'on voit mon-

ter avec lenteur dans le ciel en décrivant sa gracieuse parabole, et qui, arrivée au point extrême de sa course, s'abat avec la rapidité de la foudre au milieu de la tranchée. Les lances de flamme de ses démons courent et frappent moins vite que les obus lorsque, semblables, avec leur aigrette rouge, aux messagers de mort des ballades allemandes, ils ricochent la nuit en bondissant et s'élancent vers leur proie. Le « garde à vous » sonné dans les ténèbres, retentit bien autrement à l'oreille que le monotone concert des séraphins sur leurs harpes d'or. Les embuscades à quelques pas de l'ennemi, les sorties des Russes, le crépitement de la fusillade, l'enivrement de la lutte, bien mieux que les jouissances extatiques, font vibrer les fibres de notre être les plus nobles, les plus généreuses, les plus intimes. Et enfin, puisqu'on ne peut vivre ici-bas sans aimer, on a pour ses soldats, pour ces grands enfants qui vous aiment, eux aussi, et meurent en vous souriant, cette large et puissante affection des hommes forts entre eux, qui laisse loin derrière elle les mièvres et égoïstes tendresses de l'amour des femmes.

— Ah ! commandant, que vous ont fait les femmes?

— Rien, mais peut-être n'en ai-je jamais trouvé qui m'aimassent comme j'aurais voulu être aimé. »

Notre camp de marins était établi à Inkermann, et le régiment du commandant Féraud était près du moulin. Nous étions voisins, par conséquent, et nous nous voyions souvent. Le soir surtout, tandis que la musique exécutait ses symphonies, nous aimions à nous asseoir sur le banc du gourbi, et à nous reposer de la chaleur accablante du jour, tout en contemplant le feu d'artifice qu'on tirait à Sébastopol. La conversation du commandant était grave et enjouée tour à tour. Il était fier de sa nouvelle vie. Il regrettait seulement qu'elle fût venue aussi tard.

« Que vous importe, lui disais-je, vous serez colonel à la première affaire, et, si la guerre se prolonge, vous deviendrez général.

— Je l'espère bien, » me répondit-il.

Le jour de l'assaut arriva enfin. La veille au soir, le 7 septembre, en relevant d'un accès de fièvre — j'avais contracté, depuis quelque temps,

les fièvres d'Inkermann — j'allai voir le commandant Féraud. Je ne le trouvai pas sous sa tente; mais, comme je me sentais un peu faible, je me couchai sur son lit. Je commençais à m'assoupir lorsqu'il entra.

« Hé bien, mon cher enfant, me dit-il, c'est pour demain. »

Les deux autres chefs de bataillon et le chirurgien-major vinrent dîner avec nous. Le repas fut sérieux, et on se sépara de bonne heure. Chacun sans doute, en prévision de la mort qui pouvait le frapper le jour suivant, avait quelques dernières dispositions à prendre. Le commandant Féraud et moi nous restâmes seuls. Le commandant rebourra sa pipe et resta quelques instants silencieux.

« Ils sont heureux ceux-là, dit-il enfin; s'ils meurent, quelqu'un les pleurera, tandis que moi..... »

Il n'acheva pas, se mit à sourire et me tendit la main.

« Bah! je suis injuste; vous penserez bien quelquefois à moi, mon ami?

— Je penserai toujours à vous, commandant.

C'est vous, au contraire, qui n'aurez peut-être plus le temps de penser à moi quand vous serez colonel et général.

— Moi, général ! mais je serai tué demain !

— Quelle idée vous prend là ?

— Vous vous rappelez, dit-il sans répondre à ma question, le récit que je vous ai fait, il y a à peu près deux ans à Paris, de la singulière vision que j'avais eue autrefois au Val-de-Grâce, sous l'influence de la belladone? Hé bien, quoiqu'il y ait longtemps de cela, j'ai toujours pensé à cette femme du grand-louvetier. Elle était si admirablement belle, et d'une beauté si séduisante et si sympathique ! D'ailleurs, elle ne m'était point tout à fait inconnue. Il me semblait que je l'avais déjà vue, mais où, à quelle époque, dans quelle circonstance, il m'eût été impossible de le dire. Ce n'est que tout dernièrement, et à force de plonger dans mes souvenirs, que je me suis rappelé. Autant qu'une femme de vingt ans peut se comparer à une enfant de dix, ma belle au bois dormant ressemblait à une pauvre et jolie petite fille, que j'avais beaucoup aimée lorsque j'étais jeune, et qui est presque morte dans mes bras.

Alors j'ai éprouvé un vif désir de revoir cette enfant dans tout l'éclat de la jeunesse et de l'amour telle que m'était apparue la femme du grand-louvetier, et je me suis imaginé que je réussirais en prenant de nouveau de la belladone. J'en ai donc pris avant-hier.

— Et vous avez réussi ?

— Oui ; mais au lieu de revoir une belle dame voluptueusement couchée dans un lit à colonnes et bercée par d'heureux songes, j'ai vu une jeune fille vêtue de blanc, un peu pâle quoique souriante, qui a fixé sur moi un doux et profond regard. Elle m'a fait signe de la suivre et m'a conduit aux batteries noires que je dois précisément attaquer demain. Là, je me suis trouvé tout à coup au milieu de la fusillade et environné de Russes. J'ai eu cependant le temps de chercher des yeux l'apparition, qui s'effaçait à demi dans un nuage de poudre et de fumée, mais qui me disait très-distinctement : « A bientôt, mon ami. » Vous voyez qu'en fait de présages de mort, celui-là est aussi clair que possible. »

Je ne répondis pas grand'chose au commandant, et je le quittai peu après avec de tristes

pressentiments. Je revins au camp le cœur serré. La nuit était obscure, et un grand vent tourbillonnait autour des tentes. Çà et là, on voyait la lueur d'une lampe vaciller sous la toile. C'était quelque officier qui veillait et écrivait à sa famille. Pour tous l'heure était solennelle, car on ne pouvait se faire illusion sur le combat de géants qui allait se livrer le lendemain. De tous ces hommes qui, dans les deux camps, étaient en ce moment pleins de force et de vie, vingt mille devaient, avant qu'une autre nuit fût arrivée, s'endormir d'un éternel sommeil sur le champ de bataille. Mais c'est là le destin de la guerre, et il n'y a qu'à s'incliner devant lui et à attendre son bon plaisir. Le lendemain, à midi, je pus voir, de ma batterie, le commandant Féraud s'élancer des tranchées avec son bataillon et courir à l'assaut du Petit-Redan. Il n'y avait que quatre-vingts mètres à franchir, mais c'est déjà trop pour qu'on puisse échapper à une décharge. La mitraille russe frappa le bataillon aux deux tiers de sa course, et le fit flotter sur lui-même comme atteint d'ivresse. Le commandant Féraud enleva ce qui restait de ses hommes, et disparut avec

eux derrière les ouvrages ennemis. Malheureusement, au bout de quelques minutes, le bataillon fut ramené. Nous vîmes nos soldats repasser par les embrasures ou par la crête des épaulements, et se laisser glisser le long des talus, sur le penchant et à l'abri desquels ils se mirent à tirailler. Mais, si avidement que je le cherchasse au milieu d'eux, je n'aperçus plus le commandant Féraud.

En ce moment, où la douloureuse émotion d'assister au combat sans en partager les dangers nous oppressait le cœur, nous eûmes à tirer sur des vapeurs qui s'approchaient de la côte pour prendre en flanc nos colonnes massées au Mamelon-Vert et dans la gorge de Malakoff. Je descendis de mon observatoire pour surveiller le tir, et je cessai de suivre les péripéties de la lutte qui se continuait aux batteries noires. Le soir, vers huit heures, de même que j'étais revenu la veille de la tente du commandant Féraud à Inkermann, je retournai de la batterie au camp. Le vent s'était apaisé, la nuit était calme et silencieuse. Ce silence me semblait étrange, tant j'étais habitué, depuis trois mois, à entendre chaque nuit le bruit de la fusillade et du canon.

Je me dirigeais tout pensif vers un feu qu'entretenait une sentinelle avancée. Je marchais dans l'ombre, de sorte que le soldat ne me vit que lorsque je fus à trois pas de lui. Il bondit sur ses pieds en brandissant une hache et en me criant : — Qui vive? — Je lui répondis : Officier. — Et je passais quand, à la lueur de la flamme, je lus sur les boutons de sa capote le numéro de son régiment.

Ce ne fut qu'en tremblant que je me décidai à l'interroger :

« A-t-on des nouvelles du commandant Féraud ? lui demandai-je.

— Oui, me répondit le soldat. Il est mort. »

Pauvre commandant Féraud ! L'apparition ne l'avait pas trompé.

LE RAJEUNISSEMENT

I

Le 31 décembre 1782, dans la petite ville de Meaux, à onze heures du soir à peu près, le chevalier d'Hurières était plongé dans une large bergère au coin de son feu. Il venait de mettre en voiture la jolie baronne de Néserens qui se rendait à Paris pour y passer l'hiver, et de temps à autre il soupirait. Le chevalier était un vieillard de soixante-dix ans, mais droit et sec et d'un fort grand air dans toute sa personne. Il avait le nez aquilin, l'œil vif, la bouche railleuse et libertine. On le sentait digne de tout point, par l'esprit et par l'élégance, d'avoir traversé le règne de Louis XV. Il y avait tenu brillamment sa place à

14.

la cour, et, pour peu que la fortune lui eût souri davantage, on l'eût cité comme un émule du maréchal de Richelieu, qu'il avait suivi d'ailleurs dans plusieurs de ses campagnes et dont il avait souvent partagé les plaisirs. Le chevalier soupirait donc, soit qu'il songeât à la baronne de Néserens, soit que dans cette dernière nuit de décembre, nuit toujours un peu solennelle, il se souvînt plus amèrement des joies à jamais envolées de sa jeunesse et de son âge mûr. A un certain moment il avisa un médaillon pendu à la muraille, le décrocha et le prit dans ses mains. C'était son portrait quand il avait vingt ans. Le chevalier le regarda longtemps et une sorte d'attendrissement le gagna. Ce qu'il regrettait, ce n'était pas l'emploi qu'il avait fait de sa vie. Il lui eût été donné de la recommencer qu'il ne se fût point targué de son expérience pour en dénouer différemment les aventures sérieuses ou folles. Il se reportait simplement avec un impuissant chagrin aux beaux jours où ses cheveux étaient noirs, où ses yeux nageaient dans un fluide pur, où tout son visage était en fleur. Ce fut pendant cette contemplation qu'il entendit sonner à la cathédrale

les douze coups de minuit. Quand la dernière vibration se fut éteinte, il remit tristement le portrait sur la cheminée en disant : Ah ! que ne puis-je redevenir jeune !

— Mais, fit une voix à côté de lui, cela n'est point impossible, mon cher chevalier.

Le chevalier tressaillit et vit alors dans un fauteuil, de l'autre côté du foyer, un personnage qu'il reconnut aussitôt à son costume pour être le diable. Satan, en effet, portait avec une exactitude classique des hauts-de-chausses collants rouges, un pourpoint noir, des souliers à la poulaine, et, tout en parlant, mordillait le bout de sa queue qu'il avait relevée pour s'asseoir. Le chevalier, qui avait toujours désiré voir le diable, l'examina avec intérêt. — Hé bien, maître Satan, dit-il enfin, comment faut-il s'y prendre ?

— Il ne s'agit que d'avoir quelque courage et d'aller chez le boulanger qui demeure à l'extrémité du faubourg sur la route de Paris.

Le chevalier ouvrit la bouche pour demander des explications, mais son interlocuteur n'était plus là. Tout d'abord il se persuada qu'il avait rêvé. Néanmoins, les paroles du diable lui reve-

nant obstinément à l'esprit, il ceignit son épée, s'enveloppa d'un manteau et, marchant doucement afin de ne point éveiller sa gouvernante, dame Morinière, qui dormait dans les combles, il sortit de chez lui. La nuit était très-froide et parfaitement obscure. Il n'y avait à pareille heure dans les rues ni une lumière ni un passant. Le chevalier s'achemina vers le faubourg et arriva à la maison du boulanger. Il s'en échappait une lueur rougeâtre et comme un grand bruit d'ouvriers à l'œuvre, quoiqu'on ne démêlât pas les rauques et lugubres gémissements des geindres. Après avoir un instant prêté l'oreille, le chevalier leva sans hésiter le loquet de la porte.

D'un premier coup d'œil il ne perçut que confusément les objets, car la fumée des fours avait répandu dans cette salle basse un subtil brouillard. Pourtant il distingua sur un banc adossé au mur des gens âgés qui semblaient dans l'attente et visiblement inquiets. Ces gens-là ne firent aucune attention à lui. En revanche il fut à demi renversé par deux beaux jeunes hommes qui s'en allaient, l'insolence au front et le rire aux lèvres. Au bout de quelques pas, un spectacle inouï s'of-

frit à lui. Un certain nombre d'hommes et de femmes étaient assis sur des chaises, mais, au lieu de têtes, avaient d'énormes choux aux feuilles ébouriffées et d'un vert d'émeraude. Les têtes elles-mêmes étaient posées sur de longues pelles que les mitrons enfonçaient plus avant dans le four ou qu'ils tiraient à eux selon qu'ils jugeaient le degré de cuisson plus ou moins avancé. Ces têtes qui entraient chenues et ridées sortaient bientôt fraîches et roses. Alors, d'un revers de main, les aides de ce laboratoire faisaient tomber les choux de dessus les épaules des patients et y adaptaient avec précision les têtes rajeunies ; ils les parfumaient et les frisaient ensuite à la dernière mode. Quand cela était fini, les siéges devenus libres étaient occupés par de nouveaux personnages. Le chevalier comprit la mine effarée de ceux qui attendaient l'opération et l'altière satisfaction de ceux qui l'avaient subie. Il y avait toutefois un détail qui l'intriguait : c'était la façon dont, au début, la tête se détachait du tronc. Il comptait s'en instruire en observant ce qui aurait lieu, lorsque le diable se présenta tout à coup et lui dit : — A votre tour, chevalier.

Le chevalier eut un léger frisson; mais, comme il était fort brave, il s'assit en s'écriant : — Soit, à la grâce de...

Il s'arrêta, car Satan fronçait le sourcil.

— Pardon, fit-il, vous avez raison. Je suis ici chez vous. Donc, à la grâce du diable !

Presque aussitôt on lui passa autour du cou une lunette formée de deux cercles superposés, entre lesquels, comme dans une rainure, pouvait glisser un large couperet. Il avait à peine eu le temps de remarquer l'instrument que sa tête fut séparée de son corps. Ce fut une sensation double, celle d'un froid très-vif, mais sans douleur notable à la tête, et d'un lourd affaissement par tout le corps. Il vit sa tête mise sur la grande pelle et portée au four. A l'approche de la flamme, il ferma les yeux. Il ne les rouvrit, quelques secondes plus tard, qu'en éprouvant un inexprimable bien-être. Sa tête venait d'être replacée sur ses épaules, et il lui semblait que des flots de vie descendaient dans tous ses membres.

— C'est fait, lui dit amicalement le diable. Au revoir, monsieur le chevalier, et bonne chance !

Le chevalier, tellement hors de lui qu'il ne re-

mercia même pas Satan, courut à la porte, la franchit, et respira l'air à pleins poumons. Il était enivré de jeunesse et de force et se dirigea vers sa demeure en bondissant, en jetant des cris sonores. Une fois chez lui, il se précipita à son miroir, il se vit, et son cœur sauta de joie dans sa poitrine. Il ne se lassait point d'admirer ses cheveux bouclés, l'éclat de son teint, la blancheur de ses dents. Peu après il se revêtit de ses plus beaux habits. Alors il se promena en gesticulant et en saluant. Il se pavanait devant les femmes de la cour ou dégaînait contre des bataillons ennemis. La curiosité lui vint de se comparer à ce médaillon que, quelques heures auparavant, il contemplait avec tant de tristesse. Il était plus beau que son portrait. Une seule chose l'étonna, c'est que, bien que la ressemblance fût frappante, la physionomie n'était pas la même. Il y avait dans la miniature une expression de candeur, d'aspirations naïves, que ne reproduisaient point ses propres traits ; ceux-ci, dans leurs lignes pures et correctes, recélaient une pleine expérience de la vie. Le chevalier n'en prit point souci. Cependant, tout en faisant mille projets, il songea que la nuit touchait

à son terme et qu'il allait lui falloir justifier de sa nouvelle existence. Outre qu'il n'eût osé dévoiler à personne le secret de sa métamorphose, on n'y eût pas cru et on l'aurait enfermé comme fou. D'un autre côté, en le trouvant dans la maison du chevalier d'Hurières subitement disparu, on le soupçonnerait peut-être de l'avoir assassiné. Cette pensée lui fut désagréable. Avait-il donc cessé d'être? Il se rassura par un retour vers son passé, dont les moindres souvenirs lui étaient présents. Le chevalier réfléchit enfin que son frère aîné, marié en Guyenne, avait un fils, et que rien ne l'empêchait de se donner pour ce neveu. Il l'aurait mandé près de lui et aurait profité de l'arrivée du jeune homme, qu'il chargeait de ses intérêts, pour entreprendre sur-le-champ un indispensable et lointain voyage. La fable devait réussir, grâce à l'air de famille, dont on ne saurait nier l'évidence, entre l'oncle et le neveu, et à l'ignorance où l'on était à Meaux des relations du chevalier avec son frère.

Ce dessein arrêté, il attendit de pied ferme dame Morinière, qui lui apportait chaque matin son chocolat. La gouvernante vint à l'heure ordi-

naire, et sa stupéfaction fut extrême en voyant un jeune homme au lieu du vieillard. — Qui êtes-vous, s'écria-t-elle, et que faites-vous là?

— Je suis le neveu de M. d'Hurières, auquel on prétend que je ressemble beaucoup.

— C'est vrai, fit-elle en le regardant. On dirait sa vivante image quand il était jeune. Mais le chevalier, où est-il?

— Mon oncle est parti cette nuit même pour l'Allemagne.

— Pour l'Allemagne, Jésus Dieu! et que va-t-il faire si loin?

— Je ne sais pas. Il m'a appelé pour administrer ses biens pendant son absence.

A ces mots dame Morinière, saisie de défiance, s'en fut au secrétaire du chevalier et s'assura que les bons de caisse, les bijoux et l'or de son maître étaient à leur place. Elle revint plus calme, mais encore fort prévenue.

— Et par quel moyen avez-vous fait la route? Comment est parti M. le chevalier?

— Il a voulu se servir du cheval qui m'a amené, car le voyage auquel il s'est décidé ne souffrait aucun retard.

— Il ne m'en a jamais parlé de ce voyage, à moi. Tiens, vous ne vous gênez pas; vous avez déjà mis ses plus belles hardes. Où sont donc les vôtres ?

Le chevalier coupa court à cet interrogatoire.

— Dame Morinière, dit-il, faites-moi le plaisir de poser là mon chocolat et allez voir à la basse-cour s'il y a des œufs frais pour mon déjeuner.

Dame Morinière reconnut peut-être dans la voix du jeune homme le ton de commandement du chevalier; peut-être estima-t-elle qu'un neveu seul pouvait se substituer aussi vite à son oncle dans ses habitudes de chaque jour. Le fait est que cette fois elle ne répliqua pas et se retira.

Cette obéissance ne tranquillisa pas le chevalier Il pressentit que dame Morinière n'aurait rien de plus pressé que de raconter l'événement de la nuit, et que la ville s'épuiserait en commentaires sur la disparition de M. d'Hurières et l'arrivée d'un neveu dont on n'avait aucune idée. Cette réflexion si simple, qu'il ne pourrait représenter, si on lui demandait à les voir, les habits avec lesquels il avait dû venir, ne laissait pas de l'alarmer. On pouvait aussi envoyer des exprès sur la

route d'Allemagne, où l'on ne rejoindrait point le vieux gentilhomme. Il résolut de se mettre en mesure, autant que cela dépendait de lui, contre les éventualités de sa position. En conséquence, il s'écrivit une lettre par laquelle il se prévenait de l'obligation où il était de s'éloigner, et se confiait la garde de sa maison et de sa fortune. Il s'adressait quelques conseils bienveillants et faisait avec complaisance son propre éloge. En se relisant, il remarqua que cette épître était bien de la main du chevalier, mais que l'écriture en était beaucoup trop ferme et trop hardie pour un vieillard. Il sourit à cet inconvénient de sa jeunesse improvisée et transcrivit la lettre avec ce léger tremblement qu'il avait autrefois dans les doigts et qu'il n'imita qu'avec peine. Il ajouta ce post-scriptum, qui était habile : — Surtout, mon neveu, ayez grand soin de dame Morinière.

Le chevalier ne s'était pas trompé dans ses prévisions. Il avait achevé sa lettre et son chocolat lorsque dame Morinière annonça le comte de Prébois et le marquis de Rinancourt.

Le marquis de Rinancourt était le père de la baronne de Néserens et connaissait intimement

le chevalier ; le comte de Prébois était un de ses plus anciens amis. Tous deux, probablement inquiets de ce que leur avait conté la gouvernante, venaient s'informer de M. d'Hurières.

Le chevalier leur fournit avec déférence les mêmes explications qu'à dame Morinière.

— Quel nom et quel titre avez-vous ! lui demanda le marquis de Rinancourt.

— Je m'appelle le chevalier d'Hurières, comme mon oncle. Je suis le fils de son frère aîné, le baron d'Hurières, qui habite la Guyenne.

— Nous regrettons, fit M. de Prébois, que notre vieil ami ne nous ait, pour ainsi dire, presque jamais parlé de vous.

Cela était froid. Aussi le chevalier crut-il à propos de produire le papier qu'il avait préparé.

— Messieurs, dit-il, voici une lettre de mon oncle que j'oubliais de vous montrer ; elle fera cesser, je l'espère, votre hésitation à m'accepter pour ce que je suis réellement.

Les deux gentilshommes prirent la lettre et, pour mieux la lire, s'approchèrent d'une fenêtre, ils lisaient avec difficulté, car leur vue était affaiblie. Un rayon de soleil, glissant à travers la

vitre, éclairait leurs têtes branlantes, leurs cheveux gris et rares, et leurs mains osseuses.

Le chevalier, qui les observait, les eut en pitié.

— Comme ils sont vieux, se dit-il, comme ils sont cassés !

En même temps, par un naïf mouvement d'orgueil il redressa sa haute taille, cligna les paupières et frisa sa moustache. M. de Rinancourt et M. de Prébois le surprirent dans cette attitude, qui les choqua.

— M. le chevalier, fit le marquis de Rinancourt en lui tendant le billet, après avoir lu ce qu'écrit votre oncle nous n'avons plus rien à dire, sinon que nous sommes vos très-humbles serviteurs.

Le chevalier n'avait point un mauvais cœur. Il comprit que son maintien avait blessé ses vieux amis, et aurait voulu s'excuser. Malheureusement sa situation vis-à-vis d'eux était si fausse qu'il ne trouva aucune parole à leur adresser. Il les regarda avec douceur, presque avec reproche, mais ne vit dans leurs yeux qu'une indifférence hostile.

C'était, depuis son rajeunissement, la première

émotion pénible que ressentait le chevalier. Il s'en affecta quelque peu et conclut à la prompte nécessité de quitter Meaux, dont le séjour ne pouvait être que triste et dangereux pour lui. N'était-ce point d'ailleurs à Versailles et à Paris que l'attendaient tous les enchantements de la vie et de la jeunesse? Auparavant toutefois il se concilia dame Morinière en la laissant maîtresse absolue du logis et lui donna des instructions si minutieuses et si précises qu'elle s'écria :

— C'est à croire que vous êtes M. le chevalier lui-même, car il n'y a que lui qui puisse savoir tout ce que vous me dites là.

Le chevalier boucla sa valise, se munit d'argent, et partit à neuf heures du matin par le coche. Le lourd véhicule, attelé de quatre chevaux, se composait d'un cabriolet au devant duquel siégeait le conducteur et d'une sorte de rotonde dont le chevalier n'avait pu avoir que la dernière place. Il en maugréait, car il aimait ses aises et ne manquait jamais, s'il devait voyager en voiture publique, de retenir un coin à l'avance. Quand il se fut un peu habitué aux cahots et accoté de son mieux, il s'enquit de ses

compagnons. Trois étaient insignifiants ; des deux autres, l'un était un vieux gentilhomme des environs qu'il avait vu quelquefois et que ses affaires réclamaient à Paris, le second était un abbé qui allait solliciter un bénéfice. Ils parlaient entre eux de la guerre d'Amérique, du combat naval des Saintes, où le comte de Grasse avait été fait prisonnier, et vantaient le trait de l'amiral, qui, n'ayant plus de projectiles, avait mis en guise de boulets dans ses canons son argenterie et sa vaisselle plate.

— C'est là une généreuse action, se hasarda à dire le chevalier, et qui rehausse le comte de Grasse.

Ni l'abbé ni le gentilhomme ne répondirent.

— Le comte de Grasse emportera du moins dans son malheur, poursuivit le chevalier, l'approbation de tous les honnêtes gens.

— Monsieur, fit le gentilhomme, de mon temps les jeunes gens ne se mêlaient point à la conversation des personnes âgées ; ils attendaient pour parler qu'on les interrogeât.

Le chevalier rougit.

— Oui, dit à son tour l'abbé avec indulgence,

à votre âge, on conte fleurette aux jeunes filles. Cela vaut mieux que de s'occuper de politique.

On était alors au bas d'une côte fort rude qu'il fallait gravir à pied. Les voyageurs descendirent. Le chevalier, mortifié, marchait à l'écart le long de la route, lorsqu'il aperçut à quelques pas devant lui une fraîche et jolie paysanne dont la cornette avait un air mutin qui le ravit. Il se dit que le conseil de l'abbé avait du bon et qu'il était inutile d'avoir vingt ans si l'on ne s'enthousiasmait que pour la guerre d'Amérique. La jeune fille remonta dans le cabriolet du coche. Il s'y trouvait justement, depuis le dernier relai, une place vacante auprès d'elle. Le chevalier prit cette place et s'y installa avec plaisir. Il avait de tout temps pratiqué la galanterie à la campagne aussi bien qu'à la ville, et tout alla selon ses désirs. On ne se fâcha point de ses œillades et de ses mines, et ses compliments furent bien reçus ; il se permit même certaines privautés qu'on lui passa, car il était très-bien fait et beau garçon. Par malheur, comme la voiture entrait à Paris par la barrière de La Villette, il eut la malencontreuse idée de remercier sa compagne autrement

qu'en paroles. Il tira de sa poche un double louis et le lui offrit.

— Tiens, petite, fit-il en lui caressant le menton, voilà de quoi ne pas m'oublier et te faire belle pour ton amoureux.

Mais la jeune fille, loin d'être reconnaissante, dit avec colère: — Voilà un plaisant godelureau de se donner les airs du vieux seigneur de chez nous. Et elle lança le double louis à travers champs. Le premier mouvement du chevalier fut de suivre son louis des yeux. Il avait encore soixante-dix ans sous son enveloppe juvénile, et les vieillards tiennent à l'argent et ne supportent point qu'on méprise leurs dons Il se tourna ensuite vers la jeune fille: — Vous n'êtes qu'une sotte et une impertinente, ma mie, fit-il, et je ne sais qui me retient de vous corriger.

— Oh! je voudrais voir cela!

Le conducteur, qui avait écouté, se pencha en arrière:

— Tiens-toi tranquille, Madelon, dit-il. Tu n'as que ce que tu mérites à te laisser enjôler par un de ces nobles que la peste étouffe.

— Manant! s'écria le chevalier.

— Vous avez entendu? reprit le rustre. Eh bien, tant pis pour vous; je ne m'en dédis pas.

Le chevalier, ne se possédant pas de courroux, dégagea d'entre ses jambes sa canne à bec de corbin et la leva sur le conducteur. Celui-ci la lui arracha, la cassa en deux et en jeta les débris sur le chemin. Pendant cette scène, les chevaux, qui n'étaient plus conduits, s'étaient arrêtés d'eux-mêmes, de sorte que les voyageurs vinrent voir ce qui se passait. La jeune femme le leur raconta avec volubilité, et le conducteur d'un ton insolent. Le chevalier, outré de honte et de dépit, ne soufflait mot. Quand le récit fut enfin terminé, le vieux gentilhomme dit à l'abbé : — Décidément, ou je me trompe fort, ce jeune homme n'est pas de naissance.

— En tout cas, repartit l'abbé, c'est un garçon très-mal appris.

II

Le chevalier débarqua à Paris en faisant d'assez tristes réflexions. Il n'avait rajeuni que depuis vingt-quatre heures, et déjà ses vieux amis l'avaient répudié sous sa forme nouvelle, des étrangers l'avaient vertement remis à sa place, une jeune fille l'avait malmené, et un rustre l'avait insulté. Il ne suffisait donc pas d'être jeune pour que tout vînt à point dans la vie. Le chevalier eût dû le savoir de longue date, mais il l'avait oublié, tant sa jeunesse était loin de lui. Cependant, s'il en croyait ses souvenirs, ses débuts d'autrefois n'avaient point été aussi amers; il se pouvait par suite que les fâcheux incidents de cette journée ne fussent que le fait du hasard. Cette pensée le consola promptement et dissipa son ennui. Il jugea néanmoins qu'un certain état dans le monde lui serait avantageux auprès de madame de Néserens, et songea à se faire admettre

aux pages de S. M. Louis XVI, comme il avait été admis vers 1730 à ceux du feu roi. Il avait pour cela dans le maréchal de Richelieu, dont il avait été l'aide de camp à Fontenoy, un protecteur tout naturel. Le duc ne pouvait faire moins que d'obtenir un brevet pour le neveu de son ancien compagnon d'armes. Il alla chez le maréchal. Récemment encore, quand il venait à Paris, les portes du pavillon de Hanovre s'ouvraient pour lui à deux battants. Il n'en fut pas de même cette fois; on lui répondit que le maréchal ne recevrait le neveu de M. d'Hurières que dans quelques jours. Le chevalier, très-désœuvré, employa ces quelques jours à visiter ses amis. Mais tous en agirent à peu près avec lui comme avaient fait M. de Prébois et M. de Rinancourt. Sur les lettres de recommandation de son oncle, qu'il avait conçues en termes fort convenables, on le reçut avec politesse, mais sans empressement. Au lieu de le prier à ces fins soupers un peu débraillés où l'esprit du chevalier s'échappait en saillies, on l'invita à de grands dîners où régnaient l'étiquette et le cérémonial. Là, relégué au bas bout de la table, n'ayant part qu'aux mets les moins

succulents, ce qui froissait sa gourmandise sans qu'il se l'avouât, il lui était presque interdit de prendre la parole. Parfois, il est vrai, le maître de la maison ou quelques gentilshommes qui connaissaient son oncle lui en parlaient avec la plus vive affection. Quelle idée avait donc eue le chevalier d'aller en Allemagne? A son âge! que n'était-il resté auprès d'eux plutôt que de courir les grandes routes. N'est-ce point, en effet, dans la vieillesse que les nœuds de l'amitié doivent se resserrer et deviennent les plus doux? Cela dit, on le quittait. En voyant combien on l'aimait lorsqu'il était vieux, le chevalier comparait malgré lui la position qu'il avait choisie à celle qu'il eût pu garder et se défendait mal d'un regret. S'il approchait des femmes, elles lui vantaient la grâce exquise de son oncle, son urbanité parfaite, l'art de conter où il excellait. Le chevalier, qui se croyait à cet égard tout aussi aimable que son oncle, était loin d'avoir le même succès.

Il devinait, sans pouvoir s'en expliquer le motif, un certain blâme chez ceux qui l'écoutaient. C'est que le jeu de physionomie, naturellement amené par les récits assez scabreux que

lui fournissaient de préférence son imagination et ses souvenirs, allait mal à son jeune visage. Tandis que chacun autrefois l'accueillait avec faveur, nul aujourd'hui ne le recherchait. Il ne produisait également que peu de sensation sur les promenades et dans les endroits publics ; sa jeunesse, qu'il regardait comme un bien inestimable, passait inaperçue. Quelques femmes à peine, d'une galanterie trop visible, lui faisaient des avances ; encore se rappelait-il que ces avances étaient beaucoup plus marquées lorsqu'il avait ses soixante-dix ans et qu'il portait sa décoration de Saint-Louis. Le chevalier s'affligeait de cet effacement de sa personnalité. Le dédain ou l'inattention des femmes lui étaient surtout fort sensibles. Il les avait toujours aimées à la folie, et s'il avait souhaité redevenir jeune, c'était uniquement afin de pouvoir leur plaire. Cependant, à la pensée de madame de Néserens, ses émotions et ses espérances l'agitaient si fort qu'il retrouvait toutes ses illusions et ne voulait pas douter du triomphe. Il s'énumérait à ce propos les nombreuses et promptes victoires de sa jeunesse, dues à un caprice des sens ou à une surprise du

cœur, et il n'y avait point, selon lui, de raison pour qu'il fût moins heureux, puisque, ainsi qu'autrefois, il était jeune et qu'il aimait.

Le jour où le maréchal de Richelieu devait le recevoir arriva sur ces entrefaites. Le vieux duc se promenait dans son appartement, le jarret tendu, la tête haute. A son aspect, le chevalier comprit que la vieillesse riche et puissante a presque, au point de vue des plaisirs, les mêmes priviléges que la jeunesse. En ce moment, ce qu'il n'eût point fait quelques jours avant, il eût échangé ses vingt ans et son obscurité contre le bâton de maréchal de France.

— Mon cher chevalier, lui dit le duc, j'ai pris connaissance de la lettre de votre oncle, et je me suis occupé de vous. Voici votre brevet d'admission aux pages de Sa Majesté.

— Monsieur le maréchal, fit le chevalier sous l'impression de la faveur qu'il obtenait, je n'attendais pas moins de votre vieille amitié.

Le duc tourna vivement les yeux de tous côtés, comme s'il eût cherché qui lui parlait ainsi. Il les arrêta enfin sur le chevalier :

— Pardieu ! jeune homme, s'écria-t-il, ou vous

êtes quelque peu fou, ou M. de Cagliostro a raison lorsqu'il affirme que la mort n'existe pas et que l'on ne fait que renaître sous une forme à peu près semblable à la première. Il serait étrange que j'eusse devant moi mon vieux d'Hurières. Vous avez de lui son air et sa voix quand il avait vingt ans, au siége de Dantzig. Malheureusement pour M. de Cagliostro, votre oncle est de ce monde, puisqu'il m'écrit, et, s'il a toute mon amitié, vous n'avez encore que ma bienveillance.

— C'est de votre amitié pour mon oncle que je me permettais de parler, monsieur le maréchal.

— Je le veux bien entendre ainsi, chevalier. Au revoir donc, et faites votre chemin.

Le chevalier, en possession de son brevet, courut aux Tuileries, où logeait la compagnie des pages à laquelle il appartenait. L'autre était à Versailles avec le roi. Après s'être présenté au capitaine-lieutenant, il alla saluer ses nouveaux camarades. Les pages, qui se mettaient à table, l'invitèrent à dîner. Le chevalier fut d'abord un peu gêné. Quoique resté jeune toute sa vie d'es-

prit et de goûts, il n'avait plus l'habitude de frayer avec les jeunes gens. Ceux-ci, d'ailleurs, lui imposaient : leur ton et leurs manières n'étaient point ceux de ses camarades d'autrefois. Ils avaient moins d'abandon et de familiarité. On les eût dit plus sérieux, et, ce qui déconcertait le chevalier, plus pénétrés de leur dignité d'homme qu'on ne l'est à leur âge. Cependant, à mesure que les vins circulèrent, la gaîté, sans devenir bruyante, s'empara des convives. Le chevalier, beaucoup plus à l'aise, sortit de sa réserve. Il raconta sur les pages de Louis XV des anecdotes qu'il dit tenir de son oncle. Il expliqua avec une grande facilité de propos et de mœurs comment jadis on rouait et on grugeait les jolies filles et les femmes de la cour. Ses discours avaient un cachet original et un attrait de curiosité rétrospective qui captivaient les jeunes gens. Le chevalier était ravi qu'on l'écoutât. Il s'imaginait régenter son auditoire, qu'il soupçonnait à part lui de pruderie et de quelque tendance aux idées philosophiques. On vint, au dessert, à parler politique.

— Il est bruit, dit quelqu'un, de l'arrivée de

M. Franklin, auquel on préparerait une belle réception.

— Je me suis toujours ébahi, fit étourdiment le chevalier, des égards qu'on avait pour ce quidam.

— Ce quidam, repartit avec feu un jeune homme, vaut mieux que les plus hauts gentilshommes; c'est un des premiers citoyens d'une nation libre. N'êtes-vous donc point partisan des Américains, monsieur le chevalier?

— Bon. Des croquants!

A ce mot, dont il n'avait point prévu la gravité, il se fit un profond silence. Le jeune homme qui avait déjà porté la parole se leva :

— Monsieur le chevalier, dit-il, on voit que vous avez vécu en province auprès d'un homme qui connaît trop bien l'histoire licencieuse du dernier règne pour s'associer aux élans, aux nobles aspirations de l'époque où nous sommes. Ces Américains que vous méprisez ont donné le grand et généreux exemple d'opprimés se révoltant contre leurs oppresseurs. D'esclaves ils sont devenus citoyens; ils ont proclamé et revendiqué le droit imprescriptible qu'a tout homme de vivre

selon les lois et selon la nature dans les limites de la justice et de la liberté, et la France, en leur tendant la main, en honorant leurs législateurs et leurs guerriers, prouve, sous un monarque ennemi du despotisme et de l'intrigue, qu'elle veut mettre en pratique les vigoureux et sains principes de la philosophie. Oublions, messieurs, les paroles que le chevalier a prononcées, qu'il désavouera lorsque ses yeux se seront ouverts à la lumière, et buvons à la grandeur et à l'union impérissable de la France et de l'Amérique.

Que de choses eût pu répondre le chevalier ! Il l'essaya, mais ses protestations se perdirent dans le choc des verres et dans les applaudissements dont on couvrait l'orateur. Cependant il n'était pas homme à accepter une leçon, et, la tête un peu chaude, il se dirigea vers son adversaire ; en même temps, il demanda son nom. On lui répondit que c'était le vicomte de Prébois. A ce nom, l'irritation du chevalier s'évanouit. Il ne pouvait, pour un motif aussi futile, provoquer le fils de son meilleur ami. Il se rappela avoir vu le jeune homme à Meaux. Ses souvenirs étaient vagues, car les vieillards sont égoïstes et il n'avait guère

fait attention au vicomte. Il le regarda et le reconnut mieux à sa ressemblance avec son père, alors il l'aborda avec un sourire indulgent :

— Vicomte, lui dit-il, vous m'avez bien maltraité tout à l'heure. Que voulez-vous? je ne puis être à la fois de votre époque et de la mienne.

— Comment, de la vôtre, chevalier! Mais nous avons à peu près le même âge et nous vivons, ce me semble, dans le même temps.

— Je veux dire de celle de mon oncle, puisque vous l'accusez de m'avoir élevé. Il y aurait pourtant beaucoup à reprendre à vos Américains.

— Chevalier, si vous avez l'amour de la vertu, je vous rallierai à leur cause, qui est celle de la liberté des peuples.

— Je le veux bien; mais, si vous y consentez, nous remettrons cela à plus tard. Je suis tout fraîchement dans Paris, et je m'entretiendrais plus volontiers avec vous sur d'autres matières.

— Il est peu d'entretiens honnêtes qui vaillent celui-là, chevalier; toutefois je suis à vos ordres.

Ils passèrent la soirée ensemble; mais, s'ils avaient été d'un avis différent sur l'émancipation du nouveau monde, ils ne s'entendirent pas mieux

au sujet des femmes. Le chevalier parut cynique et corrompu au vicomte, et le vicomte déplut souverainement au chevalier par son jargon et son emphase. Tous deux se maintinrent néanmoins dans les bornes d'une discussion courtoise.

— Le charme de la jouissance est dans l'âme et ne saurait être que là, termina sentencieusement le vicomte.

— Je ne dis pas non, riposta le chevalier, mais je voudrais savoir ce que l'âme ferait toute seule si elle n'avait les cinq sens à son service.

Il s'en alla impatienté en se disant que ces fadeurs dogmatiques et raisonneuses devaient causer aux femmes un ennui mortel. Ce qui l'agaçait par dessus tout, c'était cette prétention à l'amour épuré et vertueux, cette manie d'user de grands mots et de sophismes pour se justifier à soi-même les faiblesses les plus naturelles et les plus aimables. Il était certain que la littérature maladive de quelques gens de rien, enfiévrés en toutes choses de désirs et d'impuissance, avait infiltré son venin dans les esprits et dans les veines de ces jeunes hommes. N'avaient-ils donc

plus de maîtresses? Il est vrai que le vicomte de Prébois s'était montré, pour son compte, fort peu communicatif à cet endroit. Après tout, cela n'eût pas étonné le chevalier. Ils étaient peu dignes d'en avoir. Quant à lui, il haussait les épaules de ce qu'il venait d'entendre, et se sentait si rempli de séve, de jeunesse et aussi, faut-il le dire, de bon sens, qu'il eût voulu déjà être en présence de madame de Néserens.

Cette confiance en lui ne l'avait point abandonné le lendemain quand il fit sa première visite à la baronne. Cependant il était ému. Le goût très-prononcé, mais sans espoir, qu'il avait eu pour elle lorsqu'il était vieux, s'était changé, depuis son rajeunissement, en un désir très-arrêté de la posséder. Il se mêlait à ce désir un sentiment singulier. En même temps que le chevalier aimait la baronne avec l'ardeur d'un jeune homme, il conservait pour cette femme qu'il avait vue grandir la tendresse douce et bienveillante qu'il lui portait autrefois. Son salut fut donc tout ensemble respectueux et familier.

Mais elle frappa joyeusement dans ses mains et s'écria :

— Que vous ressemblez à mon bon ami le chevalier !

— Certes, madame, répondit-il, je partage son affection pour vous. S'il avait ma jeunesse, il serait à vos pieds, et je voudrais avoir son âge pour avoir le droit de m'y mettre.

Madame de Néserens, assez surprise de ce madrigal, indiqua un fauteuil au chevalier. Celui-ci examina alors la jeune femme. C'était une brune piquante, à l'air fin et spirituel, mais il y avait dans ses traits comme un parti pris de rêverie et de passion. Sa parure visait à une coquetterie réglée par les bienséances. Son fichu couvrait sans les cacher ses épaules et son sein, et de petites mules faisaient valoir son pied souple et cambré. Le chevalier s'attardait dans la contemplation de ces beautés, il prenait son temps, souriait et, par des coups d'œil furtifs mais trop hardis, cherchait à deviner ce qu'il ne pouvait qu'entrevoir.

La baronne, légèrement blessée de cette minutieuse admiration de sa personne, se rajusta et regarda vivement le chevalier en face.

Le chevalier ne sourcilla pas.

— Ah! fit-il avec un soupir, que vous êtes adorable ainsi et combien vous me rappelez madame votre mère.

— Ma mère! L'avez-vous donc tant connue?

— J'en ai si souvent entendu parler! Elle avait les cheveux moins noirs que vous, mais les yeux aussi bleus. Des nichées d'amours se logeaient aux deux coins de sa bouche et cette bouche elle-même avait, comme la vôtre, ce tour agréable et sérieux qui communique au cœur un soudain ravissement. Elle était du caractère le plus enjoué et témoignait avec une naïveté empressée de son intention de plaire. On ne pouvait la voir sans rêver aux moyens d'en être aimé. Toute sa démarche avait une grâce enchanteresse, et on se disait bien vite qu'elle était la volupté en personne.

Madame de Néserens ne paraissait pas goûter outre mesure cet éloge de sa mère, mais elle était émerveillée de la faconde et de l'aplomb du chevalier. Sa main seulement, par des mouvements saccadés, tourmentait la poignée d'un riche coffret en ébène niellé d'argent, placé près d'elle sur un guéridon. La vue de ce coffret fut cause que le chevalier s'interrompit.

— Oh! que voilà un meuble rare! s'écria-t-il. Daignez me le montrer, je vous en prie.

Il s'en empara et le considéra dans tous les sens avec plus d'émotion que de curiosité. Ce coffret semblait éveiller en lui de lointains souvenirs. Il l'ouvrait, le fermait et pressait avec les doigts quelques-uns de ses clous d'argent.

— Qu'a donc ce coffret de si curieux? demanda la baronne.

Cette question rendit le chevalier perplexe. Il se recueillit, hésita et dit enfin :

— Rien, sinon que le travail en est précieux. L'avez-vous depuis longtemps?

— Je crois qu'il a toujours été dans la famille, mais je ne l'ai retrouvé que dernièrement dans le garde-meuble.

— Ah! fit le chevalier. Et puis, continua-t-il, c'est que, à propos de coffret, je me suis rappelé une aventure arrivée à l'un des amis de mon oncle. Autrefois peut-être on savait mieux se comprendre et s'aimer qu'aujourd'hui.

— Vous pensez? fit avec une moue un peu dédaigneuse madame de Néserens.

— Vous allez en juger, madame. A l'issue de

la campagne de Hanovre, le comte de V..., capitaine aux chevau-légers, était venu passer quelques mois à Paris. Il y faisait une cour assidue à la jeune duchesse de N..., qui le voyait avec des yeux favorables. Mais, par une sorte de fatalité, il ne l'avait jamais rencontrée seule chez elle. Il y avait toujours dans son salon une nuée de fâcheux. L'occasion s'offrit enfin et le comte se promit aussitôt d'en profiter de façon à ce que la duchesse ne se méprît en rien sur ses sentiments. De son côté, elle penchait sans doute à ne le pas contrarier dans son dessein. Or, s'ils s'aimaient beaucoup, ils se connaissaient encore si peu. La passion du comte s'expliquait par son trouble et par des soupirs, mais une timidité dont il ne triomphait point retenait sur ses lèvres les paroles décisives que l'on attendait.

— Comte, à quoi songez-vous donc ? dit la duchesse.

— A quoi bon vous le dire, si vous ne le devinez point ?

— Et que savez-vous si je ne le devine point?

Le comte était assis sur un tabouret trop loin à son gré de la duchesse. Il se leva, s'approcha

d'elle, la regarda tendrement, puis, désignant sur une table un coffret presque semblable à celui-ci :

— Si vous voulez, duchesse, ce coffret sera notre confident.

— Et comment cela ?

— Nous allons écrire, chacun à part, moi la pensée qui m'occupe, et vous, puisque vous dites l'avoir devinée, la réponse que vous croirez devoir y faire. Nous agiterons quelque temps les deux papiers au fond du coffret et nous les en tirerons au hasard jusqu'à ce que j'aie votre réponse et que vous sachiez ma prière. Je ne verrai que trop alors si j'ai conçu un fol espoir et, si cela est, vous me le pardonnerez, puisque ma bouche du moins n'aura pas osé vous l'exprimer.

Tous deux écrivirent et le comte s'assit à côté de la duchesse. Le coffret était entre eux. Chacun y plongea la main et pendant que la duchesse lisait :

— Voulez-vous m'aimer ?

Un seul mot flamboya aux yeux du comte.

— Vous avez dit oui, duchesse, s'écria-t-il, vous avez dit oui!

Et il l'en remercia avec de si vifs transports que

le coffret tomba. Ils ne s'en aperçurent point d'abord, mais quand ils le virent gisant sur le tapis tel qu'un serviteur des jours de lutte délaissé après la victoire, ils le relevèrent avec quelque honte, quoique en souriant.

— Nous avons été ingrats envers lui, dit le comte.

— Mais nous ne le serons plus, répondit la duchesse, car je lui confierai désormais ce que j'aurai de plus cher au monde.

— Et quoi donc?

— Les lettres où vous m'écrirez que vous m'aimerez toujours.

— Eh bien, madame, fit le chevalier, que dites-vous de mon histoire? Ne savait-on pas s'aimer alors? Ne pourrait-on pas encore s'aimer ainsi?

Le chevalier resplendissait de ses vingt ans. Le feu de son âme avait passé sur ses traits, dans ses regards, dans le son de sa voix, et il étendait ses deux mains vers la baronne.

Celle-ci, remuée peut-être par le récit du chevalier, demeurait songeuse.

— Quoi! dit-elle enfin, se rendre de la sorte, sans résistance, sans combat, de gaîté de cœur;

n'obéir qu'au délire de son imagination et de ses sens! Et c'est cet emportement mêlé de trouble et d'erreur que l'on décore du nom sacré de l'amour!

Le visage du chevalier s'altéra et ne peignit plus qu'une stupéfaction profonde.

— Monsieur le chevalier, dit madame de Néserens, je veux bien vous pardonner parce vous êtes très-jeune, mais de tels discours sont d'un homme sans principes et déplacés à votre âge. La société de votre oncle a été une mauvaise école pour vous.

— Me permettrez-vous, fit assez hypocritement le chevalier, de venir m'instruire à vos leçons.

— Je ne refuserai pas de vous recevoir, dit-elle froidement en se levant.

— Alors je solliciterai de vous la faveur d'assister parfois à votre toilette.

— A ma toilette. Non pas, s'il vous plaît. Je n'ai point l'usage qu'ont encore gardé certaines femmes de l'ancienne cour d'ouvrir de préférence leur porte à cette heure-là.

Elle fit sa révérence au chevalier, qui la salua cérémonieusement et sortit.

III

Le chevalier, en y réfléchissant, ne jugea point que l'accueil de la baronne, dans cette première visite, fût de nature à le décourager. Il s'était montré ce qu'il voulait être, vif, insinuant, hardi, et, s'il ne pouvait s'applaudir d'un succès, madame de Néserens n'était pas restée de tout point insensible. Elle avait écouté jusqu'au bout, rougissante et les yeux baissés. Elle s'était indignée à la fin, mais cette indignation était-elle bien réelle ? Certes, les femmes avaient changé. De son temps, après s'être conduit comme il l'avait fait, il serait parti l'heureux vainqueur de la baronne ou n'eût plus été admis à se présenter chez elle. Mais aujourd'hui il y avait chez les femmes comme chez les jeunes gens une ostentation préméditée de grands sentiments et un étalage de belles maximes. Vieillard, il ne s'était point douté de cela, parce qu'on dissimulait devant lui et que, par politesse pour son âge, on to-

lérait sa manière de voir. Le chevalier ne concevait pas toutefois d'où venait à la jeunesse cette fastueuse hypocrisie du cœur. Il eût été si simple d'apporter dans les relations des sexes cette entente rapide et spirituelle du temps passé qui, en somme, n'obligeait personne à se refuser ou à se donner malgré soi. L'on devenait amants ou l'on restait amis. On ne s'affublait pas en rhéteurs, et l'amour n'était point une thèse que l'on discutât. Madame de Néserens, d'aileurs si jolie, n'eût-elle point gagné à avoir l'entrain et la galante vivacité de la marquise de Rinancourt. Hélas! tout dégénérait. Le vicomte de Prébois, entiché de l'Amérique et puritain de mœurs, ressemblait-il donc à son père, cet élégant gentilhomme dont la jeunesse avait été si brillante? Le chevalier, qui souriait au souvenir du comte de Prébois et de la marquise de Rinancourt, ne songeait qu'avec humeur au vicomte et à la baronne. — Ils seraient dignes de se comprendre, se disait-il. — Cependant, comme l'image de la jolie baronne ne le quittait plus, il en vint peu à peu, sous l'empire d'un désir exclusif, à ne se préoccuper que de la conquête de la jeune femme. Il faisait bon marché

des résistances de caractère et d'opinion qu'elle pourrait lui opposer. C'étaient là, de même qu'au siége d'une place forte, des ouvrages avancés qui tomberaient avec le temps. On ne prenait pas une ville du premier assaut, et il ne fallait que bien attaquer cette pruderie hautaine et calculée, qui n'existait qu'à la surface, pour la forcer à capituler.

Il retourna donc chez madame de Néserens, mais il joua de malheur. Tantôt elle était si bien entourée, qu'il ne pouvait lui dire un mot en particulier ; tantôt sa porte était fermée. Le chevalier se dépitait d'autant plus que, dans l'intervalle de ces visites, il était loin de mener une vie agréable. Le service des pages était fort monotone à Paris. Sa régularité constante et les exigences de la discipline causaient au chevalier une gêne intolérable : il était depuis si longtemps habitué à la liberté, au repos, à ne suivre d'autre loi que son caprice. Après avoir eu un grade élevé dans l'armée, il s'irritait de se plier aux ordres d'officiers subalternes. Ces hommes-là, quelques mois plus tôt, l'auraient salué respectueusement de leur épée. Il fut mis aux arrêts. Il en rit, mais

avec amertume. Quant à ses camarades, il se déplaisait extrêmement avec eux. Il avait renoncé à les heurter de front, comme le premier jour, et leur parlait à peine. A quoi bon ? Rien de ce qui les passionnait ne l'intéressait. Aussi lui rendaient-ils en mauvais vouloir ce qu'il avait pour eux d'indifférence et de dédain. Il éprouvait à vivre ainsi une sorte de fatigue morale et même physique. S'il y avait quelque repas de corps, il buvait avec excès sans que cela lui fît du mal, mais il ne puisait aucune excitation dans l'ivresse. Elle était pesante et l'engourdissait. Il eût préféré à ces libations bruyantes le verre de vin d'Espagne que dame Morinière lui versait, à Meaux, après son potage, dont il voyait la chaude liqueur étinceler dans le cristal, et qu'il lampait à petits coups. Cette torpeur, qui l'envahissait dans les choses ordinaires de la vie, s'étendait presque au goût qu'il avait pour madame de Néserens. Il mesurait mieux, depuis qu'il les voyait de près, les obstacles de tout genre qu'il lui faudrait surmonter. Ce métier d'amoureux lui apparaissait gros de petites misères, de lentes tentatives, de blessures d'amour-pro-

pre, d'oiseuses complaisances. Par moments il était tenté de s'abstenir, car il doutait de réussir. Mais de quoi lui servait, dans ce cas, d'être redevenu jeune? Une logique fatale le condamnait à ne pas laisser ses vingt ans sans emploi. Toutefois, dans d'autres instants, il avait de la baronne une convoitise féroce. Les égoïstes désirs de sa vieillesse se réveillaient avec violence. L'imagination avait chez lui pour complice la chaleur du sang, et le chevalier, qui rentrait par ce courant d'idées en pleine possession de lui-même, s'indignait autant de l'hésitation qui l'avait pris que des retards indépendants de sa volonté qu'il avait à subir.

Un jour, désespérant de jamais retrouver seule madame de Néserens, il se risqua, bien qu'elle le lui eût défendu, à aller à sa toilette. Le suisse le laissa passer et il parvint sans encombre jusqu'à la chambre de la baronne. Il en poussait la porte qui était entr'ouverte, lorsqu'une femme de madame de Néserens courut à lui, le fit reculer et referma la porte derrière elle en disant que sa maîtresse n'était pas visible. Si rapidement que cela fût fait, le chevalier avait pu apercevoir la

baronne en déshabillé, ses beaux cheveux épars autour d'elle, et un jeune homme dont il n'avait point distingué le visage, assis non loin d'elle.

— Il y a pourtant quelqu'un, s'écria-t-il.

— Hé ! monsieur le chevalier, fit la soubrette avec un sourire et à demi-voix, je ne vous ai pas dit qu'il n'y eût personne.

— Vive Dieu ! reprit le chevalier, s'il n'y a plus de grandes dames, il y a encore des Martons. Tu es une jolie fille, toi, et nous pourrons nous entendre. Tu vas me dire le nom de ce gentilhomme.

— Je ne le sais pas. Je ne suis que depuis huit jours à madame la baronne, et c'est la première fois que je vois ce jeune homme.

— En ce cas, tâche de le savoir, et le jour où j'aurai besoin de toi, comme c'est probable, tu ne te repentiras pas de me servir.

Cet incident fouetta le sang et les résolutions du chevalier. Il découvrait enfin le motif de son peu de succès. Il avait un rival. A la bonne heure ! Madame de Néserens n'était pas gardée par ces sots préjugés qui rendent une femme inabordable. Mais, pour supplanter ce rival, il était

urgent de le connaître. Quel pouvait-il être? Malgré lui il pensa au vicomte de Prébois et se promit de s'en éclaircir auprès du jeune homme. Ses relations avec le vicomte étaient assez froides. Loin de se convenir, ils avaient l'un pour l'autre une secrète antipathie. Cependant il accosta le soir même de Prébois et, après avoir enduré patiemment le récit de la capitulation de Charleston où la cause de l'indépendance américaine avait remporté un récent triomphe, il lui demanda s'il voyait madame de Néserens. M. de Prébois lui répondit qu'il la voyait fort peu. Alors le chevalier, ne la ménageant plus dans ses paroles, la traita de coquette dangereuse et la cribla d'épigrammes. Le vicomte écouta en silence et ne défendit même pas la baronne, comme tout honnête homme peut le faire d'une femme trop vivement ou injustement attaquée. Cette excessive réserve confirma les soupçons du chevalier. — Ah! pardieu! se dit-il en quittant M. de Prébois, j'étais un grand sot, et ces parfaits amants me bernent sans doute de concert. Ils apprendront qui je suis.

Il se monta la tête et, en examinant sa conduite

avec madame de Néserens, il se persuada que la baronne devait avoir pour lui un dédain mérité. Il avait affiché, en effet, des allures conquérantes et n'avait réussi qu'à se faire éconduire. Avec l'expérience de toute une vie de galanteries il ne se comportait pas autrement qu'un novice. On lui faisait bien voir, en n'opposant qu'un maintien sévère ou des homélies sentimentales à ses insinuations amoureuses, qu'on ne le croyait capable d'aucune entreprise sérieuse. Il était temps de la détromper et mieux valait échouer sans retour que prolonger ces stériles et languissantes escarmouches.

Dès le lendemain matin le chevalier se fit amener par son grison la jolie soubrette qu'il avait vue chez la baronne.

— Comment t'appelles-tu? lui dit-il.

— Suzon, monsieur le chevalier.

— Eh bien, Suzon, veux-tu gagner cinquante louis?

— Que faut-il faire pour cela?

— M'introduire ce soir dans la chambre de ta maîtresse. Tends tes deux mains.

Suzon, qui hésitait, les tendit cependant et

devint toute rouge de plaisir quand elle vit s'y amonceler les pièces d'or du chevalier.

— Tu n'auras, mon enfant, qu'à m'ouvrir la petite porte du jardin et je m'en fie ensuite à ton intelligence. Va maintenant, et à dix heures ce soir.

Le chevalier, qui n'avait jamais, en ces sortes d'affaires, éprouvé aucun scrupule, ne passa pourtant pas la journée sans inquiétude. Il s'étonnait que cette inquiétude participât presque du remords. D'où venait qu'il prît au tragique une aussi simple aventure? Il fallait qu'il se fût, à son insu, infesté de l'esprit du temps. Il essayait de se railler, mais ce temps, quoi qu'il en eût, exerçait sur lui son influence. Il s'était heurté depuis plusieurs mois à trop d'idées, trop de mœurs nouvelles, pour n'en être pas ébranlé. Pour la première fois il se demandait si, du seul droit de la jeunesse et du plaisir, il lui était permis d'agir comme il le méditait. Ces nouveaux sentiments, sinon de devoir absolu, du moins de passion exclusive, que l'on exaltait si haut et dont la forme lui était si désagréable, n'étaient-ils pas respectables au fond, puisque les jeunes gens s'en

pénétraient aussi vivement. Et, puisqu'il reconnaissait aux femmes le privilége de disposer d'elles-mêmes en faveur de plusieurs amants, pouvait-il leur interdire celui de n'en disposer qu'en faveur d'un seul ? Malheureusement ce n'était pas lui que madame de Néserens avait choisi pour cet amant unique, et il ne lui pardonnait pas d'avoir distingué le vicomte. Aussi parvint-il à s'étourdir, et, lorsque le soir arriva, il n'avait plus que l'anxiété de ses désirs et de ses espérances.

A dix heures il était à la petite porte du jardin, mais il attendit inutilement Suzon. Il se résigna en attribuant à quelque obstacle imprévu le retard de la soubrette. Toutefois, à minuit, ne la voyant pas paraître, il s'alarma et commença à craindre d'avoir été joué par elle. Le dépit et la confusion se partagèrent le chevalier, puis, comme la nuit était sombre et qu'il pleuvait, la lassitude le prit, ses désirs trompés ne le soutenant plus dans cette longue attente ; il oublia qu'il était jeune et jugea sa situation fort piteuse et tout à fait indigne de lui. Il s'était appuyé contre le mur et restait dans une morne apathie que troublaient seuls de temps à autre de légers soubresauts de

colère. Enfin il entendit l'horloge voisine sonner deux heures et se détermina à partir. Rentré chez lui, il ne put dormir et, aussitôt qu'il fit jour, envoya chercher Suzon. On ne la trouva pas. Alors, bien qu'agité de mauvais pressentiments, il résolut, dès que l'heure serait convenable, de se renseigner lui-même en allant voir madame de Néserens.

Il lui sembla que sa visite était prévue. Un valet le précéda avec empressement et l'annonça avec une sorte d'apparat. Il n'y avait pourtant dans le salon que deux personnes, madame de Néserens et le vicomte de Prébois. Ainsi le chevalier ne s'était pas trompé dans ses conjectures. L'aspect de son rival lui rendit son orgueil et sa présence d'esprit, mais parut lui causer une émotion étrange et qui ne lui était pas personnelle. Il avait, pour saluer madame de Néserens, à parcourir toute la longueur du salon. Durant ce trajet il composa son visage et il y avait dans son regard, quand il le leva sur la jeune femme, autant d'aisance que d'ironie.

La baronne salua à son tour le chevalier, mais sans lui adresser la parole, et sonna. Suzon

parut, très-embarrassée de sa contenance et les yeux gonflés.

— Suzon, fit la baronne, rendez à M. le chevalier d'Hurières les cinquante louis qui lui appartiennent.

— Garde-les, ma fille, dit le chevalier, et joins-les aux cinquante que madame la baronne a dû te donner, afin que tu eusses moins de regret à me restituer ceux-ci. Cela te mènera plus vite encore, continua-t-il, sur le chemin de l'honnêteté.

Suzon recommença à pleurer.

— Oui, monsieur, dit la baronne, vous voulez railler ; mais cette fille sera honnête, elle l'est déjà. Si elle a eu un moment d'égarement, elle l'a expié par un aveu sincère de sa faute et par son repentir.

— Ah ! dit lentement le chevalier pendant que la jeune fille s'éloignait, je m'étais abusé. C'en est fini, même des Martons, et je vois bien que je n'ai plus rien à faire.

— Vous avez, monsieur, à quitter cette maison et à n'y remettre jamais les pieds.

La baronne, le regard étincelant, le feu de l'indignation sur les joues, désignait du doigt au

chevalier la porte du salon. Le vicomte de Prébois, debout près de la cheminée, restait l'impassible et silencieux témoin de cette scène. A ce sanglant outrage que madame de Néserens lui infligeait devant son rival, le chevalier fut saisi d'une sourde colère. Il se contint pourtant et redoubla de persiflage.

— Oui-da, madame, fit-il en guignant de l'œil le vicomte, monsieur est sans doute un jaloux, et c'est le soin de le rassurer qui me vaut cette algarade.

— M. le vicomte de Prébois est ici parce que je l'en ai prié. J'avais besoin qu'il y fût pour me défendre, le cas échéant, des entreprises auxquelles aurait pu se porter, en se sachant dévoilé et si j'eusse été seule, l'homme audacieux et vil qui n'a pas craint de corrompre mes serviteurs pour arriver jusqu'à moi. M. de Prébois est un loyal et sincère ami.

— Un ami, fit en ricanant le chevalier, ou un amant !

— Monsieur ! s'écria le vicomte qui sortit enfin de son immobilité et s'avança de deux pas. La baronne l'interrompit.

— Taisez-vous, lui dit-elle, c'est à moi de répondre. M. de Prébois est mon amant, soit ; mais non dans le sens honteux que vous attachez à ce mot. Nous nous aimons, mais l'entente de nos cœurs n'a rien enlevé à la pureté dont une femme doit s'enorgueillir et qu'un homme d'honneur doit respecter en elle. Nous n'avons à rougir du lien qui nous unit ni devant Dieu ni devant les hommes.

— Ce que vous me dites là me ravit, madame, car, je l'avoue, j'hésitais quelque peu à l'endroit d'un secret que l'honnêteté qui vous est si chère me fait maintenant un devoir de vous révéler. J'ai la douleur de vous apprendre que cette affection, si pure qu'elle soit, ne vous est permise ni à vous ni au vicomte.

Le chevalier parlait d'un ton sérieux et tranquille, sous lequel perçaient néanmoins le plaisir et la certitude de la vengeance. Les jeunes gens, inquiets, s'étaient rapprochés de lui.

— Je ne sache pas, en effet, poursuivit-il, que, hormis au pays d'Égypte et encore à une époque fort loin de nous, on ait jamais pu s'aimer quand on était frère et sœur.

— Que dit-il ? firent ensemble madame de Néserens et le vicomte.

— La simple vérité. Je vous ai, madame, s'il vous en souvient, raconté une aventure à propos de coffret. Eh bien, la duchesse de N... et le comte de V... n'étaient autres que M. le comte de Prébois et madame la marquise de Rinancourt.

— Ce n'est pas ; ce ne peut être. Donnez-m'en la preuve.

— Elle est là dans ce coffret, car c'est de ce coffret lui-même qu'il était question dans mon récit. Vous m'avez dit ne vous en servir que depuis peu de temps. Il se peut donc que vous ignoriez la cachette qu'il renferme. Ouvrez-le, puis poussez le troisième clou d'en bas sur la droite, et vous verrez.

La baronne et le vicomte se courbèrent au-dessus du coffret, et madame de Néserens fit ce que lui indiquait le chevalier. Alors une planchette du fond glissa dans ses coulisses, et les portraits du comte de Prébois et de la marquise de Rinancourt apparurent.

— Ma mère ! s'écria la baronne.

— Le comte ! balbutia le jeune homme.

Il y eut un instant de silence pendant lequel le chevalier contempla les deux amants avec une satisfaction évidente.

— Mais, murmura madame de Néserens, cela ne prouve pas que... Elle n'osa achever.

— Pardon, madame, reprit impitoyablement le chevalier. Ayez la bonté de soulever les portraits. Il doit y avoir une date au fond du coffret.

Madame de Néserens regarda et lut : « 16 février 1760. »

— C'est, si je ne me trompe, la date de votre naissance. Vous conviendrez que si cette date n'est point d'une autorité absolue pour ce que j'avance, elle donne lieu à des présomptions fort graves.

La révélation imprévue du chevalier, les témoignages qui s'y joignaient, atterrèrent le vicomte et la baronne. Certains détails de leur enfance, diverses circonstances de l'intimité de leurs deux familles portaient dans leur esprit une conviction désolante. Ils demeuraient accablés, sans geste, sans cri, tandis que leurs yeux se remplissaient de larmes. En présence de cette dou-

leur, le chevalier, interdit, ne se décidait ni à rester ni à partir. Tout à coup madame de Néserens prit les deux mains de M. de Prébois dans les siennes, et le fixant avec attendrissement et désespoir :

— Ah ! cher Prébois, dit-elle, que viens-je de voir ! Faut-il en croire mes sens ! Homme infortuné, es-tu mon frère, es-tu mon amant ? Hélas ! ni l'un ni l'autre de ces titres ne peuvent t'appartenir. L'honneur les réprouve également. Tu n'es mon frère que par un crime, et quand je pense que je t'appelais mon amant, je frémis du forfait plus grand encore qui eût pu s'accomplir. Va, nous ne sommes plus, nous ne devons plus être que des étrangers l'un pour l'autre.

Elle lâcha d'un mouvement brusque les mains du vicomte, et, se tournant vers le chevalier : — Et toi, barbare, que fais-tu ici ? Veux-tu donc te repaître jusqu'au bout du spectacle de nos misères. Ah ! je t'ai en horreur ! Si, en rompant nos liens, tu eusses été mû par cette honnêteté que tu as osé invoquer, tu serais le plus à plaindre des hommes ; mais tu en es le plus pervers et le plus méprisable, car tu n'as agi que par une abjecte et

basse envie. Dieu ! de quelle fange ton âme est-elle donc pétrie?

Les pleurs et les sanglots la suffoquèrent. Le chevalier, bouleversé, s'élança hors de l'hôtel. Dans la rue, il reprit un peu de calme : — Il faut que j'attende le vicomte, se dit-il, il a sans doute deux mots à me dire.

Le vicomte, en effet, ne tarda pas à sortir, mais ne parut point voir le chevalier. Celui-ci alla à lui. — Monsieur, lui dit-il, je viens me mettre à vos ordres. Vous devez avoir le désir de me couper la gorge, et je confesse que vous avez raison.

— Monsieur, répondit doucement et tristement le vicomte de Prébois, je ne vous avais point fait de mal et vous m'avez ravi tout mon bonheur. Vivez en paix, si vous le pouvez, avec le souvenir de votre mauvaise action. Quant à moi, quoique mon existence soit désormais brisée, je n'en sacrifierai pas les restes dans un combat inutile à l'humanité. Le duel répugne à mes principes autant qu'à mes sentiments. Mais je vais partir pour le Nouveau-Monde, et là, en me dévouant à une noble cause, je rencontrerai, je l'es-

père, telle que je la rêve, la mort qui finira mes maux.

Le chevalier ne répliqua pas et salua le vicomte. Ce refus du jeune homme de se battre en duel avec lui était, dans les événements et les déceptions de sa vie nouvelle, le plus rudé coup qu'il eût encore reçu.

IV

Le chevalier erra par les rues, cherchant le bruit et le mouvement. Mais il fuyait inutilement sa pensée. A chaque instant elle lui retraçait la baronne de Néserens et le vicomte de Prébois violemment séparés l'un de l'autre, et l'accablant de leur douleur plus encore que de leurs reproches. Il avait été ridicule et méchant. Là aboutissait cette jeunesse dont il s'était promis tant de merveilles. Qu'allait-il faire maintenant? L'amour lui manquait, l'ambition ne le tentait guère. Ce fut pourtant à elle qu'il se rattacha

comme à un espoir. Il évoqua le champ de bataille avec sa mêlée, ses cris de lutte et de victoire. Il entendit les clairons sonnant la charge. Il revit dans un nuage d'or et de poussière les brillants escadrons de la maison du roi s'élançant à Fontenoy à l'assaut de la colonne anglaise, et il lui sembla que la vue du sang, l'odeur de la poudre l'enivreraient encore. Et s'il se trompait, c'est à la guerre du moins que, imitant en cela le vicomte de Prébois, il pourrait trouver dans les rangs ennemis une mort glorieuse. Dès le lendemain donc il irait solliciter du maréchal de Richelieu la faveur d'embarquer, ne fût-ce qu'en qualité de volontaire, avec la nouvelle expédition que l'on envoyait assiéger Gibraltar. Il se sentit moins troublé après avoir pris cette résolution, et se dirigea vers les Tuileries. Le souper était commencé quand il arriva. En entrant dans la salle commune, il ne vit pas son couvert à la place ordinaire et allait s'informer auprès des gens de service, lorsque celui de ses camarades qui présidait la table se leva :

— Monsieur le chevalier d'Hurières, dit-il, votre couvert a été enlevé par mon ordre. A partir

d'aujourd'hui, nous ne vous reconnaissons plus pour notre collègue, et vous êtes prié de donner le plus tôt possible votre démission.

— Et pourquoi cela? fit le chevalier effrayé et tout surpris.

— Parce qu'il plane de fâcheux soupçons sur votre honneur et sur votre délicatesse. Le vicomte de Prébois nous a appris que, dans une circonstance récente, vous ne vous étiez point conduit en gentilhomme.

— Qu'ai-je donc fait?

— Il ne nous l'a pas dit et nous ne voulons point le savoir. Mais M. de Prébois n'a jamais menti, et nous tenons pour vrai ce qu'il affirme.

— Ah! c'en est trop, et je le forcerai bien à s'expliquer lui-même.

— Vous ne le pouvez pas. Le vicomte nous a fait ses adieux il y a deux heures, et est en route pour l'Amérique. Il a dû être frappé d'un grand malheur, car il a obtenu d'urgence la permission de partir sur-le-champ.

— Puisqu'il en est ainsi, s'écria le chevalier furieux, c'est à vous tous, messieurs, que je demanderai raison de cette insulte.

— Vous vous donneriez une peine superflue, car aucun de nous ne se battra avec un homme dont la réputation n'est pas nette.

Le jeune homme se rassit et tous les convives gardèrent un silence glacial. Le chevalier se fût livré peut-être à quelque voie de fait ; mais, soit par hasard, soit à dessein, les laquais s'étaient groupés autour de lui et l'observaient. Il comprit l'inutilité de toute tentative et se retira la rage dans le cœur.

Le chevalier reprit sa course dans Paris. Cette fois, il ne s'efforçait plus de se faire illusion. Il creusait avec un sombre désespoir l'abîme où il était tombé. Certes, il avait été imprudent et coupable, mais la punition était venue plus terrible qu'il n'eût jamais pu la concevoir. Il souriait de pitié en se rappelant qu'il s'était cru malheureux. La belle affaire que d'avoir essuyé les dédains d'une femme et désuni deux amants ! Les remords mêmes qui l'avaient agité lui semblaient puérils.

Madame de Néserens se consolerait, et le vicomte trouverait sans doute en Amérique, non la mort qu'il cherchait, mais l'illustration et la

fortune. Lui, au contraire, quelle espérance pouvait le soutenir encore? Il était gentilhomme et avait perdu l'honneur. En prononçant ces mots, il frémissait de tout son être; il en pâlissait pour son vieux nom que ses ancêtres lui avaient transmis pur, qu'il avait conservé sans tache pendant toute sa vie, et qui désormais paraîtrait suspect à tous. Il lui fallait renoncer même à ses rêves de renommée et d'émotions guerrières dans lesquels il avait été assez insensé pour ne voir qu'un pis-aller du sort. Ah! que ne lui étaient-ils encore permis! Mais non; partout où il irait, la déconsidération le suivrait. Toute place au grand jour lui serait disputée par ces honteux soupçons que l'on se murmurerait sur son compte à l'oreille, si on ne les disait tout haut, et, jusqu'à l'heure où l'atteindrait une mort obscure, il vivrait repoussé des siens ou méprisé par eux. Cet isolement qu'il entrevoyait dans l'avenir, n'en sentait-il pas déjà tout le poids? Il eût en vain voulu se le cacher, c'était là ce qui l'accablait. Il n'avait aucune affection où il pût se réfugier, aucun ami qui lui tendît la main, aucun plaisir qui l'étourdît, aucune habitude qui l'aidât à oublier. Il comprenait

trop enfin que la jeunesse du corps n'est rien sans cette autre jeunesse de l'âme, qui la vivifie et la féconde. Il était seul dans son passé qu'il ne pouvait plus partager avec personne, seul dans son présent que personne ne voulait partager avec lui. Une immense tristesse lui gonfla le cœur; il s'arrêta, et, cessant de penser, regarda autour de lui avec égarement.

Il était sur le Pont-Neuf. Un vent assez fort chassait de gros nuages et la lune projetait sur l'eau des reflets rougeâtres. La foule s'empressait à quelques tréteaux de saltimbanques.

Les carrosses roulaient à grand fracas et les piétons longeaient les parapets. Ce mouvant spectacle augmentait la détresse du chevalier, lorsqu'il vit s'avancer deux hommes âgés se tenant par le bras, riant et causant. Il les reconnut. C'étaient deux de ses anciens amis. Il fit quelques pas de leur côté, ne sachant ce qu'il leur dirait, mais ayant besoin de les voir, de leur parler. Il aurait voulu se jeter à leur cou. — Je sais bien que je ne puis le faire, se disait-il, mais ils auront peut-être pour moi une bonne parole.

Il se plaça timidement devant eux et les salua.

— Ah! fit lestement l'un d'eux, c'est le jeune chevalier d'Hurières.

— Ma foi, oui, dit l'autre. Amusez-vous bien, jeune homme.

Et les gentilshommes qui l'avaient à peine vu continuèrent leur chemin. Alors le chevalier se détourna de la foule, s'accouda sur le parapet et dit avec un accent déchirant : O ma vieillesse! ô ma vieillesse!

S'il eût pu pleurer, les larmes l'eussent soulagé. Mais, au lieu de couler facilement comme elles eussent dû le faire sur son jeune visage, elles ne s'échappaient de ses yeux que lentement, une à une. On eût dit les larmes rares et brûlantes de cette vieillesse qu'il regrettait. Peu à peu les flots noirs qui se précipitaient au-dessous de lui l'attirèrent. Il les contempla avec avidité et ressentit le clair frisson des voluptés du néant. Cependant il soupira. Ce n'était pas la vie qu'il allait quitter qui lui arrachait ce soupir. C'était celle qu'il eût pu mener longtemps encore honorée et paisible si la folie de ses désirs n'avait pas été exaucée. — Oui, dit-il, je mourrai, puisque aussi bien je suis déjà un mort au milieu des vi-

vants, mais plus tard; après, ô ma chère vieillesse, que j'aurai revu tous tes vestiges, ma maison, les grands arbres qui l'ombragent, tous ces objets qui chaque jour, bien qu'inanimés, charmaient mes yeux et réjouissaient mon cœur.

Avec une rapidité de jeune homme, qui était celle de son désir et non de son âge, car son corps exténué se serait refusé à toute fatigue ordinaire, il alla en grande hâte à la poste, se fit donner une berline et, promettant presque une fortune au postillon, courut au galop, emporté par quatre chevaux sur la route de Meaux.

Il y arriva à la fin de la nuit, descendit en dehors de la ville et pénétra sans bruit dans sa maison. Il alluma ses candélabres et, plein d'une curiosité émue, admira ses tableaux, mania ses armes et se complut, pendant une heure, dans le recueillement et le silence, à vivre de son existence passée. Il s'assit alors dans son fauteuil et eut un éclair de mélancolique gaieté. — Ah! maître Satan, fit-il, peu me chaut de ce que tu feras de moi dans l'autre monde si je pouvais redevenir vieux.

— Cela est plus facile qu'il ne me l'a été de te rajeunir, dit la voix de Satan.

— Bah, reprit en souriant le chevalier; mais tu ne le voudras pas. Je suis si misérable à présent que tu ferais un marché de dupe.

— Ne t'inquiète pas de cela. C'est mon affaire. Regarde-toi et sois heureux.

Le chevalier se dressa sur ses jambes, se vit vieux et en éprouva une joie plus vive que lorsque ses vingt ans lui avaient été rendus. Le jour venait et il pensa qu'il pouvait sonner dame Morinière.

Celle-ci entra, faillit se pâmer d'aise, et recevant son cher chevalier comme l'enfant prodigue, le choya et le gâta toute la matinée plus encore qu'elle ne le faisait autrefois. Vers onze heures, selon son ancienne habitude, il alla se promener sur le Mail. Il adressait à tous ceux qu'il rencontrait des sourires et des saluts comme quelqu'un qui revient d'un long voyage. Pourtant il s'étonnait que plusieurs de ses amis, loin d'accourir à lui, fissent mine de ne point le voir ou s'écartassent avec intention.

Il barra le passage à l'un d'eux et lui demanda pourquoi il agissait ainsi.

— Chevalier, lui dit cet ami, ne savez-vous donc point que le jeune vicomte de Prébois s'est mis en route hier même pour l'Amérique. Il en a prévenu son père par une lettre apportée ce matin. Le comte en a un mortel chagrin et dit que ce malheur est arrivé par votre faute.

Dans ce moment, M. de Prébois lui-même sortit de sa maison et, apercevant le chevalier, lui cria tout en marchant à lui : — Ah! traître! ah! perfide! il n'y a que toi qui aies pu révéler à ton neveu le secret que tu savais seul avec moi et dont il a fait un si funeste usage. Mais tu vas payer pour lui, chevalier, car il faut que l'un de nous deux meure.

Le chevalier ne répondit pas et suivit son ami sur le terrain. Il voyait dans ce combat le juste châtiment de ses fautes et l'explication de la facilité du diable à lui rendre sa vieillesse. Il ne voulait point d'ailleurs se défendre, et les lames étaient à peine croisées qu'il tombait traversé d'un grand coup d'épée. . . . .

. . . .

A l'instant où le froid aigu du fer pénétrait dans sa poitrine, le chevalier, qui s'était endormi

dans son fauteuil en soupirant du départ de la jolie baronne de Néserens et en regrettant de ne plus être jeune, poussa un grand cri et se réveilla. Les scènes auxquelles il avait assisté étaient encore si vivantes pour lui que son premier soin fut de courir à son miroir et de s'y regarder. Grâces au ciel, il était vieux. Il se tâta cependant, se secoua et se mit à rire : — Pardieu, fit-il, c'est le tableau diabolique et singulier [1] que j'ai vu aujourd'hui chez Prébois et où l'on rajeunit les gens en passant leurs têtes au four qui m'a donné ce cauchemar. Il faudra que je demande au comte le nom du peintre. Peste! ajouta-t-il, en entendant la pendule sonner sept heures du matin, j'ai eu tout le temps de rêver. Nous voici bel et bien au 1er janvier.

— Oui, monsieur le chevalier, fit dame Morinière qui apportait le chocolat et les gouttes de son maître, et je vous fais tous mes souhaits de bonheur et de santé.

1. Le tableau existe, en effet. La disposition est à peu près celle que j'ai indiquée au commencement de ce récit. Je me rappelle en avoir vu une copie dans mon enfance. L'original, attribué à Jean de Luicken, serait, si mes renseignements ne me trompent, au musée de Bruges.

— Et moi, Morinière, puisque l'on dit que, pour bien commencer l'année, il faut embrasser une personne du sexe, je vous embrasse volontiers, car vous êtes une brave et digne femme.

La vieille gouvernante, confuse de tant d'honneur, se laissa embrasser et sortit en sanglotant de joie. Le chevalier, tout remué lui-même, bien qu'il ne démêlât point d'abord la cause de son trouble, demeura quelques instants pensif et sérieux. Puis il entr'ouvrit la porte de sa chambre, et après s'être assuré que dame Morinière ne pouvait rentrer à l'improviste et le surprendre, il joignit les mains, se mit à genoux et dit avec gravité ces simples paroles : — Oh ! mon Dieu, merci de la vie que vous m'avez donnée, merci de ma vieillesse, et pardonnez-moi les vœux impies que je formais, car tout vient à son heure et ce que vous faites est bien fait.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

IMPRIMERIE L. TOINON ET Cᵉ, A SAINT-GERMAIN

Imprimerie L. Toinon et Ce, à Saint-Germain.